
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01976389 5



JOURNAL

DES

GONCOURT

IL A ÉTÉ TIRÉ :

Cinquante exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

Prix : 7 fr.

Quinze exemplaires numérotés sur papier du Japon.

Prix : 12 fr.

JOURNAL

DES

GONCOURT

— MÉMOIRES DE LA VIE LITTÉRAIRE —

DEUXIEME SÉRIE — TROISIEME VOLUME

TOME SIXIÈME

1878-1884

CINQUIÈME MILLE

PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE, ÉDITEURS

11, RUE DE GRENELLE, 11

1892

PRÉFACE

Voici quarante ans, que je cherche à dire la vérité dans le roman, dans l'histoire et le reste, Cette passion malheureuse a ameuté contre ma personne, tant de haines, de colères, et donné lieu à des interprétations si calomnieuses de ma prose, qu'à l'heure qu'il est, où je suis vieux, maladif, désireux de la tranquillité d'esprit, — je passe la main pour la dire, cette vérité, — je passe la main aux *jeunes*, ayant la richesse du sang et des jarrets qui ploient encore.

Maintenant, dans un Journal, comme celui que je publie, la *vérité absolue* sur les hommes et les femmes, rencontrés le long de mon existence.

se compose d'une *vérité agréable* — dont on veut bien ; mais presque toujours tempérée par une *vérité désagréable* — dont on ne veut absolument pas. Eh bien, dans ce dernier volume, je vais tâcher, autant qu'il m'est possible, de servir seulement aux gens, saisis par mes *instantanés,* la vérité agréable, l'autre vérité qui fera la vérité absolue, viendra vingt ans après ma mort.

EDMOND DE GONCOURT.

Auteuil, décembre 1891.

Ce volume du JOURNAL DES GONCOURT est le dernier qui paraîtra de mon vivant.

ANNÉE 1878

JOURNAL

DES GONCOURT

ANNÉE 1878

Mardi 1er janvier 1878. — Ce jour, ce premier jour de l'an d'une nouvelle année, se lève chez moi, comme dans une salle d'hôpital. Pélagie, les mains et les pieds enveloppés de ouate, se traîne avec des gestes gauches, se demandant si jamais l'adresse des mouvements lui reviendra, et moi, la poitrine déchirée par des quintes de toux qui me font vomir, je me demande si je pourrai, ce soir, au sortir de mon lit, m'asseoir à la table de famille des Lefebvre de Behaine.

Un coup de tonnerre singulier en Bavière. Il brûle une maison, rend folle une servante, fait marcher pendant deux jours une femme paralysée depuis

dix-sept ans, refait aveugle la sœur de cette femme, qui avait recouvré la vue à la suite d'une opération de la cataracte.

Dimanche 6 janvier. — Aujourd'hui, le ministre de l'instruction publique m'a fait l'honneur de m'inviter à dîner. C'est la première fois, que mon individu fait son entrée dans un ministère.

En ce temps-ci, les ministères me semblent avoir quelque chose des grands appartements d'hôtel garni, où l'on sent que les gens passent et ne demeurent pas.

Me voilà donc dans le salon du ministère, meublé d'épouvantables encoignures *en bois de boule*, de canapés et de fauteuils recouverts de moquette, imitant les tapisseries anciennes de Beauvais, de gravures de la calcographie dans des baguettes de bois doré, sur les boiseries blanches.

Le choix des convives est tout à fait audacieux, et les mânes des anciens et raides universitaires, qui, le dos à la cheminée, se sont avancés jusqu'à ces derniers jours, vers leurs classiques invités, doivent tressaillir d'indignation dans leurs bières de chêne. Il y a Flaubert, Daudet et moi, et le dessus du panier des peintres et des musiciens, tous portant le ruban ou la rosette de la Légion d'honneur, et parmi lesquels Hébert et Ambroise Thomas apparaissent, cravatés de pourpre, et la poitrine chrysocalée d'une énorme croix.

On se rend dans la salle à manger. Bardoux prend à sa droite Girardin, à sa gauche Berthelot : le fabricateur de *La France* a été jugé un convive plus important que le décompositeur des corps simples.

Les domestiques tristes, ennuyés, compassés, apportent dans leur service un certain dédain des gens qu'ils servent : dédain qui me fait plaisir, comme une manifestation réactionnaire.

Le hasard m'a placé à côté de Leconte de Lisle, qu'on m'avait dit un ennemi de ma littérature. Il m'adresse un mot aimable, et nous causons. L'homme, avec ses yeux lumineux, le poli de marbre de la chair de sa figure, sa bouche sarcastique, ressemble beaucoup à un prélat de race supérieure, à un prélat romain. Je le trouve spirituel, délicatement méchant, parlant peut-être un peu trop des choses de son métier, versification, prosodie, etc.

De temps en temps, mon regard s'allonge et parcourt les vingt-cinq têtes rangées autour de la table. Je regarde, avec plaisir, la jolie petite tête enthousiaste d'un jeune homme, qu'on me dit être Massenet; je regarde la tête chevaline du vieux Bapst; je regarde la tête étonnamment simiesque de Girardin, qui broie sa nourriture, avec les mouvements mélancoliques des mandibules de singes, mâchant à vide.

Nous sommes au dessert. On place devant nous des assiettes, au fond desquelles, imprimés en triste bistre, figurent les grands écrivains de Louis XIV, ayant au dos la date de leur mort. J'ai Massillon dans

la mienne. C'est tout à fait caractéristique, ce service du ministère de l'Instruction publique, et, comme je disais : « Ça doit être un service du temps de Salvandy. — Oui, parfaitement, reprend Bardoux, il y en avait un du temps de M. de Fontanes, mais il est cassé... »

. . . .

Quand je m'en vais, Bardoux me prend affectueusement le bras, me disant : « Voyons, vous n'avez pas quelque chose à me demander... pour quelqu'un... Vous n'avez pas à me recommander un ami. » Et je m'en vais, touché de cette aimable offre, en pensant en moi-même, combien il faut que le malheureux ministre soit habitué aux demandes, pour que l'idée lui vienne d'en provoquer une, chez quelqu'un qui ne lui demande rien.

——— Quelqu'un, ce soir, disait que l'impure commençait à manquer sur le marché de Paris. Il donnait cette raison, qu'autrefois l'homme de province allait dans une maison de prostitution ou couchait avec sa bonne. Maintenant le provincial entretient, et ce quelqu'un soutenait qu'à Rheims, qu'il connaissait bien, il y avait, à l'heure présente, près de deux cents femmes entretenues.

Mercredi 16 janvier. — La princesse revient

aujourd'hui sur sa peine à quitter la France, sa maison, son *chez soi.* « Il me semble, dit-elle, qu'il y a quelque chose qui se ferme dans ma tête... C'est comme un volet qu'on tirerait... Oh! c'est très singulier, la dernière fois que j'ai été en Italie, à Bâle, voici une migraine affreuse qui me prend. Je suis obligée de me coucher, pendant que les autres dînent... Eh bien! dans mon lit, j'avais là, mais vraiment, la tentation de me relever et de filer au chemin de fer, laissant mon monde continuer son voyage... J'ai besoin de Paris, de son pavé... Les quais, le soir, avec toutes ces lumières... Vous ne croyez pas qu'il y a des jours, où je me sens tout heureuse de l'habiter... Ça été si longtemps mon désir d'y venir... Non, quand je ne suis plus en France, il y a un trouble en moi, j'ai le diable au corps d'y revenir, d'y être, de me trouver avec des Français... Et la première fois que j'ai mis le pied sur de la terre française, en août 1841, il était deux heures du matin, « le premier pantalon garance » que j'ai aperçu, ça été plus fort que moi, je suis descendue de voiture pour l'embrasser... Oui, je l'ai embrassé! »

Vendredi 18 janvier. — Les Charpentier rouvrent aujourd'hui leur salle à manger, pour un dîner donné à toutes les notabilités républicaines, à Gambetta, à Spuller, à Yung.

Gambetta arrive essoufflé, la voix rauque, se présentant avec une espèce de dandinement roulant, titubant, et toutes les marques et les apparences d'une caducité extraordinaire chez un homme, né en 1838.

Un moment, il cause intelligemment du rôle d'Alceste dans le MISANTHROPE, de l'insuffisance de Delaunay, de l'aspect sévère de Geoffroy qui, dit-il, portait *la conscience du rôle.*

Mardi 22 janvier. — On se demandait dans un coin de notre table de Brébant, comment on pourrait remplacer, plus tard, dans la cervelle française, les choses poétiques, idéales, surnaturelles : la partie chimérique que met dans l'enfance, une légende de saint, un conte de fée. De sa rude voix de gendarme du matérialisme, Charles Robin s'est écrié : « On y mettra de l'Homère ! »

Non, très illustre micrographe, un chant de l'ILIADE ne parlera pas à l'intelligence de l'enfant, comme lui parle une histoire bêtement merveilleuse de vieille femme, de nourrice.

Mercredi 23 janvier. — Flaubert dit que toute la descendance de Rousseau, tous les romantiques n'ont pas une conscience bien nette du bien et du mal, et il

cite Chateaubriand, Mme Sand, Sainte-Beuve, finissant par laisser tomber de ses lèvres, après un moment de réflexion : « Et c'est vrai que Renan n'a pas l'indignation de l'injuste ! »

——— Au dix-huitième siècle, en cette époque humanisée, l'exil est toujours attaché à la chute d'un ministre : l'exil, un châtiment qui n'est pas du temps, et où il y a la cruauté d'une époque barbare.

Dimanche 27 janvier. — Daudet s'écrie : « Je suis un être tout subjectif... je suis traversé par des choses... je ne puis rien inventer... Déjà toute ma famille y a passé... Je ne peux plus aller dans le Midi... »

Lundi 28 janvier. — La femme, l'amour : c'est toujours la conversation d'une réunion d'intelligences, en train de boire et de manger.

La conversation est d'abord polissonne, et Tourguéneff nous écoute avec l'étonnement un peu *médusé* d'un barbare, qui ne fait l'amour que très naturellement.

Comme on lui demande la sensation d'amour la

plus vive, qu'il ait éprouvée dans sa vie, il cherche quelque temps, puis il dit :

« J'étais tout jeunet, j'étais vierge, avec les désirs qu'on a, lors de ses quinze ans. Il y avait, chez ma mère, une femme de chambre jolie, ayant l'air bête, mais vous savez, il y a quelques figures, où l'air bête met une grandeur. C'était par un jour humide, mou, pluvieux, un de ces jours érotiques, que vient de peindre Daudet. Le crépuscule commençait à tomber. Je me promenais dans le jardin. Je vois tout à coup cette fille venir droit à moi et me prendre — j'étais son maître et là, elle, c'était une esclave — me prendre par les cheveux de la nuque, en me disant : « Viens ! »

« Ce qui suit, est une sensation semblable à toutes les sensations que nous avons éprouvées. Mais ce doux empoignement de mes cheveux, avec ce seul mot, quelquefois cela me revient, et d'y penser, ça me rend tout heureux. »

Puis on cause de l'état d'âme après la satisfaction amoureuse. Les uns parlent de tristesse, d'autres de soulagement. Flaubert déclare qu'il danserait devant sa glace. « Moi, c'est singulier, dit Tourguéneff, après, seulement après, je rentre en rapport avec les choses qui m'entourent... Les choses reprennent la réalité qu'elles n'avaient point, un moment avant... Je me sens moi... et la table qui est là, redevient une table... Oui, les relations entre mon individu et la nature se renouent, se rétablissent, recommencent. »

Mercredi 6 février. — Flaubert, parlant de l'engouement de tout le monde impérial, à Fontainebleau, pour la *Lanterne* de Rochefort, racontait un mot de Feuillet. Après avoir vu un chacun, porteur du pamphlet, et apercevant, au moment du départ pour la chasse, un officier de vénerie, en montant à cheval, fourrer dans la poche de son habit la brochurette, Flaubert, un peu agacé, demanda à Feuillet : « Est-ce que vraiment vous trouvez du talent à Rochefort ? » Le romancier de l'Impératrice, après avoir regardé à gauche, à droite, répondit : « Moi, je le trouve très médiocre, mais je serais désolé qu'on m'entendît, on me croirait jaloux de lui ! »

——— La femme de Zola, assez souffrante cette année, tire de sa maladie une beauté rare, faite de la douceur de deux yeux très noirs, dans la pâleur comme éclairée d'un visage.

——— Étudiant quelques jeunes ménages bonapartistes, je me prends à douter de la restauration de l'Empire ; je les trouve, ces ménages, trop coureurs de plaisirs, trop jouisseurs, trop portés à la rigolade. Malgré tous leurs enthousiasmes, leur fanatisme, leur idolâtrie, je ne trouve pas au fond d'eux, le deuil des défaites, qui seul peut, selon moi, assurer le retour des partis vaincus.

Mardi 12 février. — On parlait, ce soir, de la finesse de Victor-Emmanuel ; le général X... s'écrie : « Fin, pas si fin que cela, mais le plus grand *hâbleur* de l'Italie, un vrai Gascon !... J'étais auprès de lui, lors de l'envahissement de l'État romain. Il se plaignait de n'être pas obéi, et il disait que Ricasoli, qu'il avait mandé, se refusait à venir, sous le prétexte d'un mal de pied, et que Cialdini voulait aller en avant... Comme je l'interrompais, lui disant qu'il n'avait qu'à donner des ordres. « Des ordres, des ordres, mais chez vous sont-ils obéis les ordres ? »... Tenez, que je vous raconte une anecdote. Vers la fin de votre campagne d'Italie, votre manchot (Baraguay d'Hilliers) vint me trouver, et me dit : « Je me fous de l'Italie, je me fous de la France, je me fous de vous, et je vais prendre les eaux, dont j'ai besoin ! »

Lundi 18 février. — L'histoire est le plus grand bréviaire de découragement : on n'y rencontre que des coquins ou d'honnêtes imbéciles.

Vendredi 22 février. — Bardoux, à la table des Charpentier, racontait un curieux dîner fait chez Axenfeld.

On s'était un peu grisé, et l'ivresse de tous s'en-

tretenait de l'incertitude de la mort qui attendait chacun. Axenfeld déjà souffrant, d'abord silencieux, se levant tout à coup et dominant les paroles tumultueusement confuses : « Moi, s'écriait-il, je mourrai du cerveau », — et il se mettait à raconter sa mort, telle qu'elle arriva. Se tournant vers son voisin de droite, et le regardant avec l'œil perçant et profond des grands diagnostiqueurs, il lui disait : « Toi, tu mourras de ça, et comme ça, » lui détaillant longuement et presque méchamment, les souffrances de sa fin. Puis se retournant vers son voisin de gauche, il lui prophétisait, dans un épouvantable récit, sa mort.

Les dîneurs étaient dégrisés.

Samedi 23 février. — Je dîne chez de Nittis, qui, la semaine dernière, est venu voir mes dessins.

C'est le petit hôtel, le domestique en cravate blanche, l'appartement au confort anglais, où l'artiste se révèle par quelque japonaiserie d'une fantaisie ou d'une couleur admirablement exotique. Et de Nittis a chez lui des *foukousa* qui font les plus claires et les plus gaies taches aux murs. Il y a entre autres des grues d'une calligraphie baroque sur un fond rose groseille, une vraie joie des yeux.

On dîne : un dîner commençant par un macaroni, que de Nittis cuisine lui-même, en sa qualité de Napolitain, et finissant par un pudding anglais. Sa

femme, une petite femme à la tenue modeste, réservée, avec quelque chose de fin, de futé, de scrutateur dans la physionomie, en même temps que de délicatement souffreteux, et qu'elle doit à une fièvre intermittente gagnée, dit-elle, en posant pour son mari près du Vésuve.

Il est arrivé quelques personnes de tous les mondes, qui, le dîner fini, ont pris place autour de la table. C'est Marsaud, l'homme qui met sa signature sur les billets de banque, et qui semble, sous son noir faux toupet, une figure allégorique de l'implacabilité de l'Argent. Et cet homme, aux sourcils blancs sur des plaques rouges, aux lèvres minces, à la figure presque cruelle, parle avec une voix amoureuse, une bouche humide, d'un petit paysage tout frais, d'un Harpignies qu'il a vu à une exposition, le matin, et qu'il a l'air de convoiter, comme un vieux a envie d'une pucelle.

On s'est levé de table. Mais qui racle une guitare? C'est un des convives. C'est Pagans chantant une romance d'amour du XVIIe siècle, une vraie romance des chansons de La Borde, puis une vieille chanson d'amour arabe, finissant par une plainte, une espèce d'ululement, qui vous met un petit frisson derrière la nuque, et fait paraître la pauvre plainte amoureuse française, d'une sentimentalité bien *bêtote*.

Nittis a chez lui des vues de Paris, enlevées au pastel, qui m'enchantent. C'est l'air brouillardeux de Paris, c'est le gris de son pavé, c'est la silhouette diffuse de passant.

Jeudi 14 mars. — Voilà qui est un peu effrayant. Hier, à dîner chez la princesse, je me suis trouvé mal à plat : une syncope complète. On m'a couché sur un divan de la salle à manger, les jambes en l'air, on m'a jeté de l'eau de Cologne à la figure, la princesse m'a été chercher son éventail aux abeilles d'or — et je suis revenu. Mais je crains que mon cœur ne fasse plus qu'assez mal son service. Il faut se dépêcher de publier son œuvre.

——— Claude Bernard, dans le délire qui précéda son agonie, ne répétait qu'un seul mot : « Foutu! foutu! »

Mercredi 20 mars. — Céard me donnait un joli détail sur les amours d'hôpital. Ces amours débutent d'ordinaire par une paire de jarretières, que la malade demande à l'interne aimé, de lui acheter.

——— Burty racontait, ce soir, que le fils de Martener, le fils du médecin, dont Balzac n'a pas changé le nom dans PIERRETTE, avait une fille qu'il adorait. Dans un bal, ce Martener, qui était médecin, comme son père, en un tour de valse que fit sa fille, à un rien,

à une pose de son cou, la vit poitrinaire, morte, perdue.

Je pensais, malgré moi à ce sommeil de mon frère, en face de moi, en chemin de fer pour Vichy, où j'avais vu un instant, sur son visage de vivant, son visage de mort.

——— A Glascow, le dimanche, les protestants, pour associer l'animalité entière au repos du saint jour, recouvrent de linge les cages des oiseaux, y faisant la nuit. Ils ne veulent pas, en ce jour, que les oiseaux chantent.

——— Un type de major de table d'hôte. Un chapeau placé de côté sur ses cheveux gris, coupés ras. Sous le chapeau deux rouges oreilles détachées de la tête, et une longue barbiche poivre et sel. L'homme mâchonne un bout de cigare éteint, a sur le dos un paletot à collet et à larges revers de fausse loutre ; et la main passée dans la chaînette cordée de son parapluie, il marche, en s'appuyant dessus, comme sur une canne plombée.

Mercredi 3 avril. — La chanteuse Alboni, cette

large et joviale mangeuse, disait à une cuisinière, nouvellement entrée chez elle : « Vois-tu, ma fille, à la maison, dans les plats, il faut qu'il y ait de quoi en manger trois fois, pour chacun. »

Samedi 6 avril. — J'ai la conscience qu'en histoire, sortira bientôt de dessous terre, une génération pareille à celle qui s'est levée dans le roman, une génération qui se mettra à faire l'histoire à mon imitation. Oui, quoique les jeunes semblent jusqu'ici enracinés dans le vieux passé et les vieilles méthodes, j'ai la conviction, que d'ici à peu d'années, même parmi les éléves de l'école des Chartes, il y aura un abandon des siècles antiques, pour remonter aux siècles modernes, et là, avec la documentation de ces temps, ressusciter des morts, parmi cette humanité vraiment galvanisable.

Mardi 9 avril. — On causait aujourd'hui, aux Spartiates, de l'espèce d'esclavage que la femme apporte naturellement dans une liaison, de sa charmante et complaisante servilité en amour.

Jeudi 11 avril. — La curieuse conversation — une

conversation dont je n'ai pu attraper que des bribes dans la gare du chemin de fer — entre un cul-de-jatte, une jeune fille marchant avec des crosses, une vieille femme aux œillères à verres bleus lui couvrant les tempes.

La vieille femme a d'abord parlé de son mari malade, disant que depuis trois mois elle couchait sur le *paillasson*, et que lui, ne voulait pas aller à la consultation, parce que les médecins ne lui ôteraient pas le mal qu'il avait dans le corps, — et se courbant, et imitant une toux au plus profond de l'être, elle a ajouté : « C'est comme cela toute la nuit!... Oui quand il ne pourra plus cracher, il sera nettoyé. »

Il est question d'une espèce de maladrerie de banlieue, où demeurent tous ces estropiés, et où, un vieux père Romain vient faire, pour un sou, les lits des gens qui ne peuvent se lever. Il était aussi question de travaux, je ne sais lesquels par exemple, de travaux que pouvaient faire desgens n'ayant presque plus l'usage de leurs membres.

Et chez ces éclopés, aux *pépins* déteints, ficelés autour de leurs corps, et qui semblent les membres d'une immense association haillonneuse, loqueteuse, vermineuse, il n'y avait ni tristesse, ni désolation, mais bien au contraire régnait en eux un certain gaudissement, sur une note raillarde.

——— Tout me désespère dans ce temps! ce

n'est pas assez que mon pays soit en république, il fallait encore qu'il se plaçât sous l'invocation de Voltaire, de cet historien prenant le mot d'ordre des chancelleries, de ce bas flatteur des courtisanes de la cour, de cet exploiteur de la sensibilité publique, de ce roublard metteur en œuvre de l'actualité, de ce poncif faiseur de tragédies, de ce poète de la poésie de commis voyageur, de ce poète anti-français de la *Pucelle*, de ce lettré enfin, que je hais autant que j'aime Diderot.

Dimanche 14 avril. — On parlait des joies que donnait la croyance en soi, folle, exagérée, enfantine. A ce propos, Zola nous entretenait de Courbet, qu'il avait vu planté devant un de ses tableaux, se caressant la barbe, et riant tout de bon, avec la répétition de cette phrase : « C'est comique, cette peinture ! »

Et le terme de comique dans la bouche du Jordans moderne, équivalait à sublime.

Mardi 23 avril. — Les critiques pourront dire tout ce qu'ils voudront, ils ne pourront par nous empêcher, mon frère et moi, d'être les Saint Jean-Baptiste de la nervosité moderne.

Mardi 30 avril. — Chez Daumier la réalité bourgeoise a parfois une intensité telle, qu'elle arrive au fantastique.

——— Aujourd'hui, au dîner Brébant, devenu une espèce d'antichambre de ministère, c'est autour de moi un susurrement à voix basse de gens qui se demandent et se promettent des places pour les amis. Aujourd'hui littérature, art, science, tout se tait sous la grosse et bête voix de la politique.

Jeudi 2 mai. — A l'exposition. C'est vraiment charmant cette petite et rustique maison japonaise du Trocadéro, avec son enclos de bambous, sa porte aux grosses fleurs sculptées dans un bois tendre, ses petits arbres en paraphes d'écriture, ses parasols, sous l'ombre desquels se remuent des volatiles minuscules, ses resserres en essences joliment veinées : tout ce goût et tout cet art décoratif dans une habitation des champs. Puis la petite maison aux chambres, grandes comme les chambres de Pompéi, vous fait toucher le cadre étroit, où se joue la vie de ce petit peuple.

Je déjeune avec le Chinois Tien-Paô, qui ne prend que du thé et des œufs. C'est un musulman sérieux, qui depuis qu'il est ici, faute d'avoir trouvé un boucher, qui tue avec la parole consacrée, n'a pas encore

mangé de viande, et n'en mangera pas pendant les deux mois, qu'il restera ici. Tien-Paô a une entaille derrière le cou, où l'on mettrait les deux doigts. A l'âge de quatorze ans, il a commencé à être décapité par les Taï-Ping, et n'a dû son salut qu'à sa queue, qu'il se désole d'avoir moins belle que celle de ses compatriotes.

Décidément, à l'exposition du Japon, l'écran au héron d'argent, et le paravent avec toute cette flore sur laque, en pierre dure, en ivoire, en porcelaine, en métaux de toutes sortes : ce sont pour moi les deux plus beaux objets mobiliers, que depuis le commencement du monde a fabriqués l'art industriel chez aucun peuple. Comment Rothschild a-t-il pu laisser cela à vendre, cinq minutes ?

Pendant que je me promène au milieu de cette industrie féerique, arrive le chocolatier Marquis, auquel la vue de ces merveilles semble donner la démarche et le pas de l'ivresse.

Lundi 6 mai. — Un désastre que le BOUTON DE ROSE. Le public d'abord gentil au premier acte, se fâche au second, et hue le troisième, qu'il a peine à laisser finir.

Rien n'est vraiment lamentable comme la chute d'un ami, que vous ne pouvez vraiment ni défendre, ni soutenir. Je ne veux pas avoir l'air de l'abandonner, et me laisse emmener chez Véfour. Laissant

à sa femme le soin de commander le souper, étranger aux choses qui se disent, le front pâle, penché sur son assiette, Zola fait tourner machinalement dans son poing fermé, son couteau de table, la lame en l'air. De temps en temps, une phrase qui ne répond à rien, s'échappe de ses lèvres. Et il dit : « Non, ça m'est égal, mais ça change tout mon ordre de travail, Je vais être obligé de faire NANA... Au fond, ça dégoûte les insuccès au théâtre... La CURÉE attendra... Je veux faire du roman. »

Et il continue à faire tourner son couteau.

Mardi 7 mai. — Parmi les gens à imagination, je suis étonné, combien il leur manque le sens de l'art, la vue compréhensive des beautés plastiques, et parmi ceux qui ont cela, je suis étonné combien il leur manque l'invention, la création : ils ne sont que des critiques.

Mardi 14 mai. — Degas, en sortant d'une maison, ce soir, se plaignait de ce qu'on ne trouve plus d'épaules abattues dans le monde. Et il avait raison : c'est un signe d'aristocratie, qui disparaît des nouvelles couches de femmes.

Vendredi 17 mai. — Dîner chez Charpentier entre les *cinq*, comme on nous appelle.

Zola, parlant de l'insuccès du BOUTON DE ROSE, joué il y a une dizaine de jours, s'écrie : « Cela me rajeunit... Cela me donne vingt ans... Le succès de l'ASSOMMOIR m'avait avachi... Vraiment, quand je pense à l'enfilade de romans qui me restent à fabriquer, je sens qu'il n'y a qu'un état de lutte et de colère, qui puisse me les faire faire ! »

——— De l'observation spontanée et presque faite en dépit de soi : Bon ! je le veux bien, mais de l'observation comme on va au ministère, merci !

Lundi 27 mai. — Je dîne aujourd'hui tout seul, en tête à tête avec Daudet et sa femme.

Daudet m'entretient de son livre : LES ROIS EN EXIL, dont la conception est vraiment tout à fait jolie, en ce qu'elle se prête à une réalité poétique et ironique. Il veut faire un éleveur de roi, d'un fils de démocrate, que deux franciscains vont chercher dans un hôtel du quartier Latin, à l'escalier plein de filles en savates. Cela bien exécuté, doit être tout à fait de la délicate et grande modernité. Soudain Daudet s'interrompt disant : « Voyez-vous, c'est très malheureux... au fond vous m'avez troublé... oui vous, Flaubert et

ma femme... Je n'ai pas de style, non, non, c'est positif. Les gens nés au delà de la Loire, ne savent pas écrire la prose française... Moi ce que j'étais, un imaginateur... Vous ne vous doutez pas de ce que j'ai dans la tête... Eh bien, sans vous, je ne me serais pas préoccupé de cette chienne de langue... et j'aurais pondu, pondu dans la quiétude. »

Vendredi 7 juin. — Le Marsaud qui signe les billets de banque, est un de ces vieillards qui a vu Paris, du temps des galeries de Bois, et qui, à propos de leur disparition, dit avec une indescriptible mélancolie : « Paris a bien perdu ! »

Mercredi 19 juin. — Je n'ai jusqu'ici rencontré, dans ma vie, que trois très grands esprits, trois très hautes cervelles, trois engendreurs de concepts tout à fait originaux. Le premier était le *petit père* Colardez, ce Silène au front de Socrate, enfoui dans un village de la Haute-Marne, les deux autres sont Gavarni et Berthelot. Les grands penseurs, en vedette à l'heure actuelle, à côté de ces trois hommes, ne sont que de la menue monnaie, du billon.

Jeudi 27 juin. — Morceau à faire sur la comparaison de la taverne de Noël, la salle à manger des pho-

tographes, et la *Taverne anglaise*, qui semble le réfectoire des vieux romantiques. On me disait que Georges, l'ancien garçon à la mémoire extraordinaire, était devenu le sacristain d'une chapelle protestante de la rue Royale.

——— Ces jours-ci, on a fait la vente d'un nommé Arnauldet, frère d'un employé que j'ai connu au cabinet des Estampes. Au milieu d'un fouillis immense, il y a quelques très jolies et charmantes choses, achetées à vil prix par Burty, qui a suivi la vente, depuis les salles d'en haut jusqu'à *Mazas :* la salle d'en bas, où on vend la literie et les batteries de cuisine.

Ce garçon, originaire du Poitou, et sorti d'une famille de la magistrature, en ce temps de sensualisme grossier, était un type du sensuel délicat, et du *curieux* dans les choses du boire et du manger.

Il n'aimait qu'une certaine eau-de-vie fabriquée près de la Rochelle, et dont la provision était vendue tous les ans, à l'Angleterre. Cette eau-de-vie donc, il la faisait racheter en Angleterre, et il la buvait dans un petit verre, gardé dans un étui, qu'on ne lavait jamais, et qui avait pris l'irisation d'un lacrymatoire antique. Le café, on lui en triait un petit sac, qui était choisi grain par grain. Il faisait venir des huîtres d'un certain marchand d'huîtres de Marennes, et les donnait à garder dans une cave du quar-

tier qui leur conservait une fraîcheur particulière. Il s'était fait fabriquer une *semaine* de pipes d'écume de mer, d'une minceur charmante, baptisées de noms délicieux, et qui se succédaient l'une après l'autre.

Enfin, chez ce garçon qui n'avait pas plus de douze à quinze mille livres de rente, toutes les choses du boire et du manger venaient du meilleur fournisseur existant dans le monde, qu'il fût à Paris ou aux Grandes Indes, et un jour, que le peu difficile Bracquemond déjeunait chez lui, et que sa rude nature s'impatientait de toutes ces recherches, de toutes ces provenances, il lui jeta :

— Et votre sel, d'où le faites-vous venir?

— De Morelles, répondait flegmatiquement Arnauldet.

Il vivait, cet épicurien, dans un petit monde de jouisseurs délicats, dont était Pingard, l'huissier de l'Académie, qu'on retrouvait à la vente des vins, faisant de la dégustation savante avec la petite tasse d'argent des gourmets-piqueurs de vin, et tout débordant d'indignation comique, quand l'expert se trompait d'un an, sur la date d'un cru.

Dimanche 30 juin. — J'ai été entouré, toute la journée, de la joie bête, houleuse, haineuse, de cette multitude demandant des lampions et des drapeaux aux fenêtres, et surtout aux miennes qui n'en avaient pas.

Lundi 1er juillet. — Des drapeaux, on ne voudra jamais croire cela, on en a mis hier aux corbillards emportant leurs morts au cimetière.

——— C'est curieux, ce besoin de dramatique qu'a l'humanité. Elle s'ennuie, en ouvrant son journal, quand il ne parle pas d'une guerre, ou au moins de l'assassinat d'un souverain.

Mercredi 17 juillet. — Aujourd'hui, j'ai eu à déjeuner le ménage Daudet, à la première sortie de relevailles de Mme Daudet, et les Charpentier, et Burty, dont le ventre devient bedonnant et le dos montagneux.

Daudet a été charmant. Il a une conversation qu'on ne peut définir que par un mot : une conversation d'improvisateur. C'est un mélange de petites choses gentilles, de fines observations, de remarques drolatiques d'imaginations poétiquement funambulesques. Il fallait l'entendre couper le littéraire de sa conversation, par des blagues sur la nourrice morvandiste qu'il a découverte, et sur son dernier-né, qu'il appelle *Tardivaux*, à l'indignation de sa femme.

Jeudi 18 juillet. — En réfléchissant combien mon frère et moi, nous sommes nés différents des autres,

combien notre manière de voir, de sentir, de juger était particulière, — et cela tout naturellement et sans affectation et sans pose — combien en un mot notre *nous* n'était pas une originalité acquise à la force du poignet, je ne puis m'empêcher de croire que l'Œuvre que nous avons produit, ne soit pas un œuvre très différent de celui des autres.

Lundi 22 juillet. — Me voilà aujourd'hui libéré du travail de l'histoire, de ce travail qui prend tout votre temps, et qui au fond ne vous absorbe pas, ne vous enlève pas à vous-même. Je vais enfin m'appartenir, et me donner, pour les années qui me restent à vivre, à l'imagination, au style, à la poésie.

Mardi 23 juillet. — L'introduction d'un nouveau médecin à chaque dîner de Brébant. Aujourd'hui c'est Paul Bert, qui disserte sur le temps qu'à pu durer le Paradis, sur les facultés génératrices d'Ève, et les deux cornes qu'elle avait vraisemblablement, etc., etc.

Lundi 29 juillet. — Départ pour Bar-sur-Seine. Je suis seul dans mon wagon, et en la trépidation du

chemin de fer, et par la nuit qui vient, ma pensée va au roman des « Deux clowns. » (LES FRÈRES ZEMGANNO.) Bientôt la cervelle s'excite et s'enfièvre, et voici des scènes qui se dessinent. Je trouve le premier épisode : une halte de bohémiens dans un paysage vague, dont je prendrais l'eau, le ciel, les *plantages*, sur le bord de la Seine.

Samedi 3 août. — Mon cousin *Marin* a invité les femmes de la magistrature d'ici, à une pêche aux écrevisses, à la tombée de la nuit. On doit pêcher au dessus de Polisot, et la pêche est le prétexte d'un dîner-souper en plein air. On monte en voiture par une pluie battante, et au bout d'une heure, on est à destination et on se met à table.

La nuit est venue. Huit torches, fixées à huit piquets, sont allumées, éclairant le repas de leurs lueurs balayées et fuyardes. Un grand feu flambe au milieu du pré, où de temps en temps, les trois femmes vont sécher les semelles de leurs bottines mouillées, montrant des bas écossais et des pantalons brodés, en se soutenant par la taille, avec des gestes de caresse : groupe au milieu fait par la charmante Mme G..., dans une de ces blanches toilettes anglaises, que Gravelot donne, en ses vignettes, à ses héroïnes de romans. Et au dessert, ce sont des jeux de cache-cache de petites filles, et des parties de main-chaude, où il faut deviner le nom de la bouche, qui vous embrasse la main.

Et le murmure de la rivière, et les fanfares lointaines des trompes de chasse se rapprochant, et les poursuites aériennes des femmes, passant brusquement de la lumière dans l'ombre, et de l'ombre dans la lumière, donnent à cette partie de plaisir dans la nuit, avec cette musique de ballade, un rien de fantastique.

Jeudi 8 août. — Voici la vie de l'aristocratie de cette petite ville. On se réunit, à quatre heures, dans un grand jardin, dont la porte reste ouverte, jusqu'à sept heures. Un joli endroit, au bord de la Seine, où sous de grands arbres ombreux, penchés sur la rivière, et portant, au milieu de leurs feuilles, des caleçons qui sèchent, l'on voit passer entre les branches, dans l'ensoleillement de l'eau, tantôt une barque remplie de robes claires, tantôt le bonnet de toile cirée et le talon rose d'une femme qui nage.

Là, viennent le Président du Tribunal, des juges, un sous-préfet dégommé, le commandant de gendarmerie, le receveur particulier, un forestier, des avoués, de petits jeunes gens, et tout le monde cancane, potine, parle de l'article du *Nouvelliste* de l'endroit, ridiculise le commissaire de police... Puis, le soir, dans le petit cercle, où l'on monte par une espèce d'échelle, et qui a pour garniture de cheminée de son salon, des chandeliers représentant Robert Macaire et Bertrand, en galvanoplastie, ce sont les

mêmes potins et les mêmes cancans qui remplissent, dans la bouche des mêmes personnes, les heures de la soirée jusqu'à minuit.

Lundi 12 août. — Visite de l'ancien château de Riceys, possédant la plus belle allée de platanes que j'aie jamais vue : une allée de ces arbres à peau de serpent, qui fait ici une ogive verte de 120 pieds au-dessus de votre tête, et cela dans la longueur de trois cathédrales.

M. de Zeddes, le châtelain, après nous avoir promenés dans tout l'immense château, où l'architecture Louis XV se greffe sur la Renaissance, et où le jour entre par des fenêtres de tous les siècles, nous fait monter dans les greniers, dans la forêt équarrie de charpente, qui asseyait autrefois un toit sur une habitation aux murs de six pieds d'épaisseur.

Là, dans ce vieux bois geignant par le vent qui s'élève, j'ai la sensation du gémissement d'une mer désolée! M. de Zeddes me disait qu'en automne, à l'époque des tourmentes équinoxiales, il venait s'asseoir en ces combles, et y restait deux ou trois heures, englouti dans la volupté de ce grand bruit plaintif.

Lundi 19 août. . . . .

Cette grande, cette fluette femme, à la taille un peu

carrée, à la gorge toute menue, est très brune, avec de grands yeux noirs, tout doux, et dont le regard est comme une caresse. Autour d'elle, il y a une petite senteur sauvage, perdue dans un goût d'héliotrope. Aujourd'hui, elle porte une robe rose, et sa longue et gracieuse personne fait un effet charmant dans la verdure foncée des chênes de la forêt, en son marcher lent, en ses accroupissements légers, pour cueillir une fleur... Et la femme est, pour ainsi dire, toute vêtue de chasteté.

Jeudi 22 août. — Un juge de Bar me racontait, ces jours-ci, une perquisition qu'il avait faite à propos d'un vol de bijoux, chez une fille de Pontoise. Un hareng saur était l'unique objet mobilier, qu'il avait trouvé dans la première pièce. Et dans la seconde, il était tombé sur un avoué de la localité, en chemise et en lunettes bleues, qui, ainsi surpris, avait passé tout le temps de la perquisition, assis sur une chaise, le nez dans le mur d'un angle de la pièce.

Lundi 2 septembre. — A tous mes retours, je ne sais quel ennui, quel découragement me saisit, jusqu'au jour où je suis rentré dans le travail. Aujourd'hui, je promène cette tristesse à l'Exposition, sans

que la vue de tous les bibelots rétrospectifs puissent la distraire. Au fond les hommes d'imagination, quand ils ont quitté, un mois, leur domicile, s'attendent, en y rentrant, à y trouver de l'imprévu heureux, et cela n'est jamais.

——— En travaillant à la préface du livre de Bergerat, je m'aperçois que tous les terribles paradoxes de Flaubert ne sortent pas de lui : ils sont de Gautier. Flaubert n'a fait qu'adapter à ces dires énormes — prononcés par Théo de la voix la plus douce — n'a fait qu'adapter un gueuloir à casser les vitres.

——— Ce n'est pas la quantité de temps, ainsi qu'on le croit généralement, qui fait la supériorité d'une œuvre, c'est la qualité de la fièvre qu'on se donne pour la faire. Puis, qu'est-ce que fait une répétition ou une négligence de syntaxe, si la création est neuve, si la conception est originale, s'il y a, ici et là, une épithète ou un tour de phrase, qui vaille à lui seul, cent pages d'une prose impeccable, qualité ordinaire.

Jeudi 12 septembre. — Saint-Cloud, où je vais étudier les saltimbanques pour mon roman.

Un vrai Gavarni. Au milieu d'une pelouse, autour d'une serviette, où il y a deux assiettes et une bouteille de vin, deux femmes couchées tout de leur long, et fumant des cigarettes : l'une reposant sur la paume d'une main; l'autre allongée sur le dos, avec les deux mains entrelacées sous la nuque, et lançant au ciel des bouffées de fumée.

——— En ces rues à l'intersection brutale, par ces clartés aveuglantes du nouvel éclairage, au milieu du charabia de toutes les bouches étrangères, Paris ne me semble plus mon Paris. Il me fait l'effet d'une ville libre, hantée et habitée par tous les *galoupiats* de l'Europe.

Vendredi 13 septembre. — Ce matin, j'ai reçu la visite d'une Russe très distinguée, d'une comtesse Tolstoï, d'une cousine de l'écrivain, qui avait fait demander *le bonheur* de voir l'auteur de RENÉE MAUPERIN. Mon père ne prévoyait guère, quand il faisait la campagne de Russie, une épaule cassée à la bataille de la Moskova, et qu'un peloton de cosaques passant comme une trombe, le forçait à finir un morceau de cheval sur le toit d'une habitation, en faisant le coup de pistolet, mon père ne prévoyait guère que son fils serait un jour apprécié par une compatriote de ces cosaques.

——— Littré disait à un de mes amis : « La terre est une planète inférieure, et l'homme un composé mal assemblé. »

Jeudi 19 septembre. — Dans les petits objets manuels, fabriqués anciennement par les Japonais, on sent qu'ils travaillaient pour des touchers délicats, pour des tacts d'artistes. Et c'est curieux, quand on pense que ces objets étaient généralement fabriqués dans un burg (*yashki*), sous la direction, l'encouragement de l'œil guerrier du propriétaire, tandis que nos burgraves d'Europe n'ont jamais été que de grossiers barbares.

Ce soir, conversation sur les mauvaises odeurs des pieds, du nez, de la bouche : conversation dans laquelle se complaît et s'épanouit Flaubert.

Il raconte longuement, voluptueusement, l'anecdote d'un punais, du nez duquel tombe une viscosité, une *sépia*, qui force le docteur Trousseau à quitter son cabinet, et à n'y rentrer que le lendemain. Et comme bouquet de la fin, il narre l'histoire d'un pessaire retiré, au bout de dix-sept ans, par son père, du ventre d'une marchande de poissons, et dont l'infection était telle, que trois internes de l'hôpital de Rouen tombaient évanouis sur le cul.

Samedi 21 septembre. — Flaubert, à la condition

de lui abandonner les premiers rôles, et de se laisser enrhumer par les fenêtres, qu'il ouvre à tout moment, est un très agréable compagnon. Il a une bonne gaîté et un rire d'enfant qui sont contagieux, et dans le contact de la vie de tous les jours, se développe, en lui, une grosse affectuosité, qui n'est pas sans charme.

Dimanche 22 septembre. — Ce matin, Meada, commissaire général du Japon à l'Exposition universelle de Paris, est arrivé à Saint-Gratien, accompagné de deux jardiniers de ses compatriotes, portant dans des morceaux de soie jaune, des instruments de jardinage, bizarres, hétéroclites. On a été au fond du potager. Les deux Japonais ont brisé la terre d'un carré, et ont semé des radis, des choux, des navets, des navets d'un mètre, et dont trois font la charge d'un homme.

Ce Meada, costumé à l'européenne, a une douceur charmante dans la politesse, et son teint jaune prend, par moment, un rose qui ressemble à ce joli fard carminé, dont les Japonaises des albums se rougissent les paupières.

On lui demande ce qui l'a frappé parmi les choses de l'Europe. Il répond : « La grandeur ! » — et parle avec émerveillement de Versailles.

Lundi 23 septembre. — On cause d'une excentrique

châtelaine des environs de Paris, dont le goût, la passion, l'idée fixe, est le maquerellage, et le maquerellage uniquement par perversion. En sorte que tous les couples amoureux du département, elle les attire chez elle, et les installe dans des appartements de son château, communiquant par un système d'escaliers en colimaçons.

Enfin sa maladie de perdre les jeunes femmes est tellement connue, que son neveu, quelque insistance qu'y mette sa tante, ne permet jamais à sa femme d'y coucher, et quand elle lui propose une promenade, il met de suite ses gants, pour être en tiers entre elles deux.

Samedi 28 septembre. — Ce soir, le vieux Giraud contait ceci. Encore enfant, au temps des confitures, son père et sa mère le chargeaient d'aller chercher un pain de sucre, chez un distillateur de leurs amis, qui demeurait rue des Cinq-Diamants. Or la rue en question était alors pleine de filles, faisant le trottoir. Le jeune Giraud revenant chez lui avec son *enfant de chœur* sur les bras, s'approchait d'une de ces peu vertueuses demoiselles, et détachait d'un coup de clef, un éclat du bas de pain de sucre, moyennant quoi, il obtenait de toucher un rien à ses charmes. Puis il passait à une autre, détachant un nouvel éclat... Et arrivé à la maison, il se met-

tait à casser frénétiquement tout le pain de sucre, pour qu'on ne s'aperçût pas du déchet.

N'est-ce pas là une histoire montrant le gamin qu'il y eut toujours chez l'homme?

Jeudi 10 octobre. — Au fond, dans toute cette Exposition de 1878, il n'y a guère que les objets d'art japonais, les imitations de verre de Venise, et le moulage russe d'un seul jet du corps d'une femme. Si je n'avais pas de bibelots, j'achèterais ce moulage, et n'aurais que cela dans mon salon : ce serait la présence réelle d'une belle réalité.

Samedi 12 octobre. — Vaguant dans les rues campagnardes de Montmorency, en sa belle santé, la princesse appuyée sur mon bras, et souriant au beau soleil de la journée, au bonheur de son heureuse vie entourée de l'affection d'une petite société amie, me dit, s'arrêtant soudainement : « Oui, ce serait bien dur de m'en aller, je l'avoue, je trouve la vie bonne ! »

——— C'est joli, une Parisienne marchant dans la rue, et que l'on voit absente de la foule qui la heurte, sourire à sa pensée.

Vendredi 25 octobre. — Je ne mangerai plus dorénavant à la *Taverne anglaise.* Il y a au comptoir, une cinquantenaire exsangue, la figure émaciée par l'élaboration et la fatigue des additions, les cheveux tirés sur les tempes, et relevés sur le sommet de la tête, en une touffe ressemblant à la touffe de Chingachgook, et cette tête sauvagement sérieuse, m'est désagréable à voir, quand je prends ma nourriture.

——— Il me semble que je dois bien faire mon roman des deux clowns, me trouvant en ce moment, la cervelle dans un état vague et fluide, convenant à cette œuvre, un peu en dehors d'une réalité absolue.

——— Un mot profond de femme à un homme, parlant de l'impossibilité de se faire aimer avec des cheveux blancs : « Les femmes ne regardent pas ou du moins ne voient pas les hommes qu'elles aiment. »

Aujourd'hui à l'*aquarium* de l'Exposition, je suis resté une heure, devant les truites. J'étudiais ce poisson à l'œil carnassier, j'étudiais ses immobilités mortes au profond de l'eau, le ventre sur la grève, puis tout à coup les frottements de côté de ses flancs sur les cailloux : frottements fous et comme électriquement voluptueux, qui, à chaque contact du

corps du poisson avec le fond, le fait remonter deux ou trois pieds en l'air.

Jeudi 31 octobre. — Je suis arrivé chez le notaire, ne croyant pas à la chose, et ai été aussitôt rejoint par mon co-prêteur, qui m'a débité des histoires peu rassurantes sur notre débiteur. Une demi-heure s'est passée, sans que personne apparût. Enfin le représentant de l'entrepreneur de vidange a fait son entrée, avec un portefeuille sous le bras, ayant l'air d'être gonflé de chiffons de la banque. Le notaire s'est mis à lire, d'une voix bredouillante, un long acte très peu clair et soulevant un tas d'objections : « Bon, me suis-je dit, il va se présenter quelque difficulté, et le payement sera rejeté à quelque calende, qu'on ne verra jamais. » Non, tout s'est pacifié, arrangé, au moyen d'un contrat de mariage qu'on a été chercher incontinent, et à ma stupéfaction, mon notaire m'a remis entre les mains soixante-quinze vrais billets de mille francs.

Ces 75 000 francs, avec 6 500 qui me sont encore dus, 8 500 francs que j'ai attrapés de mon ex-notaire, défalcation faite des frais, me font rentrer dans mes 80 000 francs, avec les intérêts dus depuis trois ans : « Ça finit aussi bien qu'une mauvaise affaire peut finir ! » m'a dit Duplan, et je suis complètement de son avis. Mais jamais plus, jamais plus, je ne placerai de l'argent sur hypothèque.

——— Dîner chez Matzugata, le commissaire général de l'Exposition du Japon.

Une pendule en forme de chalet suisse, de faux meubles de Boule, un service de table en affreuse porcelaine anglaise, représentant des scènes de chasse d'après les dessins de Victor Adam et de Grenier, c'est là, le mobilier de cette résidence japonaise. Autour de la table, la tête un peu sauvage de Matzugata, qui ne parle pas français, la tête souriante et un peu jésuitique de Maéda, la tête hilare d'un jeune Japonais à la figure caricaturale de ces jeunes filles, que sculptent les ivoiriers japonais, puis, la tête d'About, la tête de Pelletan, la tête de Charcot.

Un dîner des plus fins, des plus délicats, avec toutes les recherches européennes de la dernière heure, et débutant par des *tartelettes à l'Agnès Sorel.*

Le pourquoi ce dîner a été donné, aurait pu fournir un chapitre à Balzac. Un ami à moi, est très énamouré d'une juive de la grande société, désirant posséder un de ces chênes nains de cent cinquante ans, qui tiendrait dans le pot de terre d'un rosier. Le commissaire japonais se refusait à le vendre et voulait le rapporter au Japon. Or, ce dîner en principe était donné à Gambetta, qui devait demander le chêne au dessert, mais il n'a pu venir qu'après dîner. Toutefois la demande avait été faite par lui, et moyennant ce dîner, et peut-être encore la création d'un consulat sur les côtes du Nippon, la *carissima* de mon ami aura son chêne.

Mercredi 6 novembre. — Hier, chez Charpentier, les Japonais ont apporté de la cuisine fabriquée par eux, de petites tartelettes de poissons, des gelées blanches et vertes de poissons, et encore un mets dont ils semblent très friands, de petits rouleaux de riz, dans une feuille de plante aquatique grillée : quelque chose à l'aspect d'un boudin blanc dans une enveloppe de boudin noir.

Ce n'est guère bon pour nos palais européens, mais l'on sent dans ces comestibles une cuisine très civilisée, très travailleuse du suc et de l'essence des aliments, et dont les produits donnent aux papilles un tas de petites sensations, délicates, complexes et fugitives. Ce sont des mets et des nourritures ayant le caractère et le format de nos hors-d'œuvre. Du reste, nous ne pouvons être que de mauvais juges de cette cuisine : *l'élément gras*, étant la base de la cuisine européenne, et *l'élément maigre*, étant la base de la cuisine japonaise.

Après dîner, deux de ces Japonais, dont l'un est le cuisinier des petits plats que nous avons mangés, se mettent à dessiner sur des morceaux d'étoffe, dans les senteurs fades de l'encre de Chine. Ils sont là, penchés sur le papier, avec une figure qui peine, avec un grand pli à la joue, et l'avancement de leur grosse bouche sérieuse. Ils tiennent leur pinceau entre la première phalange du pouce et l'index, et semblent l'avoir dans la paume de la main.

L'un d'eux dessine trois corbeaux, et c'est vraiment merveilleux de savoir, dans un dessin qui n'a

jamais d'enveloppe ni de contour général, réserver les lumières, et d'être fixé d'avance si sûrement sur les places et les valeurs de sa composition. Avec un pinceau écrasé et aux poils presque secs, il rend l'extrémité duveteuse de la plume, de la façon la plus extraordinaire, et modèle, avec des plans dans la demi-teinte, en un gris noyé dans l'eau, le plus savant et le plus moelleux dessin de nature de la poitrine de l'oiseau noir.

Lundi 11 novembre. — J'avais été plein de sagesse à cette exposition, je n'avais rien acheté, mais là rien, pas même un objet de dix sous. Cependant, à ma première visite j'avais avisé, à la section de la Chine, un objet que je trouvais un des plus beaux du Champ de Mars, un de ces objets à la richesse barbare et précieuse, digne d'une galerie d'Apollon exotique. C'était un très grand vase en jade vert, en forme de balustre, avec sur sa panse, un quadrillé d'or, relevé d'un cloutis de corail, et aux anses formées par des têtes de dragons ayant des yeux de cristal de roche.

Je l'avais marchandé... pour le marchander. On me l'avait fait 2 000 francs. Depuis je ne l'avais pas revu, et ne pensais plus à ma folle envie, quand dans une de ces séances que je fais de 6 à 7 heures, chez les Sichel, je demandais vaguement à Tien-Paô, s'il avait vendu son vase. Il me répondait que

non, ajoutant que c'était une pièce très rare, très ancienne, et d'un seul morceau, et qu'il me le laisserait cependant à 1 200 francs. Ma foi, le lendemain, — le maudit vase avec son or, son corail, son cristal de roche m'avait trotté dans la tête, toute la nuit — j'allais trouver mon Chinois, auquel j'offrais de son jade, 800 francs. Et Tien-Paô, après avoir répété un tas de fois, « 80 taels... 80 taels, pas possible... 80 taels, trop bon marché, » me le laissait à la fin. Aujourd'hui la pièce opulente fait, entre deux flambés, le milieu de la cheminée de mon cabinet de l'Extrême-Orient.

Mardi 12 novembre. — Je ne sais quel charme ont les fleurs d'hiver, elles me semblent parées de quelque chose de joliment et délicatement souffreteux. Aujourd'hui se dressait sur la table de Nittis, un énorme bouquet de chrysanthèmes jaunes, mais si peu qu'on les voyait blancs, avec l'extrémité des pétales un rien violacée ; et je regardais ce bouquet, sans pouvoir en détourner les yeux : c'était comme la pâleur d'une chair de petite fille, meurtrie par le froid.

——— Où m'a-t-on dit, ces jours-ci, que les coups de corde, en Angleterre, se donnaient, à

l'heure qu'il est, avec une mécanique. Voilà le progrès, un progrès qui ne laisse plus rien à craindre de l'humanité du bourreau.

Mardi 19 novembre..........................
L'on causait de l'industrialisme du monde des lettres sans humanités, de ces littérateurs appelés peut-être à devenir les éducateurs des générations, commençant à épeler. Là-dessus le vieil Houssaye parlait d'un homme de lettres, dont il taisait le nom, et qui lui disait, il y a quelques jours : « Moi, à midi, tous les jours, j'ai fait deux feuilletons... je ne cours pas après les gros prix... 25 francs, c'est le prix que me donne la *Liberté* ou l'*Estafette*. Donc à midi j'ai 50 francs. Le reste de la journée, je la passe dans les petits théâtres, ou avec mes amitiés, mes relations, mes *trucs*, j'arrive à être d'un quart, d'un sixième dans une pièce, et ça rapporte encore 50 francs, pour la fin de la journée... Eh bien, cela me fait 36 000 francs par an, je n'en gagnais pas autant avant, quand j'étais à la Bourse. »

Mercredi 20 novembre. — Un sculpteur, qui a passé des années en Angleterre, disait que là, il avait trouvé les plus belles poitrines, les plus charmants torses de femmes, mais que ces femmes

n'avaient point la colonne vertébrale mobile, qu'il était impossible d'obtenir de ces corps, ce que vous donnait le premier modèle français venu, un hanchement, une torsion, un contournement, un mouvement de grâce féminin, le penchement d'une Hébé tendant la coupe à Jupiter.

Jeudi 28 novembre. — Aujourd'hui, chez Burty, une curieuse et instructive séance. Le Japonais Watanobé-Seï a fait un dessin, mais non plus, un de ces croquis improvisés au bout du pinceau, mais un grand panneau à l'aquarelle, un *kakemono.*

Le dessin pour être précieux au Japon, doit être fait sans aucune reprise du trait, sans aucun *repentir.* On attache même une certaine importance à la rapidité du faire, et le compagnon du peintre a été regarder l'heure à la pendule, quand l'artiste a commencé !

Le peintre japonais était muni, cette fois, d'un morceau de soie gommée presque transparente, se fabriquant seulement au Japon pour cet usage ; et la soie était tendue sur un petit cadre en bois blanc. Sauf deux ou trois bâtonnets de couleur de son pays, entre autres une espèce de jaune, couleur de gomme gutte, et du bleu verdâtre, l'artiste se servait de couleurs au miel, de couleurs européennes.

D'abord pour commencer, ce fut au milieu, comme toujours, un bec d'un oiseau devenant un oiseau,

puis encore trois autres becs, trois autres oiseaux : le premier grisâtre, le second au ventre blanc, aux ailes vertes; le troisième ayant l'apparence d'une fauvette à tête noire; le quatrième avec du rouge dans le cou d'un rouge-gorge. Il ajouta à la fin, au haut du panneau, un cinquième oiseau, un calfat au bec de corail. Ces cinq oiseaux furent exécutés avec le travail le plus précieux et presque le frou-frou révolté de leurs plumes.

Et c'était charmant de voir notre Japonais travailler, tenant deux pinceaux dans la même main, l'un tout fin et chargé d'une couleur intense et filant le trait, l'autre plus gros et tout aqueux, élargissant la linéature et l'estompant : tout cela avec des prestesses d'escamoteur, debout devant sa petite table aux gobelets.

Sur le fond, laissé complètement vierge, il a mouillé la plus grande partie, réservant, çà et là, des déchiquetures, pareilles à de petits archipels, et dont l'ensemble avait une certaine ressemblance avec une carte du Japon. Le panneau a été un peu séché à la flamme d'un journal, et retiré, lorsqu'il conservait un rien d'humidité dans les parties mouillées.

Alors brutalement, et comme sans souci de la délicatesse de son dessin, il a fait pleuvoir de gros pâtés d'encre de Chine, qui étendus avec un blaireau, ont détaché sur la légère demi-teinte d'un ciel gris, les branchages et les oiseaux enfermés dans une couche de neige, faite miraculeusement par ces espèces d'archipels gardés secs dans le papier.

Puis, quand le panneau a été ainsi préparé, ainsi avancé, ne voilà-t-il pas que notre peintre japonais s'est mis à le laver à grandes eaux, donnant sur la tête colorée des oiseaux, de petits coups de pouce, amortissant, et ne laissant sur le papier que la vision effacée, de ce qui y était tout à l'heure.

Et le panneau encore une fois remis au feu et retiré mollet, l'artiste indique un tronc tortueux par un large appuiement, mais interrompu, mais cassé, et pique avec la plus grande attention, dans le vide, dans l'effacement, les petites fleurs rouges d'un cognassier du Japon, ne plaçant qu'au dernier moment la valeur noire de son dessin, la tache intense à l'encre de Chine du tronc de l'arbuste.

Et encore des lavages, des séchages, des reprises, des relavages, au bout desquels le lumineux et moelleux dessin était parachevé, tirant de tout ce travail dans l'humide, quelque chose du joli flottement des contours d'une aquarelle qui baigne dans l'eau de la cuvette d'un graveur, — et sans que, selon l'expression d'un peintre, dans cette chose *soufflée*, se sentît la moindre fatigue.

Vendredi 29 décembre. — Pillaut, le musicien, disait spirituellement, ce soir : « Oui, maintenant quand je parle, on m'écoute... et vous savez, lorsque je dis les choses les moins intéressantes, c'est autour de moi, un cercle de gens attentifs, approuvant mes

paroles, de la tête. La première fois que je m'en suis aperçu, cela m'a profondément attristé..., cette attention m'a averti que je commençais à être un vieux. »

Mardi 3 décembre. — Aujourd'hui, au dîner des Spartiates, Francis Magnard racontait la petite cause, qui a amené la chute de la colonne Vendôme.

Une fille, dont Magnard ne se rappelle pas bien exactement le nom, jouissant d'une certaine notoriété, avait été abandonnée par un riche entreteneur, à cause de ses relations avec un ingénieur. Pendant la Commune, se trouvant fort désargentée, elle reprochait à son amant d'être la cause de sa misère, et celui-ci chercha, s'ingénia à trouver un moyen de gagner de l'argent. Il eut l'idée d'appliquer le système du *sifflet*, la coupe en biseau de la colonne, système, sans lequel il eût été presque impossible de la jeter à bas; et il eut, pour son invention, une somme de 6000 francs, qu'il donna à sa maîtresse.

Mercredi 4 décembre. — « Le peuple est une bête qui vit de gloire, — disait brillamment, ce soir, Renan chez la princesse — mais quand il s'est accoutumé à ce foin, il faut lui en donner tous les jours, c'est ce qu'avait fait Napoléon, c'est ce que n'a pas fait Bismarck... C'est peut-être très grave pour lui. »

——— Je me surprends, en construisant mes phrases maintenant, à faire de la main droite tenant la plume, des gestes d'un chef d'orchestre : si mes phrases ne sont pas musicales, je ne sais pas diantrement comment il faut s'y prendre.

Samedi 7 décembre. — Ce soir, Pagans chantait du Rameau. Il me semblait, qu'en entendant cet air vieillot, j'avais les cordes tendres de l'âme, caressées par de l'ingénu rococo.

J'étais sous l'impression de ce chant, quand une voix, qui semblait sortir par les narines d'un nez, me dit que le propriétaire de cette voix avait lu MANETTE SALOMON, dans le sérail.

C'est ce Polonais étrange qui, après s'être manqué d'un coup de pistolet dans la bouche, est devenu peintre de Sa Hautesse, dans le palais duquel il a passé une fois cinq cents jours de suite, sans en pouvoir sortir une minute, occupé de l'éternelle et colossale mise en peinture des batailles, hantant la cervelle du Sultan : pauvre peintre qu'on faisait, lorsqu'il était malade, traverser les cours à cheval, en lui tenant les genoux, de peur qu'il ne tombât, qu'on asseyait sur une chaise, et qui devait quelquefois travailler douze heures sans manger.

——— Dans ce roman des « Frères Bendigo » (LES

Frères Zemganno), il y a quelques chapitres que j'écris avec le portrait de mon frère devant moi, il me semble que ça porte bonheur à mon travail !

Lundi 30 décembre. — Un joli mot d'une vieille femme de mes amies, à qui sa bru disait qu'elle aimait à lire, à faire de la musique, mais détestait les travaux de femme, la tapisserie, la broderie, etc., etc. : « Ma chère, c'est que vous avez été toujours heureuse, que vous n'avez pas eu de chagrins... Oui, bien souvent ces travaux sont une occupation mécanique, derrière laquelle on s'enfonce dans ses regrets ! »

ANNÉE 1879

ANNÉE 1879

Mercredi 1er janvier 1879. — Dîner chez la princesse avec les deux fils du prince Napoléon, Benedetti, le vieux Giraud, les deux Popelin, Anastasi, la baronne de Galbois, Mlle Abbatucci.

Au fumoir, on cause du renvoi des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, des hôpitaux. Anastasi qui a été soigné dans une maison, où était organisé un service d'infirmières, affirme qu'il est impossible de se figurer l'avidité, la soûlerie, et le maquerellage de ces créatures, qui passent leur temps à proposer aux malades qui ne sont pas tout à fait crevards, les femmes convalescentes de la maison.

Mercredi 8 janvier. — Labiche contait, ce soir, qu'à l'enterrement de Murger, il y avait une contestation

entre Thierry et Maquet, à propos de l'ordre du discours à prononcer sur la tombe. Et comme Thierry s'entêtait à parler le premier, se rapprochant le plus possible de la fosse ouverte, Maquet lui disait au milieu de ce monde, croyant que les deux orateurs se faisaient des politesses : « Si tu persistes, je te fous dans le trou ! » Thierry renonçait à parler le premier.

Mardi 14 janvier. — Le directeur d'un de nos grands théâtres, auquel on apprenait qu'un de nos plus célèbres auteurs dramatiques était devenu impuissant, dit en soupirant : « Il est bien heureux, le voilà sauvé des horreurs de l'incertitude ! » — et cela était modulé avec l'annotation indéfinissable de l'œil dudit directeur.

——— C'est intéressant de voir son manuscrit, — tout d'abord une feuille de papier dans une enveloppe, — prendre du ventre par la copie qu'on y glisse, tous les jours, dans l'enveloppe grossissante.

Je reste deux ou trois jours, sans sortir de chez moi, travaillant de l'heure où je me lève, à l'heure où je me couche, mais le troisième ou le quatrième jour, j'ai besoin de m'acheter un bibelot, pour me payer de mon travail.

Jeudi 16 janvier. — Triste, triste cette journée, comme l'un de ces matins de sa jeunesse, où, au sortir du bal masqué, l'on a couché avec une femme, qui n'avait pas de drap à son lit, et où, au jour levant, on est entré voir l'enterrement d'un pauvre, dans l'église en face.

Samedi 18 janvier. — Première de l'ASSOMMOIR. Un publique sympathique, applaudisseur, au milieu duquel les inimitiés sourdes n'osent pas se produire. Comme les années changent les générations. Dans un retour triste sur mon frère, je ne peux m'empêcher de dire à Lafontaine, rencontré dans un corridor : « Ce n'est pas le public d'HENRIETTE MARÉCHAL. » Tout est accepté, claqué, et seuls, au dernier tableau, deux ou trois coups de sifflet, timides, peureux : c'est toute la protestation dans l'enthousiasme général.

En sortant de la représentation, Zola nous demande, le nez en point d'interrogation, d'une voix dolente, si la pièce a vraiment réussi. Il a passé toute la représentation, dans le cabinet de Chabrillat, à lire un roman quelconque, trouvé dans sa bibliothèque, n'osant se montrer aux acteurs, que la veille, à la répétition, dit-il, sa mine désolée glaçait.

Nous nous rendons en troupe avec le ménage Daudet, chez Brébant, où Chabrillat a fait préparer un souper pour ses amis et les amis de Zola. Il y a là

des gens de toute sorte, le vieux Janvier, l'oculiste Magne, la phalange de Médan.

Et l'on soupe assez gaiement, toutefois avec un fonds d'affairement et de préoccupation du lendemain, au milieu de sorties de Zola et de Chabrillat, allant voir les journalistes qui soupent au-dessous, au milieu de la lecture de fragments d'un grand article, devant paraître le lendemain, au milieu de racontars d'après lesquels un contrôleur aurait envoyé faire f... le préfet de police.

Mardi 21 janvier. — Bardoux est venu dîner aujourd'hui chez Brébant. Il ne dissimule pas, malgré la victoire du ministère, son peu d'espérance de se maintenir, et là-dessus on ne lui laisse aucune illusion, et on lui recommande de *soigner* sa sortie.

En s'en allant, il m'appelle pour faire un bout de chemin avec lui. Il me dit qu'hier a été la première attaque du jacobinisme, que le maréchal est parfaitement décidé à s'en aller... puis, dans une animation colère, s'exclame contre la femme de ce temps, contre sa servilité honteuse, et il parle, avec des hoquets de dégoût, des femmes *teintes en bleu*, faisant la cour à genoux, au Gambetta.

Son emportement apaisé, je lui demande pourquoi il n'a pas décoré Zola? Il me répond qu'il a rencontré une opposition formelle au conseil des ministres. Je lui demande pourquoi il n'a pas fait officier Re-

nan, il me répond que le maréchal n'a pas voulu signer sa nomination. Et à propos de la promotion de Victor Hugo, il m'affirme que c'est le poète qui s'y est opposé, quoiqu'il eût la promesse, qu'une semaine après qu'il aurait été nommé commandeur, il serait fait grand'croix.

Mardi 28 janvier. — Un mot de la Guimond : « Conçoit-on ce Girardin... j'ai huit cents lettres de lui toutes compromettantes... et il ne veut pas me les racheter. »

Mercredi 5 février. — Une anecdote sur le colonel, le frère de ce général Lasalle, qui ne quittait l'armée que pour se commander à Paris une paire de bottes, et faire un enfant à sa femme.

Un jour il dînait chez Masséna, où il y avait sur la table un hanap d'argent, très admiré par les convives.

— « Il est à celui qui le boira plein de kirsch, » dit Masséna.

— « Qu'on me le passe ! » jette le colonel Lasalle.

Et il le vide d'un trait, le pose sur sa cuisse, d'un coup de poing l'aplatit, le plie en deux, en quatre, et le fourre dans sa sabretache.

Mardi 11 février. — Le travail de la note d'après nature, de la saisie rapide et fiévreuse pendant toute une soirée, dans un cirque, de ces riens qui durent une seconde, me jette à la fin dans un état d'émotion étrange, avec dans la cervelle du vague exalté, dans le corps du remuement inquiet, dans les mains de petits tremblements nerveux.

Mercredi 12 février. — Boitelle, qu'on n'a pas vu chez la princesse, depuis des éternités, vient ce soir. Il parle de la désorganisation du service de sûreté, de ces hommes uniques, qui avec un flair de chien de chasse, et sans se rendre bien compte comment — c'était l'aveu de l'un d'eux — arrivent à la connaissance du voleur, de l'assassin.

C'est celui-ci, qui arrive chez Giraud, examine l'effraction, et dit : « Ça, c'est un maçon... et c'est un limousin. » Puis au bout de quelques instants de réflexion : « Et c'est « un tel. » C'est celui-là qui arrive chez un autre monsieur volé, lui demande à voir les gens de service, adresse à l'un cette question :

— Est-ce que je ne vous ai pas vu à l'estaminet du Helder?

— Non.

Et l'homme sorti : « Voilà le voleur... C'est un pédéraste... il a fait le coup avec son amant, qui doit avoir la garde du *magot*... Demain je saurai, qui il est. »

Mais Boitelle appuie surtout sur la désorganisation de la *police de famille,* de cette police qui doit être exercée par un préfet de police, dans les cas, où il faut défendre les honnêtes gens, quand la loi manque pour les protéger, — police qui doit être exercée à la façon d'un cadi, mais à la condition de ne jamais se tromper — répète-t-il deux fois. Et il nous parle d'une visite et d'une saisie de papiers, faites à quatre heures du matin, chez un membre d'un club de Paris, sous prétexte de conspiration, pour prendre dans son secrétaire, une correspondance de jeune fille, avec laquelle ce monsieur voulait faire chanter la famille, au moment du mariage de la jeune fille.

——— A propos des SALTIMBANQUES et de la réponse : « Elle doit être à nous ! » un fin mot d'Odry, répondu à Dumersan. Ledit Dumersan persécutait Odry, pour qu'il jetât un coup d'œil sur la malle, au moment de cette réponse. Odry n'en faisait rien. Enfin un jour l'acteur impatienté lança à l'auteur : « Si je la regarde, je suis un voleur ; si je ne la regarde pas, je ne suis qu'un filou ! »

Vendredi 14 février. — Quand on a mon âge, et qu'on est malingre comme moi, au milieu de la fa-

brication d'un bouquin, il entre en vous une terreur de mourir, avant que le livre soit terminé, — une terreur que l'éditeur n'en fasse remplir les blancs par un imbécile.

——— Une jeune fille du grand monde, me contait aujourd'hui, qu'une de ses amies, décidée à épouser un garçon très riche, en dépit d'une saleté repoussante, avait eu l'idée de lui faire ordonner par son médecin, le médecin des deux familles, des bains de vapeur, pour une maladie quelconque, dont il l'avait menacée. Et la jeune fiancée disait : « Enfin il sera propre le jour de mon mariage ! »

——— Maintenant, quand j'écris un morceau de style, j'ai besoin avant de l'écrire, de m'entraîner, de me *monter le bourrichon*, comme disait Flaubert, en regardant des matières d'art colorées, mais une fois cette griserie cérébrale obtenue, il me faut éviter la vue de ces choses, tout le temps que j'écris. Alors ça me distrait, ça me dérange. Et il m'est arrivé ces temps-ci de me priver de regarder, tout un jour de travail, un objet acheté la veille et apporté le matin.

——— Il y a une somme de bêtise que les peu-

ples ne peuvent pas dépasser, sous peine de périr, et la France où l'on ne veut plus qu'il y ait une statue pour Charlemagne, me semble, à l'heure présente, une nation mûre pour le démembrement, pour le dépècement.

Mardi 25 février. — J'ai vu, ces jours-ci, à une soirée, une jeune femme dans la toilette la plus joliment indécente, qu'on puisse rêver. Elle semblait habillée d'un corset et d'un jupon, sous lesquels il n'y avait point de chemise. Je causais de cette toilette, ce soir, quand une vieille femme s'est mise à dire : « Que l'hydrothérapie avait tué la pudeur chez la jeune génération féminine, que le barbotage dans l'eau, à l'instar d'un canard, que l'habitude journalière de se montrer à sa femme de chambre, entièrement nue, diminuaient, tous les jours, l'effarouchement que les femmes d'autrefois éprouvaient à monter trop de leur peau ou de leurs formes.

Il y a du vrai dans ce que disait cette vieille femme.

——— Un banquier, un banquier supérieur, déclarait que l'affaire la plus productive, était de prêter une petite somme d'argent à un honnête homme insolvable. « Dans ces conditions, disait-il, on tirait

200 p. 100 de son argent, en attentions, corvées, obligations imposées à l'emprunteur. »

Dimanche 2 mars. — La timidité, cette paralysie de ma valeur personnelle en société, pendant toute ma jeunesse et ma maturité, cet état nerveux, où en présence de deux ou trois imbéciles inconnus, j'éprouvais comme un *nœud de l'aiguillette* de l'esprit, il me semble que je m'en suis débarrassé à l'heure présente, mais il n'y a pas bien longtemps. Je me surprends à causer aux dîners de la princesse, comme chez moi, et quelquefois je sors de table, étonné de mon nouveau moi-même.

Lundi 10 mars. — Fini aujourd'hui LES FRÈRES ZEMGANNO.

——— Au dix-huitième siècle il n'y a guère que deux aquarellistes, Baudouin et Gabriel de Saint-Aubin ; les autres, même Moreau, lavent leur dessins avec des eaux d'architecte.

Mardi 1er avril. — Il me prend des mélancolies, en pensant que tout ce que je fais, pour faire de

cette maison d'Auteuil, un domicile de poète et de peintre, tout cela est fait pour un bourgeois quelconque, très prochain.

Samedi 5 avril. — Les marionnettes de Holden ! Ces gens de bois sont un peu inquiétants. Il y a une danseuse, tournant sur ses pointes dans un clair de lune, de laquelle pourrait s'éprendre un personnage d'Hoffmann, et encore un clown qui se couche, cherche sa position sur un lit, et s'endort avec des poses et des gestes d'une humanité de chair et d'os.

Samedi 12 avril. — Aujourd'hui, j'entre à la *Vie Moderne*. C'est amusant, l'installation d'un journal à images naissant, avec ses divans qui ne sont encore que des planches, l'essai de ses cornets acoustiques qu'on pose, les épreuves de Gillot voletant sur le bureau, la paperasserie en désordre de la copie des feuilles destinées à faire le premier numéro, les allées et les sorties de messieurs qui s'en vont, après un petit entretien avec le rédacteur en chef dans un coin du bureau.

Dimanche 13 avril. — Liphart, en faisant mon

portrait, m'apprend qu'il y a des femmes russes qui prennent de la belladone pour s'agrandir la pupille, et donner à leur regard de l'étrangeté et du brillant.

——— C'est singulier, je suis un *aristo*, et je trouve qu'il n'y a que moi, dans le roman peuple, qui aie eu de la tendresse, des entrailles, pour la canaille.

——— Je persiste à déclarer que les réceptions de l'Académie m'apparaissent comme des récréations de cuistres.

——— Ce qu'il y a à craindre pour l'homme de lettres, ce n'est point le foudroiement, la mort complète de sa cervelle : c'est la douce imbécillité, l'insensible ramollissement de son talent.

——— Toute la valeur du romantisme, ça été d'avoir infusé du sang, de la couleur dans la langue française, en train de mourir d'anémie, — quant à l'humanité qu'elle a créée, c'est une humanité de *dessus de pendule*.

Mardi 25 avril. — J'entre en discussion avec Spuller, parce qu'il ne fait aucune différence entre les créateurs et ceux qu'il appelle *les autres*, entre un Balzac ou un Hugo, et un Sainte-Beuve. Il finit par déclarer que le Neveu de Rameau est pour lui complètement incompréhensible, qu'il ne sait pas du tout ce que Diderot veut dire, et me renvoie à la Princesse de Babylone.

Oui, le journaliste républicain met sur le même pied les vulgarisateurs et les créateurs, et préfère les écrivains utiles à ceux qui ne sont que des écrivains.

——— Au bas du trottoir de la rue de Clichy, un homme tendant la main à un autre : « Donne-moi la cuiller ? »

——— Quel printemps! les blanches fleurs des magnolias ont quelque chose de la constriction douloureuse des épaules de femmes décolletées, dans un courant d'air.

Mercredi 30 avril. — Aujourd'hui l'apparition des Frères Zemganno.

Jeudi 1er mai. — Qui est-ce qui osera dire qu'auprès de Labruyère, Molière est un bas farceur ?

Vendredi 9 mai. — Les attaques, ça vous embête, mais au fond c'est bon. Ça met dans votre travail, un peu de colère.

——— Un joli détail de la vie élégante parisienne. Parmi les demoiselles-mannequins, qui, dans les salons de Worth, montrent et promènent sur leurs sveltes corps, les robes de l'illustre couturier, il est une demoiselle, ou plutôt une dame mannequin, dont la spécialité est de représenter la grossesse de la *high-life*.

Assise seule à l'écart, en le clair-obscur d'un boudoir, elle exhibe aux yeux des visiteuses dans un état intéressant, la toilette appropriée avec le plus de génie à la déformation de l'enfantement.

Mercredi 14 mai. — Chez la princesse, ce soir, Lachaud parlait, en amoureux, de son ancien amour pour Mme Lafarge. Il disait qu'aujourd'hui encore, il avait dans son cabinet un portrait d'elle, au-dessus d'un divan, et que lorsqu'il rentrait fatigué du palais, il faisait une sieste sur ce divan, s'endormant les yeux sur l'image de l'assassine.

Vendredi 16 mai. — Enfin, un jour où je puis me donner la récréation de lire un bouquin pour mon plaisir — récréation rare pour le fabricateur de

livres — et le jour est tout gris, tout pluvieux, vraiment fait pour la lecture. Je me plonge dans un voyage au Zambèze, dans un voyage au milieu du pays des lions, là, où l'on en rencontre des troupes de trente, marchant à la queue-leu-leu. Toute la journée, je suis à l'émotion de leurs rugissements au bord des grands fleuves, et le soir, me rappelant tout à coup, que Burty fait une conférence sur mes dessins à l'École des Beaux-Arts, le quai Malaquais m'apparaît lointain, lointain, comme si j'étais au fond de l'Afrique, — et je reste au Zambèze.

Dimanche 18 mai. — Cette fois, j'avais cru que la nature de mon livre, ma vieillesse même, désarmeraient la critique. Mais non, c'est un éreintement sur toute la ligne. Barbey d'Aurevilly, Pontmartin, etc., ont déclaré les FRÈRES ZEMGANNO un livre détestable.

Pas un de ces critiques ne semble s'apercevoir de l'originale chose essayée par moi dans ce livre, de la tentative faite pour émouvoir avec autre chose que l'amour, enfin de la substitution dans un roman d'un intérêt autre, que celui employé depuis le commencement du monde.

Allons, je serais attaqué et nié jusqu'au jour de ma mort, et même peut-être quelques années après. Au fond, il faut l'avouer, ça fait, en mon par dedans, une espèce de tristesse qui se traduit par un casse-

ment de bras et de jambes, une fatigue physique qui a le désir et le besoin de dormir.

Mardi 20 mai. — Les choses et les hasards de la vie sont bizarres. Aujourd'hui, sur quoi est-ce que je tombe, en passant, devant mes dessins exposés aux Beaux-Arts, sur une entrevue de mariage entre le cousin *Marin*, que je croyais à Bar-sur-Seine et une demoiselle ***.

——— Le peintre Dupray expliquait l'énorme protection de l'État en faveur de la musique, par ceci : c'est que tous les grands banquiers juifs sont mélomanes.

Mercredi 21 mai. — Quelqu'un vivant dans le monde politique, disait ce soir, que le 16 mai n'avait pas réussi, par suite de la préoccupation de chaque ministre, d'avoir un passeport pour se sauver, en cas de malheur.

——— Combien y a-t-il de pièces de théâtre, dont le dénouement ne soit pas amené par l'interception

d'une lettre ou sur la surprise d'une conversation derrière un rideau. Toute l'imagination du théâtre de ces jours-ci, consiste à convertir la lettre en télégramme, et à remplacer le rideau par quelque chose comme la porte d'un cabinet d'aisance.

C'est bien borné, et le théâtre me semble pour un esprit, le travail fatigant d'un écureuil dans une cage.

——— On peut dire qu'en France, le jour où le chef du gouvernement a eu sur le dos, comme uniforme, un habit noir, c'en a été à jamais fait de sa puissance et de sa gloire militaires.

Mardi 27 mai. — Dîner Brébant.

— Cette femme je l'ai rencontrée, quand j'étais en prison.

— Bah !

— Oui, c'était à la fin de l'Empire, lorsque tout était détraqué. Le jour où j'ai été écroué à Sainte-Pélagie, le directeur s'est empressé de me dire : « Vous n'avez qu'à adresser une demande, pour être transféré dans une maison de santé. » Et la première parole de l'autre directeur a été : « Donnez-moi votre parole que tous les soirs, vous serez rentré à dix heures... et vous êtes libre. »

Mercredi 28 mai. — Liesse me dit que son exemplaire des Frères Zemganno a un joli autographe à la dernière page : il est signé d'une larme de jeune fille, à laquelle il l'avait prêté.

——— N'est-ce pas paradoxal que ce soit de nos revers qu'est sortie une école de peinture militaire. Du temps de notre gloire, il y avait un peintre isolé, comme Vernet, comme Raffet, mais non tout un petit monde, pouvant faire les frais d'une exposition spéciale.

——— Quel malheur de n'avoir pas trouvé le temps de faire notre « Catéchisme révolutionnaire de l'art ». Et comme il aurait été amusant, au nom de Raphaël, à propos de tel tableau qu'on admire, d'indiquer ce que les restaurateurs ont laissé juste de peinture, même de dessin du maître, mais c'était un travail immense de recherches, de courses, de conversations avec les gens techniques, et il ne fallait ni erreurs, ni exagérations. Puis encore au sujet d'une faïence Henri II, de montrer le peu de perfection de la matière, la tristesse du décor, l'insenséisme des prix.

Et ainsi de tout, et aller pendant trois cents pages, trépignant, bouleversant les opinions consacrées, les

admirations séculaires, les programmes des professeurs d'esthétique de l'Institut, toute cette vieille foi artistique, plus entêtée, plus dépourvue de *criterium* que la foi religieuse.

Mercredi 4 juin. — Aujourd'hui, dans mon jardin en fleurs, son petit corps maigre perdu dans sa robe à queue, Mme de Nittis parlait, tout au fond d'un grand fauteuil, où elle ne tenait guère plus de place qu'un enfant, parlait, avec des interruptions, des silences, de pâles sourires, parlait des premiers temps de son bonheur avec son mari, dans un certain carré de roses trémières, aux environs de la Malmaison, et qu'il avait fallu vendre, un jour de mauvaises affaires. Avec ce quelque chose d'appuyé et de ressenti, que les bien malades mettent dans leurs paroles, elle revenait amoureusement sur ces jours, où elle servait de modèle à son mari, du matin au soir, sur ces jours tout pleins de ses peurs de l'eau, et où cependant sans rien dire, elle posait dans un remuant bateau, en robe blanche, frissonnante du froid du coucher du soleil et de la terreur de chavirer.

Vendredi 6 juin. — La petite Mme ***, sur une polissonnerie qu'on lui dit, a un retroussement d'une seule narine, singulier, bizarre.

Samedi 7 juin. — Je suis à l'enterrement du vieux Maherault, l'avant-dernier collectionneur sincère, l'avant-dernier collectionneur pauvre — je me regarde comme le dernier, — et je n'entends que colloques sans pudeur d'amateurs, tout éjouis par la perspective de la vente, et ne vois que têtes de marchands d'estampes, travaillant à attirer sur elles, l'attention de la famille.

Dimanche 8 juin. — Déjeuner en tête à tête avec Flaubert, ce matin.

Il me dit que son affaire est faite. Il est nommé conservateur, hors cadre, à la Mazarine, aux appointements de 3 000 francs, qui doivent être augmentés dans quelques mois. Il ajoute qu'il a vraiment souffert d'accepter cet argent, et que du reste, il a déjà pris des dispositions, pour qu'il soit un jour remboursé à l'État. Son frère, qui est très riche et mourant, doit lui faire 3 000 livres de rente : avec cela, sa place et ses gains de littérature, il se retrouvera à peu près sur ses pieds.

Flaubert, l'ennemi des illustrations, songe aujourd'hui à l'illustration de sa féerie, avec des dessins de peintres — et non de dessinateurs, dit-il avec mépris.

Il est plus briqueté, plus coloré à la Jordans que jamais, et une mèche de ses longs cheveux de la nuque, remontée sur son crâne dénudé, fait penser à son ascendance de Peau-Rouge.

Il est content de sa jambe. Aujourd'hui voici le premier jour, où il ne met pas de bande.

— Oui, un médecin qui était là, n'avait rien vu à mon cas... C'est un voisin, un chirurgien de marine, qui venant me voir par hasard, a soulevé mon drap, m'a flanqué un coup brutal sur la jambe, m'a demandé :

— Avez-vous pleuré? Avez-vous eu un frisson? Avez-vous éprouvé quelques trouble intérieur, au moment de votre chute?

— Oui, j'ai senti à l'épigastre quelque chose de désagréable!

— Eh bien c'est ça, le péroné est cassé, regardez ce bourrelet... c'est toujours l'indication d'une cassure.

Et toute la journée de l'esthétique furibonde.

A cinq heures, dans un pantalon clair, arrive Zola, qui revient du Grand-Prix, où il est aller étudier les courses, pour les mettre dans NANA.

Lundi 9 juin. — Degas disait spirituellement, en parlant du portrait de Carolus Duran par son élève : « Avez-vous remarqué les manchettes de Carolus et les veines de ses mains, pleines des vibrations d'un pouls vénitien? »

——— Une erreur de 3 centimes, dans le compte

d'une année, il y a cinq ou six ans, a fait passer, m'a-t-on assuré, cinq jours et cinq nuits, aux sept employés de la fortune privée de Rothschild.

Mardi 10 juin. — Dîner intime chez les Charpentier, entre Flaubert, Zola et moi.

. . . .

Flaubert. — Eh bien, Charpentier, faites-vous mon Saint-Julien?

Charpentier. — Mais oui... Vous tenez toujours à ce vitrail de la cathédrale de Rouen, qui, — c'est vous qui le dites — n'a aucun rapport avec votre livre.

Flaubert. — Oui, parfaitement, et c'est bien à cause de cela.

Zola. — Au moins permettez à Charpentier d'introduire dans le texte, quelques dessins... Moreau vous fera une Salomé.

Flaubert. — Jamais... Vous ne me connaissez pas, j'ai l'entêtement d'un Normand que je suis.

— Mais lui, crie-t-on, avec votre vitrail seul, la publication n'a aucune chance de succès... Vous en vendrez vingt exemplaires... puis, pourquoi vous butez-vous à une chose, que vous-même reconnaissez être absurde?

Flaubert (avec un geste à la Frédérick Lemaître). — C'est absolument pour épater le bourgeois!

——— Des jours hostiles et de malechance, où l'on voudrait, ainsi que dans un gros temps, fermer les sabords de sa maison, et se dérober aux gens qui frappent à votre porte, aux lettres que le facteur dépose dans votre boîte.

——— Un vilain, un odieux livre, ce livre de Vallès qui vient de paraître. La mère, jusqu'à présent, était sacrée, la mère jusqu'à présent, avait été épargnée par l'enfant, qu'elle avait porté dans ses flancs. Aujourd'hui, c'en est fini en littérature, de la religion de la maternité, et la révolution commence contre elle.

VINGTRAS est un livre symptomatique de ce temps

Lundi 16 juin. — Chez Auguste Sichel, Castellani, l'antiquaire de Rome, parle pittoresquement de ce lit du Tibre, de ce limon qui enferme dans une succession de couches, semblables aux tiroirs superposés d'un médaillier, des pièces de monnaie commençant à Pie IX, descendant jusqu'au xe siècle. Et Castellani ne doute pas qu'en fouillant plus profondément, on arrive à une seconde succession de couches, dont la dernière renfermera des objets de l'âge de pierre... Le Tibre, ce qu'il contient! — nous dit, notre italien, — un arc de triomphe du temps de Va-

lentinien, un arc de triomphe tombé comme un homme ivre à l'eau, et qu'on est en train de repêcher tout entier, avec ses quatre statues.

Vendredi 20 juin. — Je revenais du cimetière — c'est le jour de l'anniversaire de la mort de mon frère — et j'allais un peu vague, au milieu de gens lisant les journaux en marchant, et auxquels je ne prenais pas garde, quand, dans la rue Richelieu, un homme — c'était Camille Doucet, — élève au bout de son bras, d'un geste triste, un morceau de papier, et me le tend. J'y lis : *Mort du prince impérial.*

Pour cette famille Napoléon, semble revivre la fatalité antique, la fatalité attachée à la famille des Atrides.

Dimanche 22 juin. — C'est le dernier dimanche de Flaubert. Daudet apparaît un moment. Il a l'entrée anxieuse d'un être malade, qui interroge les visages. Il s'assoit. Je suis frappé de la pâleur de cire de ses mains. Alors il nous dit avoir vomi, une nuit, sans souffrance, un gros caillot de sang... que les uns disent venir des bronches, les autres du poumon.

Il s'interrompt un moment, puis reprend : « Ah ! l'imagination de la peur... celle-là, je l'ai, oui, je l'ai... C'est malheureux, ajoute-t-il sur un ton léger,

que cela ne puisse servir dans les romans. Je suis arrêté en plein... je ne puis plus travailler... et il me prend des grippes pour celui-ci... mais ça passera... des grippes pour celui-là... ça, ça passera encore, » — fait-il ironiquement et désespérément, en manière de refrain.

Il est inquiet, ne tient pas en place, éprouve, comme une fatigue lorsqu'on lui parle trop longtemps. Je descends avec lui, et le mets en voiture, pour aller chez Potain, dont il doit avoir une consultation dans la soirée.

——— Le *je m'en fous* intellectuel de l'opinion de tout le monde : c'est la bravoure la plus rare que j'aie encore rencontrée, et ce n'est absolument qu'avec ce don, qu'on peut faire des œuvres originales.

——— C'est fabuleux ce que demande, dans ce moment, le ministère des Beaux-Arts aux peintres, chargés de commandes pour le Panthéon. On a très sérieusement tâté un peintre chargé de peindre un épisode de la vie de la Vierge, pour tâcher d'obtenir de lui, qu'il n'introduisît pas la Vierge dans son tableau.

Dimanche 6 juillet. — Tout ce temps, où le soleil

ressemble à la lampe, dont les brodeuses s'éclairent avec une boule d'eau, tout ce temps de ciel couvert au fond d'une humidité tépide, me jette dans une tristesse, dans un ennui, dans un gris de l'âme, que n'éclairent, ni la publication de mes livres, ni mes folies japonaises.

——— Chez les petites filles on peut dire que la respiration est abdominale. A mesure qu'elles se font fillettes, la respiration semble remonter, et le jour où elles sont tout à fait femmes, la respiration devient cet abaissement et ce soulèvement voluptueux des seins.

——— « Quand on est malade, n'est-ce pas qu'on a besoin de lire des livres distingués? » dit ce soir Mme Daudet, avec cette interrogation ingénue, qui est un de ses charmes.

——— Un nègre précédé dans la rue d'un caniche blanc : c'est une vision qui a un rien de fantastique.

——— Un mot du vieux Giraud, sur une femme

galante de la société, ayant dépassé la quarantaine : « Elle commence à avoir la chaude fadeur d'haleine des chats qui ont mangé trop de mou. »

——— Un croquis. Dans leur cage de cristal, avec leurs cravates noires, leurs cols de petits garçons, la délicate coquille de leurs oreilles, l'échafaudage de leurs cheveux torsadés, elles font très bien les caissières de M. Noël. On ne les voit, ces demoiselles, que de profil, et encore de profil perdu, et dans le plongeon que fait le torse de la première, pour une conversation, à voix basse, avec un sommelier, aux favoris diplomatiques, on aperçoit la plume de fer de la seconde courir sur les additions, avec le sautillement de doigts qui broderaient au tambour.

——— J'entendais, l'autre jour, un marchand de vin, d'un ton mi-triomphant, mi-gouailleur, jeter à un cocher, auquel il apportait une consommation sur son siège : « Maintenant, mon vieux, tout est permis, tu peux faire tout ce qui te fait plaisir ! » C'était, dans la bouche du marchand de vin, le nouveau catéchisme prêché aux classes inférieures, pour l'embêtement des classes supérieures.

Jeudi 31 juillet. — Quelqu'un disait, en parlant du

pullulement de la vie à Cayenne : « La vase est là, de l'être. »

Vendredi 1er août. — Pierre Gavarni, qui depuis une quinzaine de jours travaille en compagnie de sa femme, de son fils, d'une bonne, à une étude du champ de course d'Auteuil, étude qu'il dépose chez moi, m'a demandé de venir dîner, avant son départ pour Trachaussade.

A huit heures moins le quart, apparaît Gavarni, avec son doux et tranquille air de somnambule. Il déroule lentement un long rouleau de papier, dont il tire, avec toutes sortes de précautions, trois flèches japonaises, et il me confesse qu'il tire de l'arc, et commence une dissertation sur la différence de l'arc du nord et l'arc japonais, dont le lancement se fait tout en bas, pour obtenir, suppose-t-il, une hausse.

Après dîner, je tombe sur un petit album de Gavarni, où il a cherché à rendre les penchements de côté et en avant des jockeys, dans la rapidité d'une course : « Tiens, dit-il, regarde ça, c'est curieux, j'ai relevé, un matin, dans une allée de course à Chantilly, une piste, — et il me fait voir un petit losange se resserrant et obliquant jusqu'à une ligne, formée de points qui ferait croire, qu'à la fin le cheval ne court plus que sur un pied : « C'est drôle, n'est-ce pas? et je n'y comprends rien, mais c'était comme

ça... Il y a un moment dans le galop, où le pied gauche ne laissait plus de trace, ne laissait que cette petite marque presque invisible. »

Et voilà l'original garçon, qui se met à parler du galop du cheval, avec une grande science, des aperçus nouveaux, des divagations amusantes, tout en me faisant passer sous les yeux des croquetons, où il s'est essayé à saisir la réalité du galop : « C'est le diable, vois-tu, cette jambe est vraie, et elle parait bête, c'est juste et ça semble faux. Au fond dans les tableaux hippiques, il y a une convention pour le galop... On fait tous les chevaux galopants maintenant, à l'image de Pégase, les quatre pieds dans l'air, et le dévorant... et jamais le galop, à moins d'un éloignement infini, ne se présente ainsi... Enfin c'est la mode moderne... Le curieux, tu connais les bas-reliefs du Parthénon, eh bien, je les ai étudiés à fond, c'est extraordinairement juste... bien plus juste que tous les Horace Vernet du monde... Il y a là dedans une volte d'un cheval sur ses pieds de derrière... c'est d'une rouerie... Oui, dans ces bas-reliefs, c'est tout le contraire, du galop contemporain... toujours les deux jambes de derrière sont ramassées sous l'arrière-train... pourquoi cela?... pourquoi cela?... Je me creuse la tête... est-ce que cela tiendrait simplement à l'étroitesse du compartiment, au peu de place, donnée à la composition de l'artiste? »

——— Le vin de Bar est un vin curieux : on di-

rait un vin de Bourgogne, dans lequel commence à prendre naissance le vin du Rhin.

——— On parlait à Jean-d'Heurs, du maître d'un château voisin, qui, avant de donner une chambre à un invité, l'habitait un mois, afin de la faire toute bonne, toute habitable.

Dimanche 31 août. — Un temps d'inactivité intellectuelle, où le livre dort, où la critique sommeille, et où je suis comme non vivant.

Dimnche 14 septembre. — Pendant que tout le monde du château de Saint-Gratien est à la messe, et que nous sommes, tous deux, assis dans un rayon de soleil, Anastasi me conte ses maux, son désespoir. Il me dit n'avoir plus au monde qu'un seul plaisir, la causerie. « Et encore, ajoute-t-il, je n'ai pas le charme humain de cette si bonne chose, je n'ai pas le sourire de ceux avec lesquels je m'entretiens, et dans la nuit où je vis, la causerie avec des vivants a quelque chose d'une conversation avec de purs esprits.

Mardi 16 septembre. — Une anecdote qui renferme comme un pronostic de ce qui allait arriver.

On sait que l'Empereur avait fait faire, par Frémiet, une série de petites figurines, coloriées et habillées de poudre de drap, représentant tous les corps d'armée. On permettait au prince impérial, de les voir sans y toucher, et l'enfant avait un désir fou de les tenir entre ses mains. Un jour, que la clef avait été laissée sur l'armoire, le prince les retira toutes, et les posant sur le plancher, se mit à jouer avec les petits soldats, couché à plat ventre par terre.

En ce moment la porte s'ouvre, un gros homme entre, et butant, tombe en plein sur l'armée française, qu'il écrase et démolit presque entièrement. Les soldats à peu près rafistolés, et remis dans l'armoire, l'Empereur est averti par un domestique, le lendemain. Il fait venir *Loulou*, qui seul pouvait être le coupable. L'enfant avoue. « Mais, lui dit l'Empereur, tu l'as donc fait exprès, car il est impossible qu'il y en ait autant de brisés... voyons, dis-moi comment c'est arrivé ? » Silence de l'enfant. On le prive des honneurs militaires. Persistance de l'enfant dans son mutisme. L'Empereur s'en ouvre à la princesse Mathilde, s'étonnant de cet entêtement. L'enfant, pris à part, confie à la princesse, que c'est le général Lebœuf, mais il lui fait bien promettre qu'elle ne le dira pas à son père.

Samedi 20 septembre. — Flaubert, en train de

fermer sa malle à Saint-Gratien, me parle de ses projets littéraires.

« Oui, j'ai encore deux chapitres à écrire... le premier sera fini en janvier, le second je l'aurai terminé à la fin de mars ou d'avril. Alors les notes du supplément... et mon volume paraîtra au commencement de 1881... Je me mets aussitôt à un volume de contes... le genre n'a pas un grand succès... mais je suis tourmenté par deux ou trois idées à formes courtes. Après cela, je veux essayer d'une tentative originale... je veux prendre deux ou trois familles rouennaises avant la révolution, et les mener à ces temps-ci... montrer — hein ! vous trouvez ça bien, n'est-ce pas ? — la filiation d'un Pouyer-Quertier, descendant d'un ouvrier tisseur... Cela m'amusera, de l'écrire en dialogues, avec des mises en scène très détaillées... Puis mon grand roman sur l'Empire... Mais avant tout, mon vieux, j'ai besoin de me débarrasser d'une chose qui m'obsède, oui, nom de Dieu, qui m'obsède !... C'est ma bataille des Thermopyles... Je ferai un voyage en Grèce... Je veux écrire cela sans me servir de vocables techniques, sans employer par exemple le mot *cnémides*... Je vois dans ces guerriers, une troupe de *dévoués à la mort*, y allant d'une manière gaie et ironique... Ce livre, il faut que ce soit, pour les peuples, une MARSEILLAISE d'un ordre plus élevé.

Dimanche 21 septembre. — Toujours un état vague

au bord de l'évanouissement, et où l'équilibre de votre corps demande à être surveillé : un état plein de trouble et de la pensée continuelle d'un coup de foudre dans la cervelle.

——— Je lis une traduction nouvelle de la Bible. C'est vraiment curieux la parenté du récit de Judith, allant trouver Holopherne, avec le récit de Salammbô, se rendant au camp de Mathô.

Jeudi 2 octobre, — Pendant que je pose pour mon portrait, Bracquemond, tout en crayonnant, me raconte un peu de sa vie.

Il a été élevé dans un manège et destiné à devenir un écuyer. Mais il s'est trouvé habiter la même maison qu'un élève d'Ingres, M. Guichard, avec les enfants duquel il jouait. M. Guichard l'a fait dessiner d'après la bosse, et le voyant surtout dessiner à la plume, l'a engagé à graver à l'eau-forte, et lui a donné un âne de Boissieu, pour le copier.

Or, il ne savait rien du métier. Il demeurait alors à Passy dans une maison, qu'habitait un descendant de Louis XV, possesseur d'une vieille Encyclopédie. Bracquemond cherchait là dedans le procédé, et gravait très bien « l'âne de Boissieu ». Puis après quelques autres planches, il gravait sa Chouette, ses Per-

drix, ses Sarcelles, dont il vendait quelques épreuves.

Des moments difficiles, des moments durs, des moments de misère, pendant lesquels Delâtre, qui tirait ses eaux-fortes, et auquel, un jour, il demandait à emprunter cent sous, lui disait qu'il allait lui faire vendre ses planches. Et il le menait chez une marchande de gravures, Mme Avenin, qui demeurait rue des Gravilliers. Mme Avenin lui donnait des cuivres de la Chouette (le Battant de porte)[1], des Perdrix, des Sarcelles, 45 francs — argent avec lequel il allait tout de suite manger des tripes chez le marchand de vin à côté, — il n'avait pas encore mangé de la journée.

——— Ce soir, chez Burty, le directeur de la *Revue d'Architecture*, César Daly, un monsieur d'origine anglaise, dont la vie, passée sous toutes les latitudes du globe, ferait un roman d'une forte couleur.

Il a été élevé dans un pensionnat, situé sur la frontière de l'Écosse, où il neige depuis le mois d'octobre. Là, les élèves n'avaient, les uns, qu'un pantalon, les autres, qu'une veste ; là, tous les samedis, l'on faisait la chasse à la vermine, et chaque élève

1. Une épreuve du « Haut d'un battant de porte », épreuve du premier état, avec le fond blanc, a été, sous le n° 30, de la vente Burty, poussée par moi à 350 francs, et achetée 400 francs par M. Beraldi.

qui n'apportait pas plein un tuyau de plume de vermine, était puni... Enfin là, la moitié des élèves était couchée, quand il y avait une visite ou une inspection. Un pensionnat, où il mourut de faim et de froid, une seule année, soixante élèves, et dont le maître et la maîtresse de pension faillirent être pendus.

Dimanche 5 octobre. — Beaucoup de gens meurent très bien, mais bien peu de personnes ont la belle résignation de la mort, tant que la condamnation définitive n'est pas prononcée.

——— Sait-on quel était, le mercredi 24 mai, le mot d'ordre des communards, c'était : *Vengeance.* Et Bracquemond l'a su, en voyant, dans la nuit, le factionnaire qui était au bas de sa porte, enfoncer sa baïonnette dans le ventre d'un insurgé, qui se trompant, s'était avancé à l'ordre du versaillais.

——— Comment ce cabaret, où a passé la bohème, n'a-t-il pas été l'objet d'une description, n'a-t-il pas été célébré dans un livre? Un cabaret dans un terrain vague de Vaugirard, à l'entrée des carrières, devenues des *champignonnières*, et tout étincelant de

beaux cuivres, de reflets de bouteilles aux formes trapues, d'un tas de veilleries bien luisantes, qui semblaient le mobilier retrouvé d'une auberge de l'ancienne France.

Là dedans, un cuisinier, qui faisait un poulet sauté, une matelote, un certain plat de champignons, comme nul cuisinier au monde, et qui, vous apportait à voir des aquarelles de gazons émaillés de fleurettes, naïves et précieuses, comme ces tapis de fleurs que les Primitifs étalent sous les pieds de leurs martyres, et puis qui, tirant un orgue d'un vieux bahut, servait aux gens appréciant sa cuisine, des airs séraphiques.

Oui, c'était ce cabaret, le cabaret du frère de Bonvin, qui demeurait cuisinier, et attaché à la maison paternelle, tout en étant peintre et musicien. Pauvre naïf artiste, pauvre grand enfant, qui, un jour, perdant la tête, se pendit à propos d'une dette de 300 francs.

Vendredi 10 octobre. — Auguste Comte un singulier original, au dire d'une personne qui l'a connu.

Il pesait tout ce qu'il buvait et mangeait. Il avait épousé par principe une femme quelconque, mais comme exutoire de la *papillonne*, nourrissait une passion platonique pour une Mme D... Or cette Mme D... mourut, et tous les jours Auguste Comte portait des fleurs sur sa tombe. Cette visite journa-

lière amena même une scène assez drolatique. Sa femme, de laquelle il était séparé, et à laquelle il ne payait pas sa pension, se cacha un jour, derrière le tombeau, et imitant la voix de Mme D..., lui ordonna de mettre de l'exactitude dans ses payements. Auguste Comte eut une peur de tous les diables et ne revint jamais au cimetière.

Samedi 1er novembre. — Vierge un dessinateur du plus grand talent, l'unique illustrateur de l'heure présente, mais en ce moment sur la pente de l'ombre chinoise.

——— Un journaliste donne une conversation d'Hugo, dans laquelle, je le trouve bien sévère pour le laid et le malpropre. Au fond c'est lui qui a introduit dans le livre l'amant bossu, les pieuvres, et le mot « merde ».

Mardi 11 novembre. — Sur deux philosophes.

Un dîneur de Brébant racontait, ce soir, que déjeunant, un jour, avec Taine, Pierre Leroux, et Bertrand, qui était l'amphitryon, au moment, où le garçon rapportait la monnaie d'un billet de cent francs,

Pierre Leroux disait à Bertrand, en faisait sauter l'argent de l'assiette dans sa main :

« Est-ce que tu fais quelque chose de cette monnaie? » — et sans attendre la réponse, la faisant passer du creux de sa main dans son gousset.

Maspero, lui, raconte la fin de Jacques, qui tombé malade, comme mineur, et recueilli par des naturels du pays, avait épousé une fille très belle, mais une vraie *guanche*, qui ne savait que monter à cheval. Les tribulations maritales que le philosophe eut avec sa centauresse, le jetèrent dans le vin du cru, un vin qui contient trois quarts d'eau-de-vie, et qui lui donna une attaque de *delirium tremens*. A la suite de cette attaque, il se sauva d'auprès de sa femme, se réfugia dans une petite ville, où on créait exprès pour lui un collège. Mais là, un beau jour, il fut rattrapé par sa femme, se remit à boire, et finalement mourut d'une seconde attaque de *delirium tremens*.

Vendredi 14 novembre. — On m'apporte aujourd'hui mon lit, le fameux lit de campagne de la princesse de Lamballe, provenant du château de Rambouillet, et quand ma chambre complètement finie, m'apparaît dans sa coquette élégance, la première pensée qui me vient, c'est où les croque-morts placeront la bière, quand ils viendront me chercher sur ce lit.

——— La douce sensation d'avoir, le matin, en entrant dans son cabinet de travail, la perspective de douze heures de travail, sans sortie, sans visites, sans dérangement. dans la jouissance parfaite et l'exaltation intérieure de la solitude.

Jeudi 20 novembre. — Vierge, ce merveilleux dessinateur : un grand être chevelu, qui a quelque chose d'un Saint-Christophe dans un tableau du quinzième siècle, avec un rire de figure de cire, dans un visage inexpressif.

Lundi 24 novembre. — Dans l'intimité, les Américains se laissent aller quelquefois à dire : « Nous sommes la nation qui a la peau la plus blanche du globe ! » Et cette conviction les amène à traiter les hommes de toutes les autres nationalités blanches, comme des nègres.

Mardi 2 décembre. — Le mois de décembre a été toujours un mois néfaste pour moi ; il se solde, cette année, par une session aux assises, pendant le temps le plus froid de l'hiver le plus glacial.

Jeudi 4 décembre. — Aujourd'hui j'avais à déjeuner M. Frandin, attaché à la légation de Pékin, et détaché d'auprès du marquis de Tseng, ambassadeur de Chine.

Il me donne de curieux détails sur les courtisanes chinoises. Arrivé dans la ville de Tcheou-Sou, avec des lettres de recommandation pour le mandarin qui lui faisait les honneurs des curiosités de la ville, il lui demandait d'être mis en rapport avec quelque femme galante de la localité, étant venu, lui disait-il, pour étudier les mœurs du pays.

Hésitation du mandarin, persistance du Français, menaçant de se plaindre au gouvernement chinois.

Là-dessus, envoi par le mandarin d'une lettre de son plus beau pinceau sur papier rouge, et le lendemain, le Français était introduit dans une petite maison, meublée de jolies choses, et toute remplie de fleurs. Là, il trouvait une jeune femme, qu'il invitait à une collation, dans une villa de la campagne. Et le repas lui coûtait 400 francs, parce que la jeune femme emmenait ses amies et les amis de ses amies, qui, les jours suivants, rendaient la collation au voyageur. Il y avait déjà plusieurs jours de festoieries de la sorte, quand le Français demandait au mandarin de le faire arriver à une conclusion.

— Combien restez-vous encore ici?

— Trois jours.

— C'est de toute impossibilité... Si vous étiez resté encore un mois, je ne dis pas non.

Il faut, là-bas, pour être accepté par une femme

galante, qui n'est pas une simple prostituée, une cour de six semaines, de deux mois, avec correspondance, petits soins, cadeaux et galas de tous les jours.

Un autre détail curieux. Les examens coûtent cher, très cher, et quelquefois l'aspirant n'a pas de fortune. Dans ce cas, il va trouver une maison de banque, et dit au banquier qu'il a besoin de 10 000 taëls pour passer ses examens. La maison de banque prend des renseignements sur la capacité de l'aspirant, et lui prête les 10 000 taëls demandés, à condition qu'il en rendra 20 000, quand il aura passé ses examens. Et savez-vous ce qu'il a comme traitement, quand il est reçu comme mandarin, il a 600 taëls, et il lui faut payer sa dette. De là l'explication de l'administration voleuse d'un très grand nombre de mandarins.

Jeudi 18 décembre. — Tous les jours, par 15 ou 16 degrés de froid, au Palais de justice, à dix heures du matin.

Les voleurs de la cour d'assises ne ressemblent pas du tout aux voleurs de notre imagination. Ils ont l'aspect de petits commis de nouveautés, avec une douce hypocrisie répandue sur les traits.

Un voleur a été sabré hier. Il avait ch.. dans une carafe de la maison, où il avait volé. A ce sujet un membre du jury me dit qu'en général dans tous les vols, et particulièrement dans les vols avec effrac-

tion, le voleur laisse presque toujours du caca dans la maison. Le vol a une action sur les entrailles du voleur.

Mardi 23 décembre. — Aujourd'hui j'ai dit adieu pour toujours à la grande salle, éclairée par un jour des Limbes, à l'immense cheminée, où brûlent de gigantesques bûches du moyen âge, à la table verte aux petits tas de terribles bulletins, au panier de marchand de vin rempli de grossiers verres à boire, à l'horloge au timbre scandé et comme nerveux.

Dimanche 28 décembre. — Près de trois semaines, où du matin, où depuis mon retour du Palais de Justice à midi, je m'enterre dans le travail jusqu'à minuit, sans voir âme qui vive, et je travaille dans un état de corps vague, bizarre, dans lequel il ne me semble pas avoir la conscience d'être réveillé.

ANNÉE 1880

ANNÉE 1880

Jeudi 1er janvier 1880. — Les derniers vieux de la famille sont en train de s'en aller. Aujourd'hui de Béhaine ne peut dîner chez Mme Masson, parce qu'il garde sa mère, qui est bien, bien malade.

Vendredi 2 janvier. — Un triste coup d'œil que mon jardin, ce matin. La moitié de la verdure persistante est de la couleur d'un artichaut à la barigoule, l'autre moitié de la couleur du papier brouillard, avec lequel nos mères faisaient leurs papillotes. Voilà un jardin tué deux fois, en dix ans. C'est excessif. La température française, se montre trop inclémente aux arbustes rares, pour que je recommence. Je vais planter des lilas.

Mardi 6 janvier. — On causait de la pingrerie de

Grévy. Là-dessus un académicien récemment nommé, de dire : « Moi, je ne sais qu'une chose, c'est lorsque j'ai été lui faire ma visite d'académicien, nous avons été reçus dans un salon si froid, si *gelant*, que Camille Doucet a pris une allumette se trouvant dans un coin, et a mis lui-même le feu au bois dans la cheminée. »

Vendredi 9 janvier. — « Je vous présente mon élève, » dit un jour à Bracquemond un vieux collectionneur d'une originalité toute particulière. Or, l'élève était une belle grande femme en chemise, ayant sur le dos la redingote du monsieur, et toute recouverte et voilée dans le bas de sa personne d'une vieille tapisserie qu'elle raccommodait pour la collection du bibeloteur sexagénaire.

Mercredi 14 janvier. — Aujourd'hui, je reste toute la journée triste de la visite d'un cousin dans le malheur, qui a le teint des gens qui ne mangent qu'incomplètement, et qui est par là-dessus entouré de je ne sais quoi de piteux des gens, sans chance — et cela avec une espèce de satisfaction de son sort, qui m'agace.

Vendredi 23 février. — Des jours de souffrance, de faiblesse physique, de lâcheté morale, où peu à peu

je perds l'énergie de sortir de chez moi, et où je m'habitue à une existence emprisonnée dans mon cabinet de travail, sans vouloir même descendre à la salle à manger pour y prendre mes repas.

Dimanche 1er février. — Hier Tourguéneff donnait à Zola, à Daudet, à moi, un dîner d'adieu avant son départ pour la Russie.

Il part pour son pays, cette fois, travaillé par un sentiment assez étrange d'incertitude, sentiment, dit-il, qu'il a éprouvé dans sa première jeunesse, en une traversée de la Baltique, où le bâtiment était complètement entouré de brouillard, et où il n'eut pour compagnon, qu'une singesse, enchaînée sur le pont.

Puis, pendant que nous sommes encore seuls, il se met à parler de la vie, qu'il va mener dans six semaines, de son habitation, de la *soupe à la poule*, l'unique plat que sait faire son cuisinier, et des conférences qu'il a sur un petit balcon, presque au ras de terre, avec les paysans, ses voisins.

En délicat observateur et fin comédien, il me donne la représentation des trois couches de la génération actuelle : les vieux paysans, dont il imite le parler sonore et vide, et composé de monosyllabes et d'adverbes qui ne concluent jamais ; les fils de ces paysans à la parole avocassière et belle-diseuse ; les petits-fils, la couche silencieuse, diplomatique, et

souverainement destructive. Et comme je lui dis que ces colloques doivent l'ennuyer il me répond que non, et que c'est très curieux, ce que l'on tire parfois de ces gens sans instruction, et dont la tête sans cesse travaille dans la solitude et le recueillement.

Zola entre, appuyé sur une canne, se plaignant d'une douleur rhumatismale dans la cuisse. Il nous confesse, qu'à la publication de son roman dans le *Voltaire*, l'écriture de la chose lui a paru détestable, et que pris d'un accès de purisme, il s'est mis à le récrire complètement, en sorte, qu'après avoir travaillé, toute la matinée, à la composition de ce qui n'était pas fait, il passait toute la soirée, à reprendre et à retravailler son feuilleton. Et ce travail l'a tué, absolument tué.

Enfin Daudet arrive avec son succès de la veille, au Vaudeville, sur la figure, et l'on se met à table, au milieu de cette phrase de Zola, qui revient comme un refrain : « Décidément, je crois que je vais être obligé de changer mon procédé !... il me paraît usé... diantrement usé !... »

Le dîner a commencé gaiement, mais voici que Tourguéneff parle d'une constriction du cœur, survenue la nuit, il y a quelques jours, constriction mêlée à une grande tache brune, sur le mur en face de son lit, et qui dans un cauchemar, où il se trouvait moitié éveillé, moitié dormant, était la Mort.

Alors Zola d'énumérer les phénomènes morbides, qui lui donnent la peur de ne pouvoir jamais finir

les onze volumes, lui restant à écrire. Et Daudet de s'écrier : « Moi, ça été huit jours une plénitude de la vie, pendant laquelle j'aurais embrassé les arbres... Puis, une nuit, sans avertissement, sans douleur, je me suis senti quelque chose de fade et de gluant dans la bouche — et il fait le geste d'en retirer une limace — et après ce caillot, trois fois des flots de sang qui ont rempli mon lit... Oui, c'était une déchirure du poumon... et depuis ce temps je ne puis cracher dans mon mouchoir, sans regarder s'il n'y a pas de ce sacré sang ! »

Et chacun, tour à tour, conte les hantises de la mort près de son individu.

Mardi 10 février. — Un drôle de corps que ce Doré. Ce soir, chez Sichel, après dîner, il fait des tours à la Houdin, joue du violon, se livre à un tas de *pitreries*, entremêlées de phrases bourbeuses d'esthétique. Il ne dit qu'une chose juste : c'est que l'illustration n'est amusante pour un artiste, qu'avec les génies du passé, qui écrivent : « Il entra dans un bois sombre, où il arriva devant un palais, dont les murs semblaient de diamant. »

——— Quelle diablesse de lettre peut écrire au restaurant, une femme honnête flanquée de son

mari, — et une lettre de huit pages, tracée d'une main gantée, avec sa voilette sur les yeux.

——— Donner, ce que je ne trouve nulle part, l'accent fiévreux de la vie du XIXe siècle, et sans le rassis et sans le refroidissement de l'écriture : c'est notre grande tentative.

——— Une femme rencontrée en chemin de fer, et qui toussait.

Une tiède pâleur, à tout moment, rosée d'animation passagère, le bleu sombre de l'œil pareil à une lumière de nuit, des traits découpés et sculptés dans la chair, une coiffure retroussée à la Diane, découvrant le précieux modelage des joues, des tempes, et une petite oreille au contour transparent.

——— Une femme de ma connaissance disait qu'elle croyait pouvoir, sans se tromper, juger assez bien moralement les femmes qu'elle rencontrait dans la société, en les voyant manger : ainsi pour elle, une femme qui mangeait du foie gras, sans pain, était nécessairement une femme sensuelle.

——— Aujourd'hui, pendant la messe de mort de Mme X..., je pensais à la beauté jolie de ses vingt-huit ans, au rose de fleur de sa peau, à la grâce molle de sa taille, et je me revoyais, de quatorze à dix-sept ans, enfantinement amoureux d'elle, et tout heureux de me frotter à ses robes de mousseline blanche, de me trouver dans l'air où elle vivait.

Je me rappelais une fois, où par hasard à la campagne, chez elle, on m'avait improvisé, par terre, un lit dans une chambre, et qu'elle eut besoin, lorsque j'étais couché, de traverser cette pièce, sa toilette de nuit déjà faite. Pour la serrer dans mes bras, la créole aux yeux bleus, aux cheveux blonds, j'aurais donné ma vie avec joie, je l'aurai donnée, comme la donne Chérubin, sans hésitation, sans regret, ainsi qu'une chose payée outre mesure.

Mercredi 25 février. — De Nittis déjeune chez moi, et tout en mangeant, il sort de sa bouche un récit de sa vie : un de ces récits qu'on ne fait qu'une fois, dans de certaines conditions de bonheur, de plaisir, d'expansion.

Il a commencé à dessiner à l'école des Beaux-Arts de Naples, mais s'est refusé à faire des études au Musée. Il trouvait les tableaux anciens tout noirs, et l'atmosphère du dehors, toute claire, toute blonde, toute gaie. Alors il est parti à la campagne, pour une propriété de sa famille, et il est parti avec sept ves-

sies de couleur, emportant sur lui, selon une expression de son frère, toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Puis sans maître, sans guide, sans conseil, il s'est mis à peindre avec amour et rage.

Au bout d'un an, il revenait à Naples, exposait, avec un certain succès, mais les ennuis qu'il éprouvait, de la part de ses frères hostiles à sa vocation, le décidèrent à quitter Naples, avec l'idée d'aller à Paris. Il se rendait à Rome, où il vendait un tableau 25 francs, gagnait Florence, où il n'était sensible qu'à la peinture des Primitifs, attrapait Milan, où sur les 650 francs qui lui restaient, il était volé de 500 francs, dans son auberge, par des voleurs qu'il qualifie de véritables artistes.

Donc 150 francs étaient toute sa fortune, et le voyage en troisième jusqu'à Paris, coûtait une centaine de francs. Ma foi, il n'hésitait pas, et le voici en France, dont il ne sait rien, où il ne connaît personne.

Il a entendu dire qu'il y avait un sculpteur napolitain, qui demeurait place du Mont-Parnasse. A la descente du chemin de fer, il se fait conduire là, par l'omnibus. De l'impériale, on lui jette sa petite malle, et sa grosse boîte à couleurs, qui s'ouvre en tombant, et dont les pinceaux et les couleurs se répandent dans le ruisseau. Il les ramasse tant bien que mal, entre dans le petit hôtel qu'on lui indique, prend en haut une mansarde, s'étend sur le lit. Il faisait, ce jour-là, une de ces journées d'été sans soleil, et une triste lumière d'un fond de cour lui tom-

bait, par une tabatière, sur la figure, une lumière qu'il voyait sur lui, comme *sur un cadavre*. Dans cette grande ville inconnue, sans relations aucunes, sans une lettre de recommandation, sans même la connaissance de la langue qu'on y parle, il se sent tout à coup pris d'un immense découragement, au milieu duquel il s'endort.

Le jour était tombé quand il se réveille. Il se met à la recherche d'un endroit pour manger, et découvre une gargote, où on lui fait payer sept francs son dîner. Il retombe dans la rue, se dirige au hasard, arrivant au bout de deux heures, sur le boulevard des Italiens. Là, dans cette allée et venue d'hommes et de femmes, dans ce mouvement, dans cette vie de la foule parisienne, sous les lumières du gaz, le noir soudain, que le jeune artiste a en lui, ce noir s'évanouit, et il est transporté, enthousiasmé, par la modernité du spectacle. Puis au bout de quelques instants, au café du coin de la rue de Richelieu, deux ou trois : « Ah ! comment te voilà ! » de compatriotes, lui enlèvent toute inquiétude, tout souci, toute préoccupation d'avenir.

Et sans demander, en pleine nuit, il retrouve son hôtel de la place du Mont-Parnasse, ce que, dit-il, il ne pourrait faire aujourd'hui.

——— La littérature, c'est ma femme légitime, les bibelots, c'est ma p..... mais pour entretenir cette

dernière, jamais, au grand jamais, ma femme légitime n'en souffrira.

Samedi 23 février. — Les juives gardent de leur origine orientale, une nonchalance particulière. Aujourd'hui, je suivais d'un œil charmé, les mouvements de chatte paresseuse, avec lesquels Mme *** pêchait, au fond d'une vitrine, ses porcelaines et ses laques, pour me les mettre dans la main. Puis quand elles sont blondes, les juives, il y a au fond de leur blondeur, comme de l'or de la peinture de la maîtresse du Titien.

L'examen fini, la juive s'est laissée tomber sur une chaise longue, et la tête penchée de côté, et montrant au sommet un enroulement de cheveux, qui ressemblait à un nœud de couleuvres, elle s'est indolemment plainte, avec toutes sortes d'interrogations amusantes de la mine et du bout du nez, de cette exigence des moralistes et des romanciers, demandant aux femmes qu'elles ne fussent pas des créatures humaines, et qu'elles n'eussent pas dans l'amour les mêmes lassitudes et les mêmes dégoûts que les hommes.

——— Avez-vous remarqué, me disait une amie, comme les femmes bêtes ont quelquefois de l'esprit

du véritable esprit, quand elles disent du mal de leurs maris?

Dimanche de Pâques, 28 mars. — Aujourd'hui, nous partons, Daudet, Zola, Charpentier et moi, pour aller dîner et coucher chez Flaubert, à Croisset.

Maupassant vient nous chercher, en voiture, à la gare de Rouen, et nous voici reçus par Flaubert, en chapeau calabrais, en veste ronde, avec son gros derrière dans son pantalon à plis, et sa bonne tête affectueuse.

C'est vraiment très beau sa propriété, et je n'en avais gardé qu'un souvenir assez incomplet. Cette immense Seine, sur laquelle les mâts des bateaux, qu'on ne voit pas, passent comme dans un fond de théâtre; ces grands arbres aux formes tourmentées par les vents de la mer; ce parc en espalier; cette longue allée-terrasse en plein midi, cette allée péripatéticienne, en font un vrai logis d'homme de lettres — le logis de Flaubert, après avoir été au XVIIIe siècle, la maison conventuelle d'une société de Bénédictins.

Le dîner est excellent; il y a une sauce à la crème d'un turbot, qui est une merveille. On boit beaucoup de vins de toutes sortes, et la soirée se passe à conter de grasses histoires, qui font éclater Flaubert, en ces rires qui ont le *pouffant* des rires de l'enfance. Il se refuse à lire de son roman. Il n'en peut plus, il

est *esquinté*. De bonne heure, on va se coucher, en des chambres, meublées de bustes de famille.

Le lendemain, on se lève tard, et l'on reste renfermé à causer : Flaubert déclarant la promenade un *échignement* inutile. Puis l'on déjeune et l'on part.

Nous sommes à Rouen. Il est deux heures et nous ne serons à Paris qu'à cinq. Donc la journée est perdue. Je propose de battre les marchands d'antiquités, de faire un petit dîner fin, et de ne revenir que le soir. On accepte, à l'exception de Daudet qui a un dîner de famille. Nous n'avons pas fait cinquante pas, que nous nous apercevons que les boutiques sont fermées — nous n'avions pas songé que nous étions le lundi de Pâques. — Enfin une boutique entre-bâillée, et une paire de chenets, qu'on nous a faits 3000 francs.

Nous revoilà dans la rue, où bientôt nous nous trouvons si désheurés, que nous entrons dans un café où nous jouons au billard, deux heures et demie, nous asseyant tour à tour, morts de fatigue, sur les angles du billard, en disant : « Quel four! »

Enfin six heures et demie, nous nous rendons dans le grand hôtel, pour le dîner fin. « Quel poisson avez-vous? — Monsieur, il n'y a pas aujourd'hui un seul morceau de poisson dans la ville de Rouen! » Et le solennel maître d'hôtel nous propose des côtelettes de veau.

Mercredi 31 mars. — Je ne sais qui disait hier,

que les hommes de lettres ayant une originalité sont *rencoignés* et renforcés dans leur originalité par la critique, qui fait d'eux des espèces de types exagérés, sur lesquels ils sont condamnés à se modeler aveuglément, tout le reste de leur vie — et il citait Mérimée.

——— Sous le ciel implacablement bleu, se profilant sur la mer, une procession de petits nègres qui marchent tout nus, à la queue leu leu, un gros cigare à la bouche, et au milieu du ventre un nombril comme leur cigare : c'est un tableau causé de Cuba, par Heredia.

Samedi 3 avril. — Une assiette de 700 francs, oui, une assiette de ce prix ridicule, je me paye cela, moi misérable ! Mais c'est l'assiette à la mésange sur une tige de magnolia en fleurs, l'assiette *coquille d'œuf* de la collection du président M. ***, de la collection de Barbet de Jouy.

——— Dans la vie, il y a des successions de bonnes et de mauvaises chances, semblables à ces courants d'eau chaude et ces courants d'eau froide, que trouve, en mer, un nageur.

——— Dans GAVARNI et l'ART DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE, j'ai écrit l'histoire du grand art que je sentais. Dans la MAISON D'UN ARTISTE au dix-neuvième siècle, j'écris l'histoire de l'art industriel de l'Occident et de l'Orient, et l'on ne se doute pas, à côté de moi, que je prends la direction d'un des grands mouvements du goût d'aujourd'hui et de demain.

Jeudi 22 avril. — Je dîne aujourd'hui chez Zola.

Zola est triste, triste d'une tristesse qui donne à son rôle de maître de maison quelque chose de somnambulesque. Il s'échappe à dire, un moment : « Ah ! si j'avais été mieux portant, j'aurais été, cet hiver, n'importe où... j'avais besoin de m'en aller d'ici. »

C'est curieux ce navrement au milieu de cet immense succès.

——— De Nittis m'affirmait, qu'il y avait un onguent particulier pour le visage des papes, fabriqué par une congrégation religieuse : un onguent qui donne la plus extrême fraîcheur à leurs vieux traits, jusqu'au jour de leur mort.

Jeudi 6 mai. — Il n'y a que Paris pour ces tragédies bourgeoises. Ces jours-ci est morte, une semaine

après son mari, Mme X... La maison X..., sans un capital bien connu, était une maison à chevaux, à voitures, à nombreux domestiques. La malade est morte dans son lit, sans avoir été complètement déshabillée, pendant cinq jours, par ses femmes faisant une noce d'enfer avec les domestiques dans le sous-sol ; et des sinapismes ayant été commandés par le médecin, c'est le cocher complètement saoul, qui les lui a posés sur ses bas, oui, sur ses bas, qui n'avaient pas été retirés.

Samedi 8 mai. — Est-ce que vous allez dimanche chez M. Flaubert? venait de me dire Pélagie, quand la petite a mis sur la table une dépêche, qui contenait ces deux mots : *Flaubert mort* ! » Oh ! pendant quelque temps, un trouble de mon individu, dans lequel je ne savais pas ce que je faisais, et dans quelle ville je roulais en voiture. J'ai senti qu'un lien, parfois desserré, mais inextricablement noué, nous attachait secrètement l'un à l'autre. Et je me rappelais, avec une douloureuse émotion, la larme tremblante au bout d'un de ses cils, quand Flaubert m'embrassa en me disant adieu, au seuil de sa porte, il y a quelques semaines.

Mardi 11 mai. — Je suis parti hier avec Claudius Popelin, pour Rouen.

Nous étions à quatre heures, à Croisset, dans cette

triste maison, où je ne me suis pas senti le courage de dîner. Mme Commanville nous a parlé du cher mort, de ses derniers instants, de son livre qu'elle croit incomplet d'une dizaine de pages. Puis au milieu de la conversation brisée, et sans suite, elle nous a raconté une visite, qu'elle avait faite dernièrement, pour forcer Flaubert à marcher, une visite à une amie, demeurant de l'autre côté de la Seine, et qui avait, ce jour-là, son dernier-né, posé sur la table du salon, dans une charmante bercelonnette rose : visite qui faisait répéter à Flaubert, tout le long du retour : « Un petit être comme celui-ci dans une maison, il n'y a que cela au monde ! »

Ce matin, Pouchet m'entraîne dans une allée écartée, et me dit : « Il n'est pas mort d'un coup de sang, il est mort d'une attaque d'épilepsie... Dans sa jeunesse, oui, vous le savez, il avait eu des attaques... Le voyage d'Orient l'avait, pour ainsi dire, guéri... Il a été seize ans, sans plus en avoir... mais les ennuis des affaires de sa nièce, lui en ont redonné... et samedi, il est mort d'une attaque d'épilepsie congestive... oui avec tous les symptômes, avec de l'écume à la bouche... Tenez, sa nièce désirait qu'on moulât sa main... on ne l'a pas pu... elle avait gardé une si terrible contracture... Peut-être, si j'avais été là, en le faisant respirer une demi-heure, j'aurais pu le sauver... »

Ç'a été tout de même une sacrée impression d'entrer dans le cabinet du mort... son mouchoir sur la table, à côté de ses papiers, sa pipette avec sa cen-

dre sur la cheminée, le volume de Corneille, dont il avait lu des passages la veille, mal repoussé sur les rayons de la bibliothèque.

. . . .

Le convoi se met en marche. Nous grimpons par une montée poussiéreuse à une petite église, l'église où M[me] Bovary va se confesser, et où l'un des crapauds tancés par le curé Bournisien, semble être en train de faire de la voltige, sur la crête du petit mur de l'ancien cimetière.

C'est exaspérant dans ces enterrements, la présence de tout ce monde du reportage, avec ses petits papiers dans le creux de la main, où il jette des noms de gens et de localités, qu'il entend de travers.

On ressort de la petite église, et l'on gagne le cimetière monumental de Rouen, sous le soleil, par une route interminable. Dans la cohue insouciante, et qui trouve l'enterrement long, commence à sourire l'idée d'une petite fête. On parle des barbues à la normande et des canetons à l'orange de Mennechet, et des lèvres murmurent des noms de rues infâmes, avec des clignements d'yeux de matous amoureux... On arrive au cimetière, un cimetière tout plein de senteurs d'aubépine, et dominant la ville, ensevelie dans une ombre violette, qui la fait ressembler à une ville d'ardoise.

Et l'eau bénite jetée sur la bière, tout le monde assoiffé dévale vers la ville avec des figures allumées et gaudriolantes.

Daudet, Zola et moi, nous repartons, refusant de

nous mêler à la ripaille qui se prépare pour ce soir, et revenons, en parlant pieusement du mort.

Lundi 31 mai. — Aujourd'hui la princesse venant déjeuner chez moi, m'a fait le cadeau le plus charmant qu'elle pouvait me faire. Dans le temps, elle m'avait dit : « Goncourt, je vous laisse, dans mon testament, les dessins que Gavarni avait faits pour la MODE, et que Girardin, aux jours où nous étions bien ensemble, m'a offerts. »

En me mettant l'album dans les mains, elle m'a dit gentiment : « Tenez, je me porte très bien, je vous ferai attendre trop longtemps... Je ne sais quelle idée m'avait pris de les vendre cet hiver, comme ça je ne pourrai plus. »

Jeudi 24 juin. — Je dîne aujourd'hui chez Francis Magnard, établi dans 2500 mètres de terre, à Passy. Il y a là, Gille, nous racontant ses fréquentations à la *Pissote*, avec Grassot, frénétique admirateur de Chateaubriand, qui, avant de prendre connaissance de son premier vaudeville, lui dit : « Mon petit, as-tu seulement lu le GÉNIE DU CHRISTIANISME? »

——— Pense-t-on ce que doit être une maîtresse, qui traduit du Darwin?

——— Plus de principes, plus rien qui soit juste ou injuste, avec la doctrine de l'opportunisme. A quatre heures le gouvernement trouve que les coquins politiques sont indignes d'un pardon quelconque, à onze heures du soir ces coquins, sont dignes de toutes les miséricordes. Et de la politique l'opportunisme descendra bientôt dans la pratique de la vie, et il y aura de l'opportunisme dans l'honneur, dans la morale, etc.

Mardi 6 juillet. — Je ne me sens pas malade, mais j'éprouve une fatigue, une lassitude de l'être qui va jusqu'à la souffrance. Puis il se passe en moi des choses singulières, il me semble que les nerfs qui font mouvoir mon individu, ont de la nuque aux talons, des relâchements, des distensions, qui me donnent à craindre de, tout à coup, m'affaisser et tomber à plat, comme un pantin, dont les ficelles seraient coupées.

Jeudi 15 juillet. — Parti faire un mois de vie végétative à Jean-d'Heurs.

——— Dans cette vie de succulence, qui est, en cette maison, le dernier mot de la cuisine provinciale, et peut-être son chant du cygne, il me vient un doux

hébêtement, qui me rend incapable d'écrire une ligne.

——— On me faisait voir ici deux coqs, qui se tiennent tout en haut du perchoir. Quand les malheureux descendent, les autres coqs se jettent sur eux, et assouvissent leurs passions anti-naturelles. Les deux victimes ont la crête molle, allongée, avec quelque chose de comique, dans le galbe ridicule de leur personnage d'oiseau.

Jeudi 16 août. — Dans le vide de Paris, en ces mois d'été, je suis toujours attaqué, à mes retours de la campagne, d'une tristesse, qui a quelque chose de splénétique.

——— Combien d'*aimeurs* de peuple ont tiré de leur amour, 25, 50, 75, 300, 500 p. 100. Et vraiment je ne connais guère, en ce temps-ci, qu'un homme qui ait véritablement aimé le peuple gratis : c'est Barbès.

——— Dans une causerie avec Burty, sur le ma-

riage, il me disait avoir entendu Onimus affirmer qu'une partie des maladies de matrice des femmes, venait de la brutalité du viol, accompli par le mari, dans la huitaine du mariage.

Mercredi 25 août. — Bonvin vient me faire voir une esquisse d'après Rubens, qu'il croit de Watteau. Il se plaint des amateurs qui travaillent à devenir les amis des peintres, pour payer moins cher, et à ce propos, il me cite la phrase de Diaz : « Oui, ils veulent connaître intimement la p..., dans l'espérance de devenir ses maquereaux. »

Ces temps-ci, après vingt-cinq ans de séparation, j'ai revu mon cousin, le marquis de Villedeuil, le cousin avec lequel mon frère et moi, nous avons fait nos débuts littéraires, le cousin qui a mangé 800 000 francs en deux ans... Ah ! depuis la fondation de l'*Éclair* et du *Paris*, il a fait bien des métiers, et bien des milliers de lieues sur le globe. Il a élevé une sucrerie près de l'Escurial, il a construit des chemins de fer dans le Maroc, posé des télégraphes dans l'Amérique méridionale. Et de cette vie de voyage, de ces compagnonnages avec des êtres de toutes sortes, de ces lectures économiques, statistiques, sociales, dans une existence, où n'existe pas le besoin du sommeil, il est sorti un tout autre garçon, que celui que j'ai connu. Oui, il m'apparaît comme un de ces raisonneurs, à la fois profonds et légers de Balzac, don-

nant à ce qu'il dit — et ce qui ne m'avait jamais intéressé chez les autres, — un intérêt de roman.

Aujourd'hui il est entré chez moi, en disant : « C'est curieux maintenant, quand une affaire est faite avec un banquier, ce n'est pas fait avec son argent, mais avec l'argent d'un autre, qu'il se met à chercher... » Et le voilà, sauf le temps d'un rapide dîner, jusqu'à onze heures, toujours en marche, parlant de la puissance intelligentielle des gens qui ne savent ni lire ni écrire ; parlant de la virtualité des révolutionnaires espagnols, complètement détruite par les cabinets des restaurants de Paris, et qu'il compare aux sauvages, ne prenant des civilisés que l'eau-de-vie ; parlant du travail idéologiste des socialistes, complètement arrêté en 1848, par la bêtise des radicaux, dont toute la politique est rapetissée à manger du prêtre, etc., etc.

Il s'arrête un moment, et avec un petit rire sarcastique, qui a l'air de moquer tout ce qui sort d'original de sa bouche, il s'écrie : « Oui cela, je veux le dire dans un livre, qui, sur la constitution des sociétés, serait, toute distance gardée, ce qu'est le livre de Laplace, sur la constitution du ciel ! »

Et il remarche, jetant des phrases comme celle-ci : « Enfin nous sommes dans un monde tout nouveau, où toutes les conditions de l'existence sont changées, sans qu'on ait l'air de s'en apercevoir... Autrefois un ouvrier chaudronnier gagnait 6 francs par jour... Il pouvait mettre 3 francs de côté... Donc au bout de cinq ans, il avait 5 000 francs et pouvait se faire maître

chaudronnier... Aujourd'hui il faut 800 000 francs pour établir un chaudron... donc il n'y a plus moyen pour le peuple de sortir du peuple, et le peuple ne veut pas rester peuple... Savez-vous avec quelle somme s'est fondée, sous Louis-Philippe, la plus grande fabrique de produits chimiques... Chabrol vous l'apprend... avec 60 000 francs... Allez maintenant chez Salleron, il vous demandera 15 000 francs pour une cheminée... un fourneau sans luxe, c'est une affaire de 50 000 francs... Et tout comme cela... une confiserie se fonde avec un capital de 1 200 000 francs... une épicerie, vous connaissez la maison Potin ? »

Et toujours marchant d'un bout de la chambre à l'autre, il parle de la population qui a augmenté d'un quart, pendant que le capital quadruplait ; du temps prochain, où le capital sera l'esclave du travail ; de la phrase de Cambon : « Il faut écraser ces morpions ! » etc., etc.

Vendredi 27 août. — Aujourd'hui, au milieu d'une forte migraine, la Faustin a fait tout à coup irruption dans ma cervelle, avec accompagnement de fièvre littéraire.

——— Peindre quelque part la nervosité d'une héritière d'une grande famille, donnant des leçons

de piano à une jeune fille de la bourgeoisie, pendant qu'elle a sous les yeux, de l'autre côté de la rue, l'ancien hôtel de sa famille.

—— Jeune fille couchant, avec sous son oreiller, un chapelet de reliques, un petit Saint-Joseph, et une mèche de cheveux de son amoureux.

—— Je rencontre à une exposition du Palais de l'Industrie, une jeune et jolie brune qui a profité des vingt jours de réserviste de son mari, pour devenir complétement blonde.

—— On parlait aujourd'hui d'une grande dame de la société romaine, qui faisait essayer ses confesseurs par sa femme de chambre.

—— Quelqu'un m'entretenait du goût d'art de Richard Wallace, achetant le cor de chasse de Saint-Hubert, non pour l'intérêt de l'objet, mais pour l'histoire qui s'y rapporte, et qu'il pourra raconter au prince de Galles, la première fois qu'il le lui montrera.

——— Le vieux peintre Adolphe Leleux fume des cigarettes, qu'il allume encore avec des pierres à fusil, provenant d'un baril de ces pierres qu'il a reçu pour une prise d'armes, quand il faisait partie de la société des *Droits de l'Homme*.

——— M. Alphonse Rothschild a un beau mot pour se défendre, dans le premier instant, contre un objet qu'on lui fait trop cher : « Non, non, dit-il, c'est immoral à ce prix ! »

Vendredi 19 novembre. — Je dîne ce soir chez Charpentier avec Rochefort.

Un toupet en escalade, fait comme de cheveux en fil d'archal, un œil sans couleur, triangulairement voilé par l'ombre d'une profonde arcade sourcilière, et dans cet œil un regard d'aveugle. Des traits — autrefois c'étaient des traits mièvres et tourmentés d'un nerveux duelliste de la cour des Valois, — aujourd'hui la ciselure de ces traits s'est avachie dans de grands plans, solides, carrés, britanniques.

On se met à table, et presque aussitôt, Rochefort me parle, poliment et gentiment, de mon livre sur la du Barry, contant qu'on a longtemps conservé dans sa famille le bonnet de la maîtresse de Louis XV, et qu'une grand'mère à lui, enfermée avec elle, avait

ramassé, un jour que la pauvre femme l'avait jeté, pour prendre le bonnet d'une co-détenue, qui venait d'être acquittée par le tribunal révolutionnaire. Et de l'anecdote concernant Mme du Barry, il passe à l'histoire de ses papiers de famille, qu'on lui a volés pendant la Commune, et qu'on vient de lui offrir à vendre. Qu'il le veuille ou qu'il ne le veuille pas l'*aristo* perce dans chaque parole du démocrate, et parle-t-il de Gambetta, qu'il dénomme le *prince de la goujaterie*, on sent tout le dédain de l'homme bien né pour le fils de l'épicier de Cahors, et pour tous les côtés roturiers du parvenu.

Il a, ce Rochefort, je dois l'avouer, un charme fabriqué d'une certaine délicatesse d'esprit, d'une qualité de gaîté gamine, et surtout d'une câlinerie presque féminine.

Dans la conversation, un moment, il a laissé tomber, et cela sans jactance, et comme l'affirmation d'un fait : « Oui, je suis l'homme qui peut faire descendre 100 000 hommes dans la rue ! »

——— Un mot de physiologiste psychologue, un mot de Charcot sur Gambetta : « Certainement, c'est là, un homme doué, mais il lui manque... il lui manque la mélancolie ! »

Jeudi 2 décembre. — LA COMÉDIE HUMAINE : ça

pourrait être aussi bien le titre de la Comédie au crayon de Gavarni, que la Comédie à la plume de Balzac.

——— X à Y...

— Mon livre est paru, vous le savez?

—Non.

— Achetez-le, je monterai chez vous, ces jours-ci, y mettre une dédicace.

——— Les pays de l'Europe, où ne se trouvent pas d'objets d'art français, on y découvre des éventails : — l'éventail des émigrées, cet objet, que dans sa fuite la plus précipitée, la femme française emportait toujours.

——— La gravité de la vie présente a fait à l'homme une jeunesse sérieuse, réfléchie, mélancolique. Pourquoi la jeune fille du jour est-elle ironique, *blagueuse?*

——— Un joli détail de coquetterie, confié par

une femme du premier Empire à une de mes vieilles amies. Devant sa psyché, à l'effet de gracieuser sa bouche pour les bals du soir, elle se livrait à une véritable répétition tous les matins, disant cent fois, quand elle voulait la faire toute petite : *Un pruneau de Tours*, disant quand elle voulait la montrer dans sa largeur et son épanouissement : *J'avale une poire.*

——— Un terrible mot pour peindre la marche des gens, attaqués d'une maladie de la moelle épinière : « Oui il commence à *stepper!* »

Mercredi 14 décembre. — Zola vient aujourd'hui me voir. Il entre avec cet air lugubre et hagard qui particularise ses entrées. Il s'échoue dans un fauteuil, en se plaignant geignardement, et un peu à la manière d'un enfant, de maux de reins, de gravelle, de palpitations de cœur, puis il parle de la mort de sa mère, du trou que cela fait dans leur intérieur, et il en parle avec un attendrissement concentré. Et quand il vient à causer littérature, à causer de ce qu'il veut faire, il laisse échapper la crainte de n'en avoir pas le temps.

La vie est vraiment bien habilement arrangée, pour que personne ne soit heureux. Voici un homme qui remplit le monde de son nom, dont les livres se

vendent à cent mille, qui a peut-être de tous les auteurs fait le plus gros bruit de son vivant, eh bien, par cet état maladif, par la tendance hypocondriaque de son esprit, il est plus malheureux, il est plus désolé, il est plus noir, que le plus deshérité des fruits secs.

Dimanche 26 décembre. — Ce soir, au milieu d'un lied chanté par la sœur de Berendsen, le traducteur danois de Renée Mauperin, Nittis me dit tout à coup : « Les dimanches de Naples, les dimanches de mon enfance... c'est par des bruits, des sonorités qu'ils me reviennent... Voyez-vous le bleu du ciel et le plein soleil entrant par toutes les fenêtres... là dedans montant les fumées de tout ce qui frit dans la rue... là-dessus le branle des cloches sonnant midi, et dominant les cloches. le chant d'un marchand de vin de l'extrémité de la rue, chantant, *donnant de la voix*, ainsi qu'on dit chez nous, avec une voix telle, que les cloches, je ne me les rappelle plus que... comme du paysage ! »

Mardi 28 décembre. — Au dîner des Spartiates de ce soir, le général Turr rappelait cette parole du juif Mirès, parole à lui dite en 1860 : « Si dans cinquante ans, vous ne nous avez pendus, vous les ca-

tholiques... il ne vous restera pas de quoi acheter la corde pour le faire! »

Jeudi 30 décembre. — Aujourd'hui, au sujet de mon livre (LA FAUSTIN), et pour avoir l'aspect vrai d'une répétition, j'ai passé toute la journée à prendre des notes à la répétition de JACK de Daudet.

Les notes jetées, j'ai été empoigné par l'intérêt de la chose représentée, et surtout par le travail à l'effet de la mettre au point. Il y a au troisième acte une déclaration de Jack dont pas une parole n'est à changer, déclaration qui ne portait pas cependant. Alors Lafontaine a eu l'idée de montrer à Chelles, comment elle devait être jouée, cette déclaration *marchée*, — et rien qu'avec une hésitation, un faux départ de la marche, et pour ainsi dire, des balbutiements de pieds, accompagnant le balbutiement amoureux des paroles, cette déclaration a pris tout à coup un très grand effet.

ANNÉE 1881

ANNÉE 1881

Samedi 1 Janvier 1881. — A mon âge, le réveil dans la nouvelle année est anxieux. On se demande : La vivrai-je jusqu'au bout?

——— Une femme du monde disait d'un amoureux ridicule : « Je ne supposais pas que ce monsieur eût un cœur! »

——— Tous ces jours-ci, je suis heureux à la façon d'un enfant, qu'on a légèrement grisé. Je ne me sens pas de corps, et ma cervelle me semble à l'état de gaz. C'est un envolement dans le monde de LA FAUSTIN qui me réjouit, en me prouvant que la mécanique imaginative va encore.

Mardi 4 janvier. — Cette nuit, en revenant chez moi en chemin de fer, je me suis aperçu tout à coup, que je ne roulais plus sur la terre... et qu'il y avait la Seine, sous moi. J'avais avec LA FAUSTIN dépassé la station d'Auteuil. Il a fallu revenir à pied du Point-du-Jour.

Jeudi 6 janvier. — Mme Barbé-Marbois, accourue à Blois pour délivrer son mari, le trouva parti pour Sinnamary, et devint folle. Barbé-Marbois, de retour en France, fit bâtir à la pauvre folle, qui ne pouvait plus voir un homme, sans avoir une attaque de nerfs, une petite maison au bout de sa propriété, et de temps en temps, il allait voir sa femme par-dessus le mur, monté sur une échelle.

Mardi 12 janvier. — Aujourd'hui la première de JACK.

A huit heures, je suis chez Mme Daudet, que je prends, et que je conduis à sa baignoire. Nous voilà dans l'obscurité de la petite loge, avec la salle encore vide, où émergent, çà et là, quelques têtes ayant sur la figure de l'implacabilité de juge, qui va juger des criminels. « J'ai comme le bout des doigts aimantés ! » dit tout à coup la femme, dont l'émotion se traduit par cette originale sensation.

Premier acte froid. Au second le succès se dessine, la salle est prise par le jeu de Chelles..... La Céline Montaland joue très bien son rôle de grue, mais un incident : elle a perdu les faux cils, que seule sa mère sait lui poser. Enfin on retrouve la mère, et derrière un paravent de femmes, on refait le regard velouté d'Ida de Barancy, dans un petit coin.

——— Une expression caractéristique d'un brocanteur, sur les bras duquel était resté un objet, assez difficile à placer : « Oh! dit-il, il trouvera son *malade!* » Malade pour amateur, c'est assez bien!

Dimanche 16 janvier. — Aujourd'hui, au milieu d'une bronchite tournant à la fluxion de poitrine, de Nittis est soudainement entré avec mon immense portrait à l'esquisse un peu spectrale, et aussitôt s'établissant dans mon cabinet, il s'est mis à peindre, comme fond, la neige qui tombait dans mon jardin. Un autre jour ça ne m'aurait pas frappé, mais aujourd'hui ce portrait de l'autre monde avec son jardin de cimetière, m'a parlé comme un vilain présage.

Samedi 29 janvier. — C'est la première de NANA.

Le public de l'Ambigu est bonhomme, mais en veine d'égayement. Je fais une visite, après le troisième tableau à Mme Zola, qui a des larmes dans les yeux — ce que je ne vois pas tout d'abord, en l'obscurité de la baignoire — et comme je me permets de lui dire, que je ne trouve pas le public si méchant, elle me jette, dans une phrase sifflante : « de Goncourt, vous trouvez ce public bon, vous ! Eh bien, vous n'êtes pas difficile ! » Ah ! la monographie des nerfs d'un ménage d'auteur, pendant une première, ce serait une curieuse étude à faire.

Au dernier acte, un très saisissant effet : ce lit de la chambre du Grand-Hôtel, entouré de la musique sautillante d'un bal, et d'où, en la solitude de la chambre, sort d'un corps qu'on ne voit pas, la demande agonisante : *A boire!*

La toile tombe dans les applaudissements.

Nous sommes dans l'escalier, où tout à l'heure, l'on entendait Massin crier à Delessart : « *Viens me poser une pustule* ! » Nous sommes dans le cabinet du directeur, où l'on s'embrasse, au milieu des reproches de Mme Zola à son mari, qui s'est refusé à commander d'avance le souper. Et Zola répète dans un grand affaissement de corps : « Tu sais, moi je suis superstitieux, si je l'avais commandé, je crois que la pièce serait tombée ! »

Jeudi 3 février. — A Paris, dans ce moment, il

existe des femmes du monde jouant à la Bourse, et qui, tous les matins, reçoivent la visite de quatre remisiers, venant prendre leurs ordres.

Vendredi 11 février. — A dîner chez Charpentier, Rochefort disait, ce soir, qu'il gagnait 100 000 francs par an, et qu'il n'était ni coureur de femmes, ni buveur, ni joueur, et qu'il dépensait à peine une dizaine de mille francs en tableaux, qu'il ne savait pas où cet argent passait, et qu'il n'avait pas de quoi se mettre sur le dos... avouant un gigantesque *coulage* dans sa maison.

Vendredi 11 février. — Je vis tellement calfeutré dans mon cabinet de travail, que lorsque j'en sors, l'air de Paris me fatigue comme un air de campagne, et me rend incapable de travailler le soir.

Samedi 12 février. — Reprise de notre ancien dîner des Cinq. On dit beaucoup de bien de Huysmans, de son roman EN MÉNAGE. A propos de la colique du mari trompé, l'un de nous dit assez plaisamment : « Oui, une colique là, c'est bien... mais il ne fallait pas une colique bourgeoise... il fallait une foire... une foire homérique ! »

Dimanche 13 février. — Une coïncidence curieuse. J'avais construit dans mon roman (LA FAUSTIN) un homme de bourse, auquel j'avais donné le nom de Jacqmin, un nom pris dans un catalogue de vente du XVIIIe siècle, le nom d'un joaillier du roi Louis XV. Aujourd'hui, M. Poisson, un aimable agent de change, prié par moi d'entendre la lecture de ce morceau, pour y relever les bourdes qu'y pouvait commettre un homme, aussi peu familier avec les choses de Bourse que moi, me dit quand j'ai fini :

— Et vous lui donnez son vrai nom!

— Comment?

— Mais il n'y a pas que son nom... il y est tout entier... Sa brutalité, sa crânerie dans les affaires, son tempérament *haussier*...

Il se trouvait que j'avais fait le vrai portrait, et avec son nom encore, d'un boursier mort, il y a dix-huit mois.

——— C'est étonnant, comment tout à coup dans le livre que je suis en train de faire, un chapitre, qui n'est pas arrivé à son tour d'exécution, prend despotiquement possession de ma pensée, et je dois le faire immédiatement, sinon il ne sera jamais bien fait.

Vendredi 18 février. — Vallès n'est pas un homme

de dialogue. Il ne cause pas dans un dîner, dans une soirée. C'est un monologueur de bureau de journal, de café, de brasserie. Du reste, il est revenu d'Angleterre peu plaisant, et avec le ton rogue du populaire de là-bas.

Mardi 1er mars. — Ce matin, je suis entré chercher quelque chose à la cuisine, et j'entendais la petite, qui disait au cantonnier, en lui donnant une tasse de café par la fenêtre :

— Eh bien, vous faites le mardi gras, ce soir?

— Oui, oui, répondait-il, maman — il a une vieille mère infirme — m'a dit ce matin en s'éveillant : « Qu'est-ce que nous mangerons, ce soir, c'est fête ?

— Nous mangerons la soupe comme tous les jours, puis nous ferons des pommes de terre frites.

— Des pommes de terre frites ! a repris la mère, les autres années, il y avait un peu plus que cela... Ton père, lui, il gagnait moins d'argent que toi — le cantonnier gagne 3 fr. 75 par jour — et cependant de son temps, à nos dîners du mardi-gras, il y avait bien plus.

— Mais, maman, c'était en Bretagne cela... puis tu n'étais pas malade... Songe donc que, l'autre jour, il a fallu donner 50 sous, chez le pharmacien, pour une *portion*.

J'étais monté prendre une pièce de cinq francs, pour que la bonne vieille femme fît un joyeux mardi-

gras, puis j'ai réfléchi, que si je donnais à son fils ces cent sous, il les garderait pour quelque chose de sérieux, et j'ai fait acheter des choses à boire et à manger.

——— L'amer, que Vallès a en lui, il le soigne, il le caresse, il le dorlote, il le chauffe, il le porte en ville, pour le tenir toujours en haleine, comprenant fort bien, que s'il venait à le perdre, il serait un ténor dépossédé de son *ut*.

——— Là, devant la feuille blanche, quand on arrive avec son idée, indécise, vague, flottante, et qu'il faut couvrir cette feuille de papier, de pattes de mouches noires, donnant une solidification exacte, logique, rigoureuse, au brouillard de votre cervelle, les premières heures sont vraiment dures, sont vraiment douloureuses.

Mercredi 9 mars. — Mlle X... me disait, ce soir, que les jeunes filles sont très souvent préservées d'une chute, par l'espèce de culte qu'elles rendent à leur personne, par une sorte d'ascension de leur être, dont elles font, à leurs yeux, une petite sainte Vierge de chapelle.

Samedi 12 mars. — Qui me délivrera des hommes du monde *dilettante* d'art et de littérature, acheteurs au rabais des tableaux cotés à l'hôtel Drouot, et *leveurs* de volumes, dont on parle. La sottise prétentieuse de ceux-ci est plus agaçante que le néant bonhomme des autres.

Depuis quelque temps, je suis exposé aux compliments d'un de ces individus. Quand il me dit quelque chose d'aimable, je ne sais comment cela se fait, mais je lui réponds avec une voix montée pour la dispute.

Il faut avouer que ses compliments sont à peu près dans ce goût : « Autrefois, je ne vous connaissais pas, je ne vous lisais pas, je ne rencontrais que des gens qui me disaient du mal de vos romans... Maintenant tout est changé... alors je vous lis, je vous lis avec un grand plaisir... et vous trouve vraiment beaucoup de talent... Mais au fait, on dit que vous avez aussi publié des livres d'histoire très curieux... moi je n'y croyais pas, quand j'ai commencé à lire vos romans... je les ai trouvés si bien, que ça me mettait en défiance contre vos autres livres... Je me disais : ils sont trop romanciers pour être des historiens... »

——— Voltaire n'a que l'esprit, tout l'esprit d'une vieille femme du XVIIIe siècle; mais jamais de son esprit ne jaillit une pensée, ayant la moindre parenté

avec une pensée de Pascal, avec une pensée de Bacon, avec n'importe quelle pensée d'une grande cervelle philosophique.

Samedi 26 mars. — Chez Mme ***, deux femmes, une brune et une blonde, se surplombant, appuyées et mêlées l'une à l'autre au-dessus d'un piano, et mariant leurs musiques et la jouissance de leurs physionomies amoureuses : cela ressemble à de la tribaderie céleste.

——— BOUVARD ET PÉCUCHET. La singulière conception, chez un homme de talent, de très grand talent! Chercher laborieusement, pendant cinq ou six ans, ce qu'il y a de bête dans les livres, pour en faire le sien.

——— Une esthétique de lampiste de théâtre : c'est l'esthétique de Sarcey.

Mercredi 6 avril. — Je lis le commencement de LA FAUSTIN, devant les ménages Zola, Daudet, Héré-

dia, Charpentier, et les jeunes de Médan. J'ai un étonnement. Les chapitres documentés de l'humanité la plus saisie sur le vif, n'ont pas l'air de porter. En revanche les chapitres que je méprise un peu, les chapitres de pure imagination, empoignent le petit public. Et le Grec Athanasiadis est pris par Zola, pour un personnage crayonné d'après nature.

Samedi 9 avril. — Aujourd'hui, à la sortie de la séance pour l'érection d'un monument à Flaubert, je vais dîner avec Tourguéneff et Maupassant, chez une vieille amie de Flaubert, la belle Mme Brainne.

Après dîner, on cause de l'amour, et du goût singulier des femmes en amour.

A propos de ce goût, Tourguéneff raconte ceci. Il y avait en Russie une femme charmante, une femme dont le teint, sous des cheveux bouffants du blond le plus poussiéreux, était légèrement café au lait, et où les grains non fondus faisaient un tas de petits grains de beauté. Cette femme avait été très courtisée par les plus illustres et les plus intelligents. Un jour Tourguéneff lui demandant, pourquoi parmi tous ses soupirants, elle avait fait un choix tout à fait inexplicable, la femme lui répondit : Oui, c'est peut-être vrai... mais vous ne l'avez jamais entendu prononcer cette phrase : « *Vous dites... pas possible !* »

——— Littré, à une demande de renseignements historiques, que lui adressait Renan, lui répondait par une lettre, où il le suppliait de le laisser tranquille, dans cette belle et désolée phrase : « J'ai le droit de passer pour mort ! »

Mardi 12 avril. — Aujourd'hui la lettre de Blancheron, annonçant dans La Faustin son suicide, je l'ai écrite en pleurant comme un enfant ; — aura-t-elle près du lecteur l'effort nerveux qu'elle a produit sur moi ?

Mercredi 13 avril. — Un homme politique disait, ce soir, au fumoir de la princesse, que la principale cause de nos désastres en 1870, avait été un rapport de l'archiduc d'Autriche, affirmant à l'Empereur, que la mobilisation de l'armée prussienne ne pouvait être opérée que le 10 août, — et elle avait été faite le 31 juillet.

——— Une bien jolie ouverture de roman naturaliste, racontée ce soir par Manet. Un modèle qu'il fait poser, lui a confié qu'à treize ans, elle avait perdu sa grand'mère, qu'on l'avait fait monter dans l'uni-

que voiture de deuil, avec un vieux parent, et que ce vieux parent l'avait *dévirginisée*, dans le trajet au cimetière.

Mercredi 26 avril. — Quand j'entre, on cause de la caricature faite par Pailleron dans sa pièce, de Caro, de Caro que je viens justement de pourtraire, mais d'une manière toute voilée dans le souper de LA FAUSTIN. Il arrive quelques instants après, la figure décomposée, la bouche en fer à cheval, et si troublé, qu'il me donne, ce qu'il ne faisait jamais, une poignée de main, — poignée de main qui me gêne.

——— Gérome parlait, ce soir, de Meissonier, peignant le grand Empereur, et s'assimilant tellement à son modèle, qu'il faisait des études d'après lui-même, revêtu de la redingote historique, et même à l'état de nature, persuadé qu'il était de la même taille, de la même conformation physique.

A ce propos un mot invraisemblable que rapporte Augier, un jour où celui-ci, trouvant le peintre, en Empereur tout nu, avec un suspensoir, lui disait :

— Est-ce que tu as quelque chose ?

— Non... mais au fait, est-ce bien authentique que l'Empereur portât un suspensoir?

——— Je trouve que les honnêtes femmes de la société, qui sont vraiment vos amies, au lieu de s'acharner à vous chercher une épouse, feraient bien mieux de vous découvrir une aimable maîtresse.

Samedi 30 avril. — Anecdote racontée par Camille Rousset.

Le général Sébastiani, ayant fait échouer l'attaque des Anglais contre Constantinople, le sultan Sélim lui dit :

— Qu'est-ce que tu veux, je t'accorderai tout ce que tu demanderas.

— Alors je demanderai à Sa Hautesse de voir le Harem.

— C'est bien, tu le verras.

Quand la visite fut terminée, le sultan dit au général Sébastiani :

— As-tu remarqué une femme qui t'ait plu ?

— Oui, répondit le général, et il lui en désigna une.

— C'est bien, — fit encore le sultan.

Et le soir le général Sébastiani recevait sur un plat d'orfèvrerie, la tête coupée de la femme, avec un message conçu à peu près en ces termes.

« En qualité de musulman, je ne pouvais t'offrir à toi, chrétien, une femme de ma religion, mais comme cela, cette femme sur laquelle tu as jeté le regard, tu es sûr qu'elle ne sera plus à personne. »

Dimanche 1er mai. — Quel métier que celui de romancier du temps présent et des choses contemporaines. Hier le chapitre que j'ai écrit, me fait entrevoir un duel à la cantonade, aujourd'hui, celui que j'écris, me met dans la pensée la préoccupation d'une poursuite future du parquet.

Mardi 3 mai. — Phrase typique pour la peinture d'un temps, dite par Talleyrand à M. Thiers, et répétée, ce soir, à notre dîner par Bardoux : « Celui qui n'a pas vécu, pendant les vingt années qui ont précédé la révolution, n'a pas connu la douceur de vivre ! »

Mercredi 4 mai. — C'est bien restreint le nombre des femmes, qui ne méritent pas d'être enfermées dans une maison de fous.

Dimanche 15 mai. — Je suis un auteur d'une tout autre école, et cependant les auteurs que je préfère parmi les modernes : ce sont Henri Heine et Poë. Nous tous, je *nous* trouve commis voyageurs, à côté de ces deux imaginations.

——— C'est curieux, ces aquarelles de Gustave

Moreau, ces aquarelles d'orfèvre-poète, qui semblent lavées avec le rutilement des trésors des MILLE ET UNE NUITS.

——— Un joli détail sur la baronne de K... Une nocturne que cette femme, une *lampe*, ainsi qu'on disait au XVIIIe siècle, et qui passait une partie de sa journée à dormir. Mais pour ne pas être dérangée dans son sommeil par des importuns, elle allait dormir chez des connaissances. C'est ainsi que, pendant qu'un de mes amis était à la Bourse, elle venait coucher sur son divan, et le maître de l'appartement s'apercevait de sa visite à deux perroquets de porcelaine de Chine, qu'elle avait retournés, disant qu'ils lui rappelaient son grand-père.

Mardi 31 mai. —... Messieurs, dit un ancien ministre, vous connaissez la ceinture de chasteté, qui est au musée de Cluny, et peut-être n'êtes-vous pas sans savoir que la fabrication de ces ceintures continue, mais ce que vous ne savez pas, c'est qu'il s'en fabrique pour hommes. Oui, pendant mon ministère, un fabricant a été poursuivi pour l'exposition d'un objet de ce genre. On a vérifié les livres, et, on a trouvé les noms des destinataires. Parmi ces noms, il y avait un homme de la société, que sa femme

pendant ses absences, astreignait à porter cette ceinture, dont elle emportait la clef. Je connais cet homme et je l'ai même plaisanté à ce sujet.

——— Oh ! la difficulté de la composition maintenant ! Il me faut douze heures de travail, pour en avoir trois de bonnes. D'abord une matinée paresseuse occupée par des cigarettes, la rédaction de lettres pressées, la correction d'épreuves, et au bout de cela le retournement de mon plan, que je fais danser sur la table. Après le second déjeuner et une longue fumerie, du papier couvert d'écriture imbécile, du travail qui n'aboutit pas, des enragements contre soi-même, de lâches envies d'abandonner la chose.

Enfin, vers quatre heures, l'entraînement obtenu, et des idées, et des images, et la vision des personnages, — et de la copie presque coulante jusqu'au dîner, jusqu'à sept heures. Mais cela à la condition que je ne sortirai pas, que je n'aurai pas la pensée dérangée, par la préoccupation de la toilette et de l'habillement.

Puis alors jusqu'à onze heures, ce morceau repris, raturé, rapetassé, amendé, corrigé, et enfumé d'un nombre infini de cigarettes.

Mercredi 8 juin. — La circulation dans Paris, a

maintenant quelque chose de la bousculade et de l'effarement d'une fourmilière, sur laquelle on a mis le pied. La multitude allante et venante, c'est presque effrayant. Paris me fait l'effet aujourd'hui de ces Babylones de l'antiquité, dans les dernières années de leur existence.

Samedi 11 juin. — Ces dîners du samedi, chez de Nittis, sont vraiment charmants.

Quand on entre, on le voit dans l'entre-bâillement de la porte du vestibule, qui vous dit, avec un clappement de langue gourmand, et l'avance d'une main, qu'il n'ose pas vous donner : « Je fais un plat ! »

Le revoilà dans la salle à manger, remuant la grande platée de macaroni ou de soupe au poisson. On se met à table, et c'est chez chacun une verve, venant de la sympathie intelligente et de la compréhension à demi-mot des autres ; et bientôt d'aimables folies, et des bêtises, et des enfantillages, et des gaietés dans de jolies libertés de langage. *Il fait heureux* dans la maison.

Puis on passe dans l'atelier, et les yeux amusés par les japonaiseries des murs, et la cigarette à la lèvre, c'est quelque belle musique d'artiste, quelque sonate de Beethoven, vous remuant les dedans immatériels de votre être.

—— Merton, le financier, était en proie à une

telle agitation nerveuse, produite par le travail de sa cervelle dans le champ des affaires, qu'il couchait dans une chambre où il y avait deux lits, promenant, de l'un à l'autre, une insomnie, que l'opium ne forçait pas au sommeil.

Mercredi 15 juin. — Je vais voir les loges des actrices du Théâtre-Français, pour la construction de la loge de la Faustin.

Elles sont ces loges, de curieuses démonstrations du goût rococo et pictural du mobilier des années présentes, et ressemblent peu, j'en suis sûr, à la loge de Mlle Mars.

C'est la loge de Mlle Lloyd, avec son apparence de boudoir galant, et sa cheminée aux petits chenets dorés, ayant comme milieu une terre cuite, et son plafond aux Amours peints par Voillemot, et ses assiettes de Chine accrochées sur la tenture, et son petit cabinet de toilette aux parois et au plafond de glace.

C'est la loge de la souriante Samary, où c'est comme l'intérieur d'un rapin élégant, un intérieur, au plafond fait d'éventails japonais, attachés sur le châssis blanc, aux croquis de Forain, au désordre de la toilette.

C'est la loge de Madeleine Brohan, rappelant la chambre bourgeoise d'une femme de 1840, avec son élégance vieillotte, sa perse pauvre, ses photographies encadrées.

C'est la loge de Croisette, en son sérieux luxe, en

ses beaux meubles de toilette aux riches bronzes dorés, en ses tentures et ses portières de soie, aux tons nouveaux introduits par les grands tapissiers de goût.

Parmi les loges d'hommes : celle de Coquelin aîné a quelque chose d'un atelier de peintre, avec ses divans fabriqués de *verdures*, et les esquisses accrochées aux murs; celle de Delaunay, de l'amoureux à la voix de musique, est curieuse, par l'affichage un peu enfantin de ses triomphes, par des coussins brodés, des couronnes de fleurs artificielles, un buste, au cou duquel pend une guirlande, sur laquelle on lit sur des bouts de ruban sale, imprimés en lettres d'or les rôles joués par lui, dans quelque ville de province.

Lundi 20 juin. — Aujourd'hui, le ménage Daudet, le ménage Charpentier et moi, nous allons passer la journée chez Zola, à Médan.

Zola vient nous chercher à la gare de Poissy. Il est tout content, tout guilleret, et dès que nous sommes installés dans la voiture, il s'écrie : « J'ai écrit douze pages de mon roman... douze pages, fichtre!... Ce sera un des plus compliqués que j'aie encore faits... il y a soixante-dix personnages. » En disant cela, il brandit un affreux petit volume stéréotypé, qui se trouve être un PAUL ET VIRGINIE, qu'il a emporté pour lire en voiture.

Une propriété qui, à l'heure qu'il est, coûte plus de 200000 francs à l'auteur, et dont le prix de l'acquisition primitive a été, je crois bien, de 7000 francs. Un cabinet de travail ayant la hauteur et la grandeur, où se lit sur la cheminée, la devise : *Nulla dies sine linea*, et où l'on aperçoit dans un coin un orgue *mélodium*, avec voix d'anges, dont l'auteur naturaliste tire des accords à la tombée de la nuit.

On déjeune gaiement, et l'on va après déjeuner, dans l'île, dont il possède cinquante arpents, et où il fait bâtir un chalet, auquel travaillent encore les peintres, et qui contient une grande pièce, tout en sapin, au monumental poêle de faïence, d'une belle simplicité et d'un grand goût.

On revient dîner et la conversation va au livre du Bachelier, de Vallès, sur lequel Zola vient de faire un article dans le *Figaro*. Il s'excuse, avec une certaine vivacité, de s'être laissé aller à faire cet article, par un entraînement du premier moment, qu'il ne comprend plus, disant que dans ce livre, tout est blague, mensonge, ajoutant qu'il n'y a aucune étude de l'humanité, et répétant deux ou trois fois, avec une espèce de colère comique : « Pour moi, Vallès n'est pas plus qu'un grain de chènevis... Oui là, pas plus qu'un grain de chènevis. »

Jeudi 23 juin. — Un jeune médecin italien nous faisait hier soir, un dramatique récit.

Il était en vacance, à la fin de sa dernière année de médecine. Il fut appelé pour soigner un prêtre de quatre-vingts ans, tombé en paralysie depuis une dizaine d'années, et qui venait d'être pris d'une pneumonie aiguë. Il avait à ses côtés, dans une tout petite chambre, presque remplie par un immense lit, un vieux et un jeune prêtre. Dans la nuit qui précéda sa mort, éclata un terrible orage, avec des éclairs illuminant toute la campagne. A chaque coup de tonnerre, il survenait, sur la grasse et rubiconde figure du moribond, une épouvante d'un caractère particulier. Et l'on comprit à de vagues paroles, qu'il croyait, à chaque éclair, que c'était le diable qui venait pour l'emporter.

En cette épouvante, et au milieu des débats contre la terrible hallucination, jaillirent du mourant d'autres paroles, avouant qu'il avait eu, bien des années auparavant, un enfant avec sa servante, qu'il l'avait tué, qu'il l'avait enterré sous le grand figuier du jardin. Et quand il disait cela, de la porte derrière laquelle elle écoutait, apparaissait la vieille servante, la figure cachée dans ses mains, et qui lui jetait : « Mais, mon cher maître, vous avez perdu la tête, comment pouvez-vous dire des choses comme cela ? »

Et l'épouvante du diable se grossissant, au point de vue casuistique, de toutes les messes qu'il avait dites, en état de péché mortel, l'épouvante était si grande, qu'elle gagna le jeune prêtre, qui se mit à se cacher la figure dans les matelas. Et rien ne pouvait calmer la désespérance du mourant, ni l'absolu-

tion qu'il avait reçue, ni les lettres scellées d'absolution, qui lui furent envoyées de l'évêché ; il n'avait foi qu'en la présence de l'évêque, et en l'absolution donnée par lui seul — et l'évêque n'arriva que lorsqu'il était mort.

Dimanche 26 juin. — Quand on devient vieux, il se glisse dans vos yeux quelque chose, qui enlève de la vie vivante aux femmes et aux hommes, sur lesquels vont vos regards, et aujourd'hui il me semblait voir sur mon chemin, dans de la lumière ensoleillée, les gens non tels qu'ils étaient, mais ainsi qu'on verrait passer des hommes et des femmes á travers les rideaux de tulle d'une croisée.

Lundi 27 juin. — Dîner chez les Charpentier. Alphonse Daudet est un si attachant causeur, un si fin mime des comédies qu'il raconte, qu'au moment, où je me lève pour demander s'il est onze heures, j'entends sonner une heure du matin.

——— Un joli méchant mot de Musset. Une illustre actrice du Théâtre-Français lui disait :

— Monsieur Musset, on m'a raconté que vous vous étiez vanté d'avoir couché avec moi?

— Pardon, répondait Musset flegmatiquement, je me suis toujours vanté du contraire!

Jeudi 30 juin. — Les vrais connaisseurs en art, sont ceux que la chose, que tout le monde trouvait laide, ont fait accepter comme belle, en en découvrant ou en en ressuscitant la beauté, — les autres sont les domestiques et les Quinze-Vingts du goût et de la mode qui règnent.

Dimanche 10 juillet. — Jean-d'Heurs. Quelqu'un me dit avoir lu, dans un journal, que Saint-Victor est mort. J'étais brouillé avec lui... Mais enfin il a été mon compagnon de lettres, pendant des années, et il avait la séduction d'une haute intelligence. Et ma pensée de ce jour va à notre passé, et aussi à sa fille, que je revois, au moment où elle venait de naître, en sa nudité embryonnaire, devant le feu de cheminée de sa mère.

Jeudi 14 juillet. — Les orangers de la cour d'honneur de Jean-d'Heurs jettent, aujourd'hui, des senteurs entêtantes.

Il est midi, et le soleil tombe d'aplomb sur leur

feuillage luisant. Contre l'un de ces orangers, un oranger qui vient de la cour du château du roi Stanislas, montées sur une échelle, deux fillettes de la campagne, dont on sent le corps libre et nu, sous une jupe et une camisole blanche, font la cueillette de la fleur d'oranger, dans de petits paniers, un drap étendu au-dessous d'elles. Rien de lascif, dans cette chaleur et cette odeur d'Orient, comme ces deux fillettes, perchées en l'air, avec leurs jupes courtes et l'abandon mou du haut de leur corps, couché sur la rondeur de l'arbuste, et montrant le rire de leurs yeux vifs, dans l'ombre de cette carcasse de mousseline, de cette coiffe appelée là-bas *quisenote*, — et parlant entre elles de leurs « corps coulants ».

Dimanche 18 juillet. — Quel temps aurons-nous, monsieur le curé?

— Ah! je ne sais pas, répond le curé, si j'avais fait chanter mes jeunes filles, ce matin, je vous le dirais... Oui, c'est très simple : quand il y a de l'humidité dans l'air, les cordes vocales de mes jeunes filles sont toujours au-dessous de l'orgue; quand il fait sec, elles ont une tendance à monter au-dessus, à le dominer.

Mardi 20 juillet. — Dans la transparence glauque

de l'eau, monte du fond de la rivière, comme une ombre en spirale, qui devient une forme aux flancs tigrés, se change en un poisson noir au petit groin blanc, et s'approche lentement de la mouche flottante, puis après un temps d'arrêt, la gobe dans un happement bruyant. C'est la pêche à la truite, et depuis que je pêche, dans mes rêves, je suis toujours couché au bord de l'eau, et, de l'eau montent à moi des formes étranges et terrifiantes d'immenses truites fantastiques

——— Ah! les gracieux mouvements de cou rocaille, qu'ont les paons becquetant les filets d'eau, jaillissant des tuyaux d'arrosage.

——— Il est des personnes si nerveuses, que la coupe des foins leur donne la fièvre : une fièvre qui s'appelle la *fièvre des foins.*

——— Une petite cousine me contait, que la première fois, qu'elle avait été chez Kerteux, une des demoiselles lui avait dit :

— Madame est Américaine?

— Pourquoi?

— Pourquoi... Madame, c'est que rien n'est plus rare, qu'un derrière chez une Française,

Vendredi 12 août. — Paris. Chaque jour, où je m'assieds à ma table de travail, et où je me dis : « Allons, il faut encore m'arracher un chapitre de la cervelle », j'ai le sentiment douloureux, qu'aurait un homme à qui on viendrait, tous les jours, demander un peu de son sang, pour une transfusion.

——— J'assistais, ce soir, dans cette lumière de l'électricité, qui met des lueurs de catafalque sur les choses, à la sortie d'un magasin de deuil, où de longues et de noires filles chlorotiques se disaient au revoir, dans des embrassements éplorés. Il y aurait quelque chose à faire de cela.

——— Un joli détail parisien. Une pauvre rue se cotisant pour qu'un vieux de cette rue, un vieux que tout le monde aime, ait une consultation de Charcot et faisant cent francs, que le mieux habillé de la rue va porter à l'illustre médecin.

Mercredi 17 août. — Une femme de ma connaissance disait à un de mes amis, que la jeune fille épousant un homme, qu'elle ne connaissait pas du tout, en avait quelquefois, soudainement, la *devinaille* morale, dans le moment où, en chemise, il se dirigeait vers son lit.

——— Au fond, Racine et Corneille n'ont jamais été que des arrangeurs en vers, de pièces grecques, latines, espagnoles. Par eux-mêmes, ils n'ont rien trouvé, rien inventé, rien créé.

Samedi 20 août. — Chez Péters. La nouvelle couche des dîneurs avec les filles. Un de ceux-ci dit à une de celles-là : « Nous avons commencé à organiser des promenades scientifiques, au Palais de l'Industrie... Je t'en ferai mettre. »

Dimanche 21 août. — Quelquefois, en jetant ma plume — et ici je la jette à la fin d'un chapitre où j'ai cherché à rendre le brisement de mon être, après la mort de mon frère — je me laisse aller à dire tout haut : « As pas peur, mon petit, je suis encore là...

et à nous deux, nous aurons miné tant de vieilles choses, et à l'heure, où c'était brave... qu'il viendra une année du XXe siècle, ou quelqu'un dira : « Mais ce sont eux, qui ont fait tout cela ! »

Mardi 30 août. — Gambetta a décidément du plomb dans l'aile, et les popularités ne se refont pas plus que les virginités.

Mercredi 31 août. — Théodore Child me faisait un fantastique tableau des soirées de l'Angleterre, où la nuit venant, par les routes crépusculaires, des groupes de jeunes gens et de jeunes filles, habillés des couleurs passées et déteintes des vieux vêtements, remises à la mode par les peintres préraphaélistes, *flirtent* dans une flirtation, à tout moment coupée par le rapide passage silencieux d'athlétiques garçons, montés sur des vélocipèdes.

Mercredi 14 septembre. — Voilà trois semaines, que je travaille de 10 du matin à 10 heures du soir, sans descendre de mon cabinet que pour manger, et en ne prenant de toute la semaine, comme vacances, que la soirée du samedi; mais je suis fourbu, et je

sens que ma pensée, qui en assez de LA FAUSTIN, veut prendre son envolée du bouquin.

Jeudi 15 septembre. — Je tombe chez Burty, sur le vieux graveur Pollet, un japonisant frénétique, et qui est en train de dire : « Sur les 1 000 francs que j'ai pour vivre par mois, je paye 800 francs aux marchands de paponaiseries... c'est 200 qui me restent... mais j'ai des modèles qui me coûtent dans les 100 francs... donc 100 francs pour vivre... Ma foi, j'ai pris le parti de ne rien payer de mon vivant, je ne paye pas mon tailleur, je ne paye pas mon restaurateur... Il n'y a que mon cordonnier que je paye, parce que c'est un pauvre diable. »

——— Visite de noces d'une jeune femme rieuse, chez une vieille tante de son mari, affligée d'une tympanite (maladie où l'on p... perpétuellement) et qui est menée par son beau-père, affreusement sourd : « Mais je ne comprends pas ce que la petite a à rire, comme cela, tout le temps... nous nous entretenons cependant de choses assez sérieuses, » répète, à tout moment, le sourd intrigué.

Dimanche 2 octobre. — Je crains bien que les co-

médiens, quand vous les interrogez sur leur métier, vous racontent un tas de blagues.

Got, aujourd'hui, ne voulait-il pas me persuader, que l'intonation d'un vers, d'une phrase, un comédien ne la cherchait pas avec le bruit de sa bouche, que c'était une opération cérébrale, et que du premier coup l'acteur y arrivait, quand il l'avait cherchée avec sa cervelle. Alors pourquoi Rachel, la cherchait-elle avec ses lèvres et sa langue, pendant une heure, une heure et demie ?

——— Quelqu'un qui avait été ces jours-ci, aux *Folies-Bergère*, s'étonnait de la beauté des dents de toutes les *putes* qui étaient là, et attribuait, avec raison, cette beauté générale de la dentition féminine de maintenant, à la grande place prise par les dentistes américains dans le Paris contemporain.

Jeudi 13 octobre. — Visite de l'administrateur du journal : *le Voltaire*, m annonçant qu'il va couvrir Paris d'affiches, et le jour de l'apparition du premier feuilleton de LA FAUSTIN, faire délivrer dans les rues de Paris, une chromolithographie de la Faustin, tirée à cent mille exemplaires.

Puis il se lamente que la police défende les hommes-affiches, qui sont un des grands moyens de pu-

blicité à Londres... Mais il a quelque chose en tête. Et dans l'escalier, ne pouvant garder le secret de sa conception, il se retourne tout à coup, et s'appuyant sur la rampe, il me dit : « Eh bien voilà mon idée... il y a de grands poteaux sur le boulevard... la question est de pouvoir obtenir, d'y faire mettre des flammes, sur lesquelles serait imprimé : « LA FAUSTIN, *le 1er novembre*, dans le *Voltaire...* » Certainement la police interviendra, les fera enlever, mais elles y seront tout un jour.

J'écoutais cela un peu honteux, mais l'avouerai-je, pas assez révolté par cette publicité à la Barnum.

——— Une jolie phrase de Macé, le policier. Dans le développement oratoire d'une piste, interrompu par l'homme volé, il lui jetait : « Ne troublez pas mes hypothèses, monsieur ! »

——— X... le vieux beau orléaniste n'a plus aujourd'hui pour figure, qu'une bouillie de papier mâché, tenue en place par le triangle de fer de son faux-col.

Jeudi 20 octobre. — Zola est de sa nature contemp-

teur de l'argent. Il racontait, aujourd'hui, qu'avec la première pièce de vingt sous de son enfance, il avait acheté une bourse de dix-neuf sous, dans laquelle il avait mis le sou qui lui restait.

Vendredi 28 octobre. — Aujourd'hui, en montant la rue Saint-Georges, mes yeux rencontrent dans le ciel, au fond de la place, un immense placard où se lit en lettres colossales : LA FAUSTIN : un placard regardant la maison, où mon frère et moi avons passé tant d'années, sans publicité, sans bruit, sans renommée.

——— Chez quelques hommes, il y a dans le *oh* et le *ah*, un étonnement niais, qui fait de suite, avec raison, classer ces personnes parmi les imbéciles.

——— Cette première scène de LA FAUSTIN, sait-on ce qui m'en a donné l'idée? C'est cette soirée de notre séjour, en 1851, à Sainte-Adresse, où, sur un défi de la Dubuisson, de venir la trouver dans sa chambre, mon frère montait après le treillage, et était auprès d'elle, en une seconde. Alors Asseline, qui avait un coup de cœur pour l'actrice, et qui se

trouvait lui dire bonsoir de la rue avec nous, très pâle, me prenant le bras, me disait : « Vous n'avez pas envie de dormir, venez avec moi », et me ramenant à l'endroit, au bord de la mer, où nous avions tous passé la soirée, il se mettait à me crier, dans la belle nuit amoureuse, son amour pour cette femme : un débordement de passion magnifique, que j'ai cherché à transposer dans mon livre.

C'est plein de souvenirs de nous, ce livre. La sensation amoureuse de l'orgue au lit, est une sensation que nous avons éprouvée à l'hôtel de Flandres, à Bruxelles. Et jusqu'à ce nom du cocher Ravaud, c'est le nom du cocher de mes cousines de Villedeuil, du vieux cocher entrevu à l'enterrement de mon frère, qui se rappelait, au bout de près de quarante ans, l'enfant qu'on faisait asseoir sur son siège, et aux petites mains duquel, parfois, il mettait ses guides.

Lundi 31 octobre. — Des affiches de toutes les couleurs, de toutes les grandeurs, couvrant les murs de Paris, et partout étalant en colossales lettres : LA FAUSTIN. Au chemin de fer, une annonce peinte mesurant 40 mètres sur une largeur de 275. Ce matin, le numéro du *Voltaire*, tiré à 120 000 et donné aux passants. Ce matin encore, distribuée, sur les boulevards, une chromolithographie, représentant une scène du roman, et distribuée à 10 000, et dont la distribution doit durer une semaine.

Mereredi 2 novembre. — État particulier, où l'on ne sait pas ce qu'on mange, où l'on se surprend à parler tout haut, où l'on se sent dans la cervelle un vide et un plein absurdes, et avec cela une espèce de bonheur vague dans la poitrine et de la faiblesse dans les jambes. Et cet anéantissement heureux est mêlé d'une inquiétude nerveuse, qui vous pousse à vous en aller de chez vous, pour éloigner, d'une douzaine d'heures, l'embêtement qui peut vous tomber sur les reins.

Jeudi 3 novembre. — Tristesse noire. Profond découragement. Vu Laffite au *Voltaire*. A travers la politesse de ses paroles, il perce une déception du succès qu'il avait espéré, presque une honte des audaces de mon livre. Le soir, parmi les quelques minutes, que je passe à l'Odéon, avec les Daudet, Rousseil sur la scène engueule lyriquement ma littérature.

Vendredi 4 novembre. — C'est curieux tout le bruit qu'on peut faire à Paris, avec la non-perception de ce bruit, et dans le silence des journaux, des lettres, de tout!

Jeudi 8 novembre. — Toujours l'attente nerveuse

des choses embêtantes, et la sortie de mon chez moi, dès le matin.

——— Moi, il n'y a que les Parisiens qui m'intéressent... Les provinciaux, les paysans, tout le reste de l'humanité, enfin, c'est pour moi de l'histoire naturelle.

Mardi 22 novembre. — Un mot de cet aimable blagueur d'Hébrard à Gambetta, lui demandant, s'il avait asssez rebondi : « Oui, oui... pour rebondir, il faut toucher le fond... et tu l'as touché en plein ! »

Jeudi 24 novembre. — Dans ce moment-ci, j'aimerais passer une huitaine, dans une campagne lointaine, lointaine, où le facteur ne viendrait jamais, et où je pourrais toute la journée tirer des lapins.

Dimanche 27 novembre. — Eh bien, dis-je à Daudet, en nous asseyant au fond d'un salon de Charpentier, eh bien, votre roman du Midi ?

— Mon roman sur le Midi ! mon cher, mais c'est un

paravent. — Et ses yeux font le tour de la pièce. — Avec les voleurs dont nous sommes entourés... il est besoin de cacher un peu ce qu'on fait... et quand on me le demandera mon roman sur le Midi, je dirai que je n'étais pas en train de rire... Puis la vie est si courte... Il ne faut pas se répéter... Je veux faire une chose terrible, un *collage*.

Jeudi 15 décembre. — Dîner chez Mme Alexandre de Girardin, avec le grand-duc Constantin. Rien d'un Russe, l'apparence d'un officier allemand, en tenue bourgeoise. Ce qu'il a dit de plus original : c'est que nos pêches de Montreuil sont des navets à côté des pêches, venant dans les serres de là-bas.

Samedi 17 décembre. — Aujourd'hui un collectionneur de tableaux de mes amis, avec le sens du pittoresque des choses qu'il a au plus haut degré, me peignait la mimique de l'heure présente des commis des grands marchands de tableaux, pour la vente d'une toile.

D'abord la caresse de passes magnétiques, de gestes à distance qui ne sont plus les gestes d'autrefois, où il y avait un peu du poing sur la hanche du modèle d'atelier, mais la caresse d'un corps onduleux, serpentant, gracieusé en des contourne-

ments légèrement pédérastiques. Puis tout à coup, au milieu de la démonstration, faite à deux mètres de la toile, dans une tranquille eurythmie, d'un bond, le commis franchit la distance qui le sépare du tableau, et tout à coup, vous le retrouvez au bas de la toile, rasé à terre, appelant votre attention sur un détail, qu'il enveloppe dans le vide d'une main, ayant l'air de jouer amoureusement autour d'un sein de femme.

Et le gymnaste en caoutchouc, qui faisait ce joli petit manège pendant la journée, devant un tableau de 50 000 francs, le soir, chez Mme Adam, mon ami le voyait entrer, le cou raide, la poitrine en avant, avec, sur toute sa personne, quelque chose d'un hautain doctrinaire.

——— Conversation entre deux hommes politiques.

L'un déclarant qu'il s'est présenté aux élections sénatoriales, qu'on lui a demandé des engagements signés, qu'il s'est retiré.

L'autre criant, sur un ton de mépris colère : « Il faut les foutre dedans les électeurs... étant donnée l'intelligence du suffrage universel... si nous ne nous livrions pas à des malversations électorales... nous serions des dupes, des foutues bêtes... »

Au fond ce que ce dernier criait : c'est la pensée intime de bien des républicains.

Vendredi 30 décembre. — Aujourd'hui, en ouvrant le *Figaro*, je tombe sur la mort d'Eugène Giraud. Lui! qui, avant-hier, blaguait si spirituellement et si gaiement. La vieille garde des vieux mercredis de la princesse s'en va, et je reste le dernier.

ANNÉE 1882

ANNÉE 1882

Dimanche 1er janvier. — Passé la journée d'hier, moitié à l'église, moitié au cimetière, parmi les noires tentures et les tristesses des musiques de la mort. La princesse, dans la tombée molle d'un grand manteau de laine, et sur la figure un foudroiement étonné, était superbe de douleur. Ah! c'est un grand trou dans son cœur et sa société, que cette mort, cette disparition de sa *vieille giraille.*

——— Il y aurait vraiment à faire, dans un livre, un beau morceau sur la tristesse désolée, que laissent chez les délicats, les raouts et les fêtes de la misère bourgeoise.

——— Est-ce que chez les lettrés, la publication

d'un livre apporterait la déperdition des forces physiques et morales, qui se produit chez les criminels, après la consommation d'un crime?

Mercredi 4 janvier. — Aujourd'hui la princesse est allée voir un peintre de ma connaissance... Tout à coup, elle s'est mise à pleurer, et a dit « qu'elle ne savait que faire de ses journées... qu'elle voulait voir des choses qui la sortent un peu de son chagrin », ajoutant « qu'elle a besoin que ses amis *l'adoptent un peu.* »

Il y a vraiment de grandes qualités de cœur chez cette Altesse.

Jeudi 5 janvier. — Le premier commis de Bing a signifié ces jours-ci, à son patron, sa démission... par le téléphone. Oui, par le téléphone. C'est bien moderne ce congé, qui coupe toute explication.

Mardi 17 janvier. — Aujourd'hui a paru LA FAUSTIN.

Ce soir, Charles Robin disait à dîner, que rien n'était plus absurde, que de servir le poisson après la soupe, parce que le poisson *faisait poche* dans

l'estomac et le fermait, qu'il valait bien mieux le manger, ainsi qu'on le faisait en province, après les viandes. Il ajoutait encore, que c'était une faute de manger des radis, au commencement du repas, qu'il fallait les manger entre tous les services, et comme cela le radis était un vrai *précipitant* de la digestion, et le meilleur *balai de l'estomac.*

Enfin il terminait son cours d'esthétique gastronomique, en recommandant de manger une pomme au dessert, dont l'acidité sucrée faisait le meilleur ménage avec les sucs gastriques.

Jeudi 19 janvier, — Partout une exposition splendide de LA FAUSTIN. Je vois chez Marpon des exemplaires du 5e millier, et j'ai, chez Lefilleul, l'étonnement de voir mon livre jouir du grandissime succès *de la chaise*... Tout à coup, au milieu de ma contemplation, j'entends retentir le boulevard de : *La Démission de Gambetta.* Est-ce que je suis condamné à demeurer, toute ma vie, l'homme qui a publié son premier livre, le jour du Coup d'État?

Vendredi 20 janvier. — De bonnes nouvelles encore aujourd'hui. Il a paru ce matin un grand article de Céard. J'ai reçu de Huysmans une lettre très admirative. Mme Daudet a passé toute sa journée à écrire

pour le *Temps*, me dit son mari, un article qui est un bijou, et où elle me donne un peu comme le littérateur de la femme. Enfin, en sortant de chez Charpentier, je me cogne sous la porte cochère avec Bourget, qui veut absolument me reconduire un bout de chemin, pour s'entretenir avec moi du personnage de l'honorable Selwyn, dont sa cervelle semble grisée.

Samedi 21 janvier. — Nittis a commencé au pastel, ces jours-ci, un grand portrait de sa femme, qui est la plus extraordinaire symphonie de la blancheur. Sur le fond d'un paysage d'hiver, joliment neigeux, Mme de Nittis se détache dans une robe couleur d'une rose *gloire de Dijon*, les épaules et les bras nus, balayés de dentelles, dont le tuyautage est de ce blanc, de ce rose, de ce jaune qui ne sont, pour ainsi dire pas, des couleurs. Et dans l'harmonie transparente et envolée, dans ce poème du blanc frileux et du blanc tiède, au premier plan, rien que la noire tache d'un plateau de laque, sur laquelle pose une tasse de Chine bleue. Je n'ai encore rien vu en peinture d'aussi vaporeusement lumineux, et d'une qualité de pastel aussi neuve, aussi en dehors des procédés anciens.

Lundi 23 janvier. — Je regarde les étalages de

libraires, et il me semble que les numéros des tirages ne changent pas, et que les couvertures des exemplaires exposés, se salissent mélancoliquement.

Mardi 24 janvier. — Une bonne nouvelle, me dit ce soir, Charpentier chez Daudet : « Nous retirons LA FAUSTIN ».

Sarcey avec lequel je dîne, a quelque chose, dans la personne et l'esprit, de la jovialité d'un épais curé de campagne.

Dimanche 29 janvier. — Je reçois une lettre de Mme Daudet, une lettre qui contient un paragraphe curieux.

On a donné au collège où est son fils, une narration française, dont le sujet est la mort d'un personnage quelconque. Trois élèves lisent successivement une mort, dans laquelle tous les trois avaient introduit l'*agonie sardonique* de la Faustin. Ébahissement du professeur, très ignorant de la littérature contemporaine, tandis que le jeune Léon rit dans sa barbe future.

Jeudi 9 février. — Je rencontre aujourd'hui Céard, qui me raconte l'histoire vraie de l'idiot amoureux

de la sœur de Pot-Bouille. Elle est vraiment curieuse, et la voici :

Un faible d'esprit, épris de sa sœur, non absolument sensuellement, mais plutôt plastiquement, et un peu à la façon d'un, qui serait amoureux d'un rayon de soleil, était gênant pour l'établissement de la jeune fille. Alors la famille l'irrite, l'exaspère, le pousse de parti pris à la folie. On l'enferme, non dans une maison de fous, mais dans une maison de santé. La sœur se marie. Là-dessus arrive à l'enfermé un héritage inattendu. La famille le fait ressortir. Au bout de quelque temps, on le retrouve gênant. Alors c'était la Commune, on chauffe à blanc son républicanisme, on le fait engager dans la garde, nationale, et il est fusillé au Champ-de-Mars.

Samedi 4 février. — Savez-vous quelle est, à l'heure présente, la profession de Villiers de l'Isle-Adam ?

— Non, non.

— Eh bien, il est *mannequin* chez un médecin de fous... Oui il est le faux fou, dont le docteur dit : « Il n'est pas tout à fait guéri, mais il va mieux. »

C'est Bourget qui nous raconte cela, ce soir.

Du reste, la conversation est pendant le dîner, bizarre, étrange, fantasque, sous l'inspiration de la cocasserie spirituelle de Forain, qui, en train de peindre l'intérieur des Cros, nous dit :

— Ah ! elle était originale cette famille Cros... Un

soir, à la fin d'un dîner, un fils ayant annoncé qu'il s'occupait de recherches pour ressusciter les morts, le père lui déclare qu'il s'opposait absolument à cette découverte, devant troubler les héritages. Là-dessus, les trois fils se lèvent de table, quittent la maison sur cette phrase méprisante, jetée au chef de famille : « Toi, tu es un saturnien ! »

——— Un beau mot produit par la crise financière du jour d'aujourd'hui.

Un malheureux étrillé, détaillant à une connaissance sa ruine, et finissant par :

— Enfin je suis à la recherche de cent francs.

— Et moi de deux millions ! dit l'autre, en lui mettant les cent francs dans la main.

Mardi 7 février. — Vallès, jaloux de tout le bruit qu'il ne fait pas, et qui veut bien de mon *moi*, retentissant dans le passé, mais non dans le présent, s'indigne presque vertueusement de mon livre, me représente comme un marquis de Sade, frisé par Scudéry, compare le roman, dans une assez jolie comparaison, au *bourdonnement d'une cantharide dans une coiffe d'hôpital*, blague mon *agonie sardonique*. Eh bien oui, cette agonie sardonique est une invention, une imagination... mais possible, vraisemblable. Et

je ne l'aurais pas risquée, sans un certain renseignement. Voici ce qui est arrivé à Rachel. Elle avait une vieille bonne, à laquelle elle est très attachée, et dont j'ai fait la Guenegaud. Cette vieille bonne tombe malade chez sa maîtresse, très gravement malade, et une nuit, on vient réveiller la tragédienne, et lui apprendre que la malade agonise. Rachel descend tout en larmes, et dans l'affliction la plus vraie, mais un quart d'heure ne s'était pas passé, que l'artiste était toute à l'étude de l'agonie de la femme, qui était devenue pour elle une étrangère, un *sujet*. Je tiens ce détail de Dinah Félix.

Mercredi 8 février. — Ce livre de LA FAUSTIN, mes confrères ne s'aperçoivent pas que c'est un livre, autre que ceux que j'ai déjà publiés. Ils ne me semblent pas se douter, qu'il y a dans ces pages une introduction toute neuve de poésie et de fantastique dans l'étude du vrai, et que j'ai tenté de faire faire un pas au réalisme, et de le doter de certaines qualités de demi-teinte et de clair-obscur littéraire, qu'il n'avait pas. En effet, les choses de la nature ne sont-elles pas tout aussi vraies, vues dans le clair de lune, que dans un rayon de soleil de midi?

Oui, il y a quelque chose de neuf dans mon dernier bouquin, et il ne serait pas impossible qu'il se créât dans une vingtaine d'années, une école autour de LA FAUSTIN, comme il y en a aujourd'hui une, autour de GERMINIE LACERTEUX.

Jeudi 9 février. — Je vais chez les Daudet que je trouve tout tristes, la femme avec la migraine, le mari avec un abcès dans la bouche, et nous causons tranquillement, gentiment, comme on cause au coin du feu, pendant les heures mélancoliques.

Nous causons de l'intérieur de son beau-père, qui est, à ce qu'il paraît, un vrai paradis de la maladie; nous causons de la vue d'ensemble de la femme, qui perçoit, d'un seul coup d'œil, une toilette de la chaussure à la coiffure; nous causons de notre *sensitivité* à nous deux, que nous croyons la plus aiguë des sensitivités modernes.

Samedi 11 février. — Sarcey, dans une conférence sur LA FAUSTIN, à propos de ma comparaison sur le blanc anémique d'une peau de femme, avec le blanc des fleurs qui fleurissent dans les caves, s'est écrié : « Vous n'avez jamais vu ça, moi non plus, donc ça n'existe pas, comme on dit dans une vieille pièce. » Il ignorait absolument, que tout le lilas blanc qui se vend l'hiver à Paris, fleurit dans les caves. Et lorsque cette grosse ignorance du critique des choses parisiennes, a causé une petite rumeur dans la salle, il a bien voulu me trouver un peu de talent, mais un talent néfaste pour le talent de Daudet.

——— Ils sont bons les critiques, aujourd'hui, avec

la promesse qu'ils nous font du règne, sous très peu de jours, d'une littérature à la Berquin. Les *Berquinades* ne poussent jamais dans la décomposition des sociétés sceptiques et blagueuses. Ça pour venir quand même, à défaut d'innocence d'une époque, ça demande chez les nations des illusions, des illusions comme il y en avait autour de l'année 1789, et comme il n'y en a pas autour de l'année 1882.

Mardi 14 février. — Une grippe effroyable me force à garder la maison, et rien du dehors qui me parle de mon livre. N'est-ce pas ironique, cela au moment où la Colombine du *Gil Blas*, peint mon facteur, accablé sous les lettres de femmes, qui m'arrivent à toutes les heures de la journée.

Mercredi 15 février. — C'est bien d'un collectionneur ceci. Cette nuit, j'avais la fièvre, et chaque fois que je me retournais dans mon lit, je trouvais près de ma figure, sur mon oreiller, un des objets, dont je venais de dresser le catalogue pour la publication illustrée de la MAISON D'UN ARTISTE, que doit faire Gauchez. Et me retournant de l'autre côté, c'était un autre objet : — et cela durait ainsi, toute la nuit.

Jeudi 16 février. — Aujourd'hui, au milieu du ma-

laise de la grippe, j'ai écrit le titre du premier chapitre de mon roman de « Tony Freneuse » (CHÉRIE).

Vendredi 17 février. — Très souffrant, et d'une faiblesse à ne pas me tenir sur les jambes, et tout à fait incapable de travailler, je rouvre mon testament et m'amuse à laisser des bibelots de souvenir, aux gens que j'aime sur la terre.

Ça n'a rien de désagréable cette rédaction cursive, pour le *post mortem*, seulement la chose, une fois écrite, n'est pas absolument plaisante à relire, sous le froid de la réflexion, et comme je ne mets des points sur les *i* qu'à la relecture, mes legs en manqueront.

——— Ah! la sale hypocrisie de certains critiques. Un de ces critiques ne disait-il pas à propos de LA FAUSTIN, que les *devoirs de son métier* l'avaient forcé, malgré lui, à jeter les yeux sur les œuvres du marquis de Sade? Et ces jours-ci, Guy de Maupassant me racontait que ce même critique l'avait prié de solliciter pour lui de Kistemaeckers et autres éditeurs belges, un envoi de la série des livres obscènes, publiés de l'autre côté de la frontière.

Mardi 21 février. — Cette grippe, ça vous met

dans un état de faiblesse et de paresse du vouloir tout à fait particulier.

En ce vague de la tête, la lecture des livres de Fromentin, approche de vous un Orient, qui a quelque chose d'hallucinatoire.

Mercredi 1er mars. — Hier, je dînais chez Daudet, à côté de Mme Adam.

« Moi, dit-elle, j'ai cent amis... oui, il me faut ce compte-là... Je suis reconnaissante aux gens qui me font occuper d'eux... c'est ma vie... mon activité a besoin d'obliger.., ça tient peut-être à ce que je suis Picarde... la femme de cette province est une femme qui porte les culottes... l'homme n'y est rien. »

Je regarde la femme, habillée d'une robe de velours gorge de touterelle, constellée de grands boutons d'acier. Il y a en effet de la bonté dans ses yeux gris, une bonté qu'on sent tout près de devenir agissante, la bonté d'une belle et bien portante habitante de la campagne.

——— La *Revue des Deux Mondes*, ces temps-ci, a déclaré par la voix de M. de Brunetière, qu'il y avait plus de vérité, d'observation, dans un roman de Gaboriau ou de Ponson du Terrail, que dans tous les romans de mon frère et de moi. C'est peut-être excessif.

——— Ah! la belle étude, qu'il y aurait à faire du peintre bohème de l'heure actuelle, du peintre bohème de 1850, de l'Anatole que j'ai pourtrait dans MANETTE SALOMON. Le peintre bohème du jour affiche un chic, fait de réaction et de religiosité. Il porte une épingle de cravate, formée de deux cœurs, reliés par une croix : l'épingle de la *haute gomme* du faubourg Saint-Germain.

Lundi 6 mars. — Reprise aujourd'hui de notre ancien dîner des Cinq, où manque Flaubert, où sont encore Tourguéneff, Zola, Daudet et moi. Les ennuis moraux des uns, les souffrances physiques des autres, amènent la conversation sur la mort — la mort ou l'amour, chose curieuse, c'est toujours l'entretien de nos après-dîners, — et la conversation continue jusqu'à onze heures, cherchant parfois à s'en aller de là, mais revenant toujours au noir sujet.

Daudet dit, que c'est une persécution chez lui, un empoisonnement de la vie, et qu'il n'est jamais entré dans un appartement nouveau, sans que ses yeux n'y cherchent la place et le jeu de son cercueil.

Zola dit, que sa mère étant morte à Médan, et que l'escalier se trouvant trop petit, il a fallu la descendre par une fenêtre, et que jamais il ne rencontre des yeux cette fenêtre, sans se demander qui va la descendre, de lui ou de sa femme : « Oui, la mort depuis

ce jour, elle est toujours au fond de notre pensée, et bien souvent, — nous avons maintenant une veilleuse dans notre chambre à coucher — bien souvent la nuit, regardant ma femme qui ne dort pas, je sens qu'elle pense comme moi à cela, et nous restons ainsi, sans jamais faire allusion à quoi nous pensons, tous les deux... par pudeur, oui, par une certaine pudeur... Oh ! c'est terrible cette pensée — et de la terreur vient à ses yeux. — Il y a des nuits, où je saute tout à coup sur mes deux pieds, au bas de mon lit, et je reste, une seconde, dans un état d'épouvante indicible. »

« Moi, fait Tourguéneff, c'est une pensée très familière, mais quand elle vient, je l'écarte ainsi, dit-il, en faisant un petit geste de dénégation de la main. Car pour nous autres, le *brouillard slave* a quelque chose de bon... il a le mérite de nous dérober à la logique de nos idées, à la poursuite extrême de la déduction... Chez nous, voyez-vous, on nous dit, lorsque vous vous trouvez dans un chasse-neige : « Ne pensez pas au froid ou vous mourrez ! » Eh bien, grâce à ce brouillard, dont je vous parlais, le Slave en chasse-neige ne pense pas au froid, et chez moi l'idée de la mort s'efface et se dissipe bientôt.

——— Nous faisons aujourd'hui aux jeunes le reproche, et le juste reproche de voir la nature non directement, mais à travers les livres de leurs devanciers.

Jeudi 9 mars. — Dîner chez Zola. Un fin dîner, composé d'un potage au blé vert, de langues de rennes de Laponie, de surmulets à la provençale, d'une pintade truffée. Un dîner de gourmet, assaisonné d'une originale conversation sur les choses de la gueule et l'imagination de l'estomac, au bout de laquelle Tourguéneff prend l'engagement de nous faire manger des doubles bécassines de Russie : le premier gibier du monde.

Et de la nourriture, la conversation va aux vins, et Tourguéneff avec ce joli art du récit à petites touches de peintre qu'il possède, comme pas un de nous, fait le récit de la lampée d'un extraordinaire vin du Rhin, dans une certaine auberge d'Allemagne.

D'abord l'introduction dans une salle du fond de l'hôtel, et loin du bruit de la rue et du roulement des voitures, puis l'entrée grave du vieil aubergiste venant assister, comme un témoin sérieux à l'opération, en même temps que l'apparition de la fille de l'aubergiste, à l'aspect de Gretchen, avec ses mains d'un rouge vertueux, et semées de petites lentilles blanches, comme en ont les mains de toutes les institutrices allemandes... et le débouchage religieux de la bouteille, répandant dans la pièce une odeur de violette : — enfin toute la mise en scène de la chose, racontée avec des détails d'une observation de poète.

Et cette conversation et cette succulente nourriture, sont, de temps en temps, coupées par des geigne-

ments, des plaintes sur notre *chien de métier*, sur le peu de contentement que nous apporte la bonne fortune, sur la profonde indifférence qui nous vient pour tout ce qui nous réussit, et sur la tracasserie que nous apportent les moindres riens hostiles de la vie.

Mardi 14 mars. — « Skobeleff... un sauvage, élève d'état-major! » C'est Gambetta qui parle.

Car cet ancien dîner littéraire de Magny, est devenu un dîner tout politique, et un dîner que les ministres, qu'on n'y voit presque jamais, honorent de leur présence, quand ils sont sous la remise.

Alors Gambetta a développé éloquemment, très éloquemment l'idée que Skobeleff a de jeter sur l'Allemagne toutes les peuplades guerrières de l'Asie, de l'écraser, cette Allemagne, sous le nombre et le galop de ces hordes errantes, toujours prêtes à faire la guerre pour le pillage.

Puis la conversation passe de la Russie à l'Italie, et Gambetta dit, je crois, bien prophétiquement, que la papauté seule fait encore régner la maison de Savoie, mais que le jour où le pape quittera Rome, il est plus que probable, que la monarchie sera remplacée par la République.

Le dictateur revient alors à la France, proclame, que quoique nous soyons un peuple rebelle au gouvernement, nous demandons à être gouvernés, et

déclarant que nous ne le sommes pas du tout, jette soudainement cette phrase : « Savez-vous qu'on commence à prononcer le mot anarchie ? »

Gambetta reprend : « Et cependant, ç'a été comme une réunion de constellations favorables... D'abord un homme de mérite (Thiers), venant à nous, apportant son autorité pour fonder notre chose... puis les malheurs de la Patrie amenant la discipline entre les anciens et les nouveaux républicains... enfin la concurrence de trois prétendants se détruisant l'un par l'autre. »

Là, il s'arrête réfléchissant, et ayant mis dans l'intonation de ses dernières paroles, comme une appréhension voilée de l'avenir, comme un doute sur la fondation définitive de la République.

Jeudi 16 mars. — Hier Doré est venu s'asseoir à côté de moi, dans le salon de la princesse, et m'a dit sans préambule : « Vous verrez, nous finirons par épouser deux vieilles Anglaises ! »

Et comme je lui disais : « Le célibat vous pèse donc à vous ? » il m'a avoué qu'il y avait chez lui le désir de la continuation et de la survie par l'enfant. Et presque aussitôt il m'a entretenu, avec une certaine terreur sur le visage, de la *captation*, qu'il sentait se glisser autour de lui, — et de la captation caressante avec la voix italienne, et de la captation brutale de l'homme qui affiche son amitié pour

vous par des contradictions violentes, et en un mot, de toutes les captations, menées avec les diplomaties et les ruses de la cupidité.

——— Je voudrais trouver des touches de phrases, semblables à des touches de peintre dans une esquisse : des effleurements et des caresses, et pour ainsi dire, des glacis de la chose écrite, qui échapperaient à la lourde, massive, bêtasse syntaxe des corrects grammairiens.

Samedi 25 mars. — Ce Forain a une langue toute parisienne, faite de ces expressions intraduisibles dans un idiome quelconque, et qui renferment le sublimé d'une ironie infiniment délicate.

Comme je lui disais : « Eh bien ! Forain, on dit que D*** vous a acheté des tableaux ?

— Oh ! fait-il avec une pantomime raillarde : « Ça n'a été qu'un *pâle* échange avec Durand-Ruel ! »

——— Il y a dans Paris, un étranger bizarre, à la moralité entamée, dont la profession est de prêter de l'argent aux gens très en vue, et qui leur impose, pour leur prêter cet argent, de venir lui faire une

visite dans sa loge, aux Italiens, le jour du grand monde de ce théâtre.

Mardi 28 mars. — Un médecin disait brutalement à une mère, en examinant ses enfants :

« Trois générations de Parisiens, dites-vous?... vous n'élèverez pas vos enfants! »

Jeudi 30 mars. — Il y des moments, où sous l'action, goutte à goutte, des potins, des cancans, des réticences, de toutes les perfidies ambiantes, dont vous entoure l'envie parisienne, la confiance dans vos plus intimes est ébranlée : telle de vos amies que vous regardez comme la personnification de la sincérité, vous vous demandez vraiment, si elle n'est pas un peu fausse; telle autre personne à laquelle vous croyez des qualités d'attachement sérieux, vous ne la voyez plus que comme une aimable et banale créature. Et dans ces heures, il vous prend un désir de vous retirer de tous et de toutes, et de vous réfugier dans une sauvage solitude.

——— Je sens avec mes nerfs, un excellent ami, faisant son Yago, dans les sociétés qui nous sont com-

munes, et animant contre moi les gens, avec tout ce qu'il sait apporter de démolissage à l'encontre de quelqu'un, sans, pour ainsi dire, se compromettre par des paroles, — et cela toujours au nom de la sainte amitié.

——— En littérature, il n'y a plus que les choses et les drames de l'âme qui m'intéressent : les faits divers les plus curieux de l'existence des gens, me semblent du domaine des romans des cabinets de lecture.

Jeudi 6 avril. — J'entre un moment à la librairie Charpentier, où des tirages de Pot-Bouille, qui va être mis en vente, la semaine prochaine, on élève des pyramides montant jusqu'au plafond.

Le soir, chez Zola, que je trouve triste, morose, agité du désir de quitter Paris, « dont il a plein le dos ».

Céard et Huysmans arrivent bientôt, et c'est, ce soir-là, une contestation entre le maître et les disciples.

« De la vie vécue, s'écrie Zola, croyez-vous cela si nécessaire.., je sais bien que c'est l'exigence du moment, et dont nous sommes un peu cause... mais les livres des autres temps s'en sont bien passé... non,

non, ce n'est pas si indispensable qu'on veut bien le dire. »

Sur la fréquentation de l'humanité, qu'on lui conseille avec toutes sortes de formes révérencieuses, il se met en colère : « Le monde... je vous demande un peu, ce qu'un salon révèle de la vie... ça ne fait rien voir du tout... j'ai 25 ouvriers à Médan, qui m'en apprennent cent fois plus. »

Il est question du livre des LIAISONS DANGEREUSES, qu'il n'a pas lu, et que je le pousse à lire : « Lire, répète-t-il, mais on n'a pas le temps... moi je n'en ai pas le temps ! »

Et dans sa vareuse déboutonnée et ouverte au col, le bas de la figure entre ses mains, et les coudes sur la petite table aux grands verres de bière, au milieu desquels il est obligé de reserrer ses gestes, il passe toute la soirée, grognonnant, avec quelque chose de la mauvaise humeur boudeuse d'un gros enfant, grondé dans sa petite blouse d'école.

Mardi 11 avril. — Dîner chez Daudet, à l'effet d'entendre la lecture de la pièce LES ROIS EN EXIL, tirée du roman, et fabriquée par Delair, sous l'aile de Coquelin aîné.

A dîner, il y a Coquelin, le ménage Charcot, Gambetta, toujours en retard, et dont le retard fait sabrer la fin du dîner, dans l'impatience des invités pour la soirée. Coquelin est tout à fait amusant par son enfantine admiration pour l'œuvre qu'il a cou-

vée : « Vous verrez comme c'est fait... c'est ça du théâtre ! « Et il commence la lecture de la chose, comme s'il avait un morceau de sucre dans la bouche.

Gambetta s'est calé dans l'entre-deux d'une porte et entend toute la pièce debout, en la pose d'une cariatide. Il est gai, bon enfant, aimable, et vraiment, il faut l'avouer, parmi les hommes politiques, il est le seul qui soit doué d'un charme social, charme dans lequel disparaît, par moments, le commun de sa personne.

——— Dans toute les sociétés, qui se sont succédé depuis le commencement du monde, il y a un athéisme des classes supérieures, mais je ne connais pas encore de société, ayant subsisté avec l'athéisme des gens d'en bas, des besoigneux, des nécessiteux.

Mardi 18 avril. — Ce matin Zola est venu déjeuner avec sa femme. Il a toujours l'entrée un peu lugubre et comme désemparée. Il parle des ennuis, que lui a donnés la publicité du *Gaulois*, d'un complot de l'Académie, qui avait obtenu de Jules Simon l'engagement de faire arrêter, du jour au lendemain, la publication de Pot-Bouille, dans le journal.

Puis s'animant et s'égayant, il nous entretient du Bonheur des dames, son nouveau roman.

Il aurait été en train de faire un roman à deux ou trois personnages, mais il dit qu'il faut faire ce qui a été décidé... que c'est une habitude de son esprit... Et cependant, il aurait été bien tenté d'écrire un roman sur la maternité, ou plutôt autour de l'exploitation sur la maternité, sur laquelle vivent tant de gens à l'heure actuelle... ces maisons de pensionnaires... ces trous sombres où grouillent des femmes enceintes... des Callot, quoi... ce serait d'un comique noir... par là-dessus, si on trouvait une mère prise dans la modernité... une mère qui ne serait pas *dessus de pendule*... une mère bien en chair... il y aurait là, un beau livre à faire.

Il s'interrompt : « Savez-vous un rêve que je fais... s'il m'arrivait, d'ici à dix ans, de gagner 500 000 fr.... ce serait de me fourrer dans un livre, que je ne terminerais jamais... quelque chose, comme une histoire de la littérature française... oui, ce serait pour moi un prétexte de cesser d'être en communication avec le public, de me retirer de la littérature sans le dire... je voudrais être tranquille... oui, je voudrais être tranquille. »

« Allons, dit-il, en s'en allant avec une espèce d'air d'effroi, en voilà là-bas pour huit mois! Oui, huit mois pendant lesquels il faut soulever tout un monde... puis au bout de cela, ne pas savoir, si ça y est ou si ça n'y est pas... Ne pas le savoir pendant bien longtemps... car il faut cinq ou six ans, pour avoir la certitude que le volume sorti de vous, prend décidément sa place dans votre œuvre. »

Mercredi 19 avril. — Ce soir, au fumoir de la princesse, Augier raconte ceci : Il se trouvait à l'Académie, à côté de Villemain, son ennemi personnel. Et celui-ci le persécutait d'un continuel : « Je vais mourir ! » A la fin, impatienté, Augier ne put se tenir de lui dire : « Je ne vous le conseille pas ! » Il faisait allusion au discours, qu'il était appelé à prononcer sur lui.

Cette parole impressionnait si vivement Villemain, qu'à la fin de la séance, lui prenant les mains, il lui disait : « Soyez bon pour moi ! »

Mardi 25 avril. — Aujourd'hui, à la vente de Mme de Balzac, j'ai poussé le manuscrit d'EUGÉNIE GRANDET, à onze cents francs. Un moment j'ai cru le manuscrit mien, j'en ai été le possesseur pendant cinq minutes.

Lundi 1er mai. — Aujourd'hui ouverture du Salon, et déjeuner chez Ledoyen avec les ménages Daudet, Zola, Charpentier. Tout un monde de peintres et de femmes de peintres en représentation, et faisant des effets avec des arrivées en retard, comme l'arrivée diplomatique d'Heilbuth, comme l'arrivée tapageuse de Carolus Duran. Dans un coin, un vieil ar-

tiste que j'ignore, en train de se pocharder, en se livrant à une mimique à la Frédérick Lemaître.

——— Ah! si j'étais plus jeune, le beau roman à recommencer sur le monde de l'art, et à faire tout dissemblable de MANETTE SALOMON, avec un peintre de l'avenue de Villiers, un peintre-bohème, vivant dans le grand monde et la *high life*, comme Forain, un raisonneur d'art, à la façon de Degas, et toutes les variétés de l'artiste impressionniste.

Mercredi 10 mai. — Pris un parti héroïque, j'ai renoncé à fumer. Il y a de cela deux jours.

C'est douloureux cette renonciation soudaine et entière à une habitude de quarante ans, et chez un fumeur qui fumait un paquet de maryland par jour. Par moments, mes doigts se mettent à rouler mécaniquement le bout de papier, qu'ils rencontrent au fond d'une poche, et cette nuit j'ai rêvé, que je la passais à la recherche, chez tous les marchands de Paris, d'un paquet de tabac frais, sentant ce bon goût si agréable. Enfin voilà quarante-huit heures, que je bats l'habitude. Triompherai-je?

Mais dès aujourd'hui, mon inquiétude est celle-ci: je me demande si l'espèce d'excitation *spirituelle*, que donne l'abus du tabac, ne manquera pas à mon in-

spiration ; puis j'ai même peur, que le mécanisme de mon travail, scandé par ces repos de rêverie, durant une seconde, ne soit plus aussi nerveux. Si je m'en aperçois, quoi qu'il advienne des vertiges, je reviens au tabac.

Jeudi 11 mai. — C'est curieux, depuis que je ne fume plus, la notion de l'appétit, une notion complètement perdue me revient.

——— L'amputation brusque, féroce, d'une ancienne habitude, met en vous quelque chose de la tristesse hébétée d'un chagrin.

Mercredi 17 mai. — On m'apporte de chez Bing, deux flacons de porcelaine de Chine, deux merveilles. Je n'ai jamais senti plus vivement la privation du tabac. La première vue et le premier examen d'un bibelot, dans la fumée d'un cigare ou d'une cigarette, est la sensation par excellence d'un passionné d'art.

Aujourd'hui à la table de la princesse, une curieuse conversation, sur les morphinomanes entre Magitot et Dieulafoy. Ils citent des faits comme ceux-ci : un monsieur qui a une certaine paresse à mon-

ter un escalier, à faire une visite au quatrième, et qui, pour s'y décider, se pique à la cuisse, par-dessus son pantalon.

Beaucoup de femmes demandent à la morphine un montant de l'esprit, un coup de fouet de la causerie. On voit des maîtresses de maison disparaître, une minute, avant leur dîner, et reparaître, ayant dans les yeux de l'ivresse spirituelle. On cite comme la plus extraordinaire des morphinomanes la comtesse de Lichtenberg, qui se fait vingt ou trente piqûres par jour.

Un joli détail : ces femmes, à l'exemple des hommes qui possèdent une semaine de rasoirs, ont une semaine d'aiguilles, avec lesquelles on ne se pique qu'une fois, et qu'on envoie repasser.

Mardi 23 mai. — « Hugo a des idées sur tout, » dit quelqu'un à notre table.

— « Des idées, non, des images seulement, » reprend un autre.

——— J'interroge aujourd'hui un grand médecin sur les phénomènes psychiques accompagnant la formation de la femme. Il me parle d'une rêvasserie particulière à cette époque, et à ce sujet il me conte cette petite histoire.

Il était le correspondant d'un étudiant en médecine de sa province, qui venait passer le dimanche avec lui, et amenait, tous les mois, une sœur qu'il faisait sortir d'un couvent de Paris. Au bout de quelque temps, sous prétexte de petites courses, l'étudiant restait des demi-journées à *gueuser*, laissant sa sœur au médecin.

Et la fillette passait des demi-journées dans un coin de la chambre à rêvasser, se refusant de sortir, quand il lui proposait. Enfin un beau jour il l'embrassait... « La première fois, tu me diras tout ce qu'une femme peut faire, pour rendre un homme heureux, » lui disait la jeune fille au moment de la rentrée de son frère.

Le médecin avait la conviction, que toute la rêvasserie de ces longs dimanches, était un travail d'imagination érotique, à la recherche de tout le possible et l'impossible dans la caresse, que peut rêver une ignorante des choses d'amour.

Voici, du moins — ce médecin le croyait — tout le thème des pensées de la jeune fille, devenue femme, et qui ne voit pas d'homme.

Jeudi 25 mai. — Je dîne avec un attaché à l'ambassade de Russie. Il cause de la femme russe et de son curieux dédoublement dans les choses d'amour, où chez elle, un troisième personnage, tout cérébral, semble seulement comme témoin, prendre un ex-

trême plaisir à la physiologie de la chose, et aux expériences ultra-libidineuses.

Une femme mariée de là-bas, à laquelle il faisait la cour avant son départ, lui disait :

« — Autrefois peut-être, mais maintenant, non.

— Pourquoi cela donc?

— C'est bien simple... Autrefois je risquais quelque chose... il y avait un peu de bravoure à me donner... tandis que maintenant je mets un enfant sur le dos d'un honnête homme, qui n'en est pas le père. »

Cette phrase est assez russe.

Puis, il nous entretenait du jeune Demidoff, en train de faire du *sport politique*, et qui, dans une de ses dernières missions secrètes à Paris, soit à propos de Skobeleff, soit à propos de la lettre de Hugo au czar, avait reçu son brevet de commandeur de la Légion d'honneur, des mains de Mme Adam, brevet que Chanzy n'avait pu emporter.

Et sur la jolie femme, devenue la puissance du moment, il parle curieusement de son échec diplomatique en Russie, et donne de cet échec l'originale raison que voici : elle n'a pas moralement parlant, et selon une expression du pays, la *chair froide* des princesses Troubetzkoï, et autres femmes de la diplomatie russe.

Samedi 27 mai. — Bourget nous traçait, ce soir,

avec son talent de spirituel et délicat causeur, la silhouette d'un jésuite, d'un abbé M..., qui avait la monomanie de la confession, et le soir, battait les rues et confessait les cochers de voitures, un rien catholiques, stationnant aux portes des maisons, — les confessant monté sur le siège, à côté d'eux.

Un romancier, qui avait entendu parler de lui, songea à l'étonner, et lui demanda à se confesser. Mais au bout de sa confession, que dans son innocence, le romancier croyait effroyable, le confesseur des chenapans sortit de son confessionnal, l'embrassa, lui dit : « Je t'administrerai le *coup de torchon* (l'absolution) samedi, et nous mangerons ensemble le bon Dieu, dimanche. »

On lui prête, à ce confesseur, une agonie épouvantable, une agonie délirante, où il confessait des criminels imaginaires, encore plus terribles que le romancier.

Dimanche 28 mai. — Visite, ce matin, du peintre Tissot, qui vient me voir pour une illustration de RENÉE MAUPERIN.

Un causeur, où dans la divagation loquace de la parole, une expression de peintre ou d'observateur, vous repince l'attention, et vous *rengrène* dans sa conversation.

Il me dit aimer l'Angleterre, Londres, l'odeur du charbon de terre, parce que ça sent la bataille de la

vie. Oh! ajoute-t-il, ils ne sont pas sentimentaux, les insulaires... Je me rappelle, un jour de pluie, par une de ces pluies, comme il en fait à Londres, et où la chaussée, est un lac — c'était le soir — un lac répétant le flamboiement du gaz des boutiques... Dans cette eau, un malheureux épileptique, tombé en travers de la chaussée, la face contre terre, et qui se noyait au milieu des gens le regardant, sans lui porter de secours... J'allais quelque part, à un spectacle ou à un concert. Mon *cabman*, en passant comme le vent, jeta aux curieux, deux mots anglais signifiant : « Retournez-le! » Oui, cela voulait dire : « Mettez-le sur le dos, sans cela il se noiera. » Ce « retournez-le », voyez-vous, c'est toute la miséricorde d'un Anglais pour son semblable.

Mercredi 31 mai. — Aujourd'hui, une femme mariée disait à une de ses amies : « Je n'ai eu qu'un bon mois, cette année... celui du krach! La joie intérieure que cette ruine universelle de la plupart de ses connaissances a causée à Charles, ça l'a distrait, pour un moment, de la persécution, qu'il a besoin d'exercer sur ceux qui vivent, côte à côte, avec lui. »

——— Un mot drôle de Baron, l'acteur. Je ne sais plus quel vieil auteur, tout près d'être cente-

naire, tenait des propos abominablement réactionnaires, dans le foyer des Variétés. Baron s'approche de lui, et avec la voix comique qu'on lui connaît, lui dit : « Toi, tu sais, nous t'avons oublié en 93, mais la prochaine fois, nous ne te manquerons pas! »

Mardi 6 juin. — Ce soir, Mme Daudet me lit quelques notes d'un journal d'impressions, qu'elle rédige depuis trois ans. C'est de la littérature, délicate, aiguisée, raffinée. Au milieu de ces notes, il y a le récit de l'audition de mes trois derniers romans. LA FILLE ELISA, LES FRÈRES ZEMGANNO, LA FAUSTIN. Mme Daudet me lit ce récit, ou plutôt elle le commence, puis s'arrête et ne veut plus lire.

Un martyr que ce jeune Daudet, le martyr du rhumatisme. Toujours des souffrances, et des souffrances qu'il n'endort qu'avec la morphine. Et en dépit des souffrances, une volonté de travail entêtée qui triomphe de tout. Il disait : « Aujourd'hui, malgré tout, j'ai fait ma tâche, oui, mes cinq pages. » Et comme je lui demandais ce que ça fait de lignes, il me répond : « Deux cent cinquante. »

Au dîner un joli mot d'enfant gâté. Le beau, l'adorable Zezé, tout à coup se renversant dans sa petite chaise, jette avec des larmes dans la voix : « Je ne veux plus mâcher... je trouve çà ennuyeux ! » Vouloir manger sans se donner de peine, est-ce d'un beau caprice souverain?

Samedi 10 juin. — Aujourd'hui La Rounat m'a écrit au sujet d'HENRIETTE MARÉCHAL qu'il voudrait reprendre, et j'attends dans le cabinet du secrétaire de l'Odéon.

Une glace de cheminée, avec de chaque côté, fixée au mur, une lampe girandole en fer poli. Sur la cheminée, placés de travers et comme poussés l'un contre l'autre par un amoncellement de papiers, deux vases blancs à dessins bleus, d'un ancien modèle de Marly, et dans lesquels sont en train de mourir deux grandes herbes exotiques à feuilles poussiéreuses. Des meubles recouverts d'une imitation de velours, chargée de fleurs-rosaces, dont le relief pourpre se détache d'une trame d'or : une imitation très mal faite, et flétrie de cette flétrissure particulière au théâtre, et donnant à la laine, à la soie, au coton des ameublements, quelque chose de la pourriture que l'on voit dans les couronnes des cimetières. Le cartonnier de rigueur dans un coin, supportant un échafaudage branlant de boîtes de papier à lettres et d'enveloppes. Au plafond et sur les murs un affreux et triste papier imitant — tout est imitation ici — un cuir naturel, gaufré de petits trèfles, et sur le mur chocolat, dans un cadre une affiche jaune des ENFANTS D'ÉDOUARD, pour la quarante-et-unième soirée littéraire, et à côté une grande et mélancolique aquarelle, représentant Fleuret dans le rôle de *Marcasse*, offert par le peintre à l'acteur.

Mercredi 14 juin. . . . .

Il trouvait une triste immobilité aux dessins de son tapis. Il voulait dessus une coloration, un reflet errant. Il allait au Palais-Royal, où il achetait une tortue. Et il était heureux de la promenade sur son tapis, de cette chose vivante et éclairée. Mais au bout de quelques jours, il trouvait le lumineux du chélidonien, un rien triste. Il portait alors sa tortue chez un doreur, et la faisait dorer. Et l'animal — bibelot, à la fois doré et locomobile, — l'égayait beaucoup, jusqu'au moment, où, tout à coup, il lui venait l'idée de faire sertir la tortue par un bijoutier. Alors il faisait incruster sa carapace de topazes. Et il était dans la joie de son imagination, quand la tortue mourait de son incrustation.

L'original, très charmant, très intelligent, très distingué, qui a eu cette idée excentrique, m'est amené aujourd'hui par Heredia, et s'est d'avance préparé, dans sa toilette, une âme *ad hoc*, pour la visite.

Samedi 17 juin. — Au Salon. Un tableau attire-t-il mon œil par sa cuisine, par un effet nouveau, par une originalité quelconque, quand je m'approche, et que je lis la signature, c'est le tableau d'un Autrichien, d'un Scandinave, d'un Russe, d'un Italien, d'un Espagnol. En peinture nous sommes battus par les étrangers, décidément battus.

Une chose me frappe dans ce Salon : c'est l'influence de Jonkindt. Tout le paysage qui a une

valeur, à l'heure qu'il est, descend de ce peintre, lui emprunte ses ciels, ses atmosphères, ses terrains. Cela saute aux yeux, et n'est dit par personne.

——— La vieillesse a quelque chose d'un crépuscule moral, dans lequel on entrerait.

Mardi 20 juin. — Une opération terrible est faite dans un hôpital, par un chirurgien à la main admirable, — mais une opération tout à fait de luxe, et pour la grande gloire de l'opérateur. L'opération faite, l'interne de service salue de la main, comme un militaire son chef, et jetant un coup d'œil sur ce qui reste, et sur ce qui a été retranché du patient, dit : « Quel est le morceau, qu'il faut reporter au lit? »

——— Les femmes du Midi sont reconnaissables aux coins de la bouche : elles y ont plus de rondeur, ce qui fait leur sourire plus gras.

Samedi 24 juin. — Ces jours-ci, les journaux font grand bruit de mon testament : ça me donne comme l'impression de me survivre.

——— Un drolatique mot d'enfant. Le petit Lucien Daudet, prêt à partir, cet hiver, pour un bal masqué, après avoir, longuement et orgueilleusement, considéré son costume multicolore, s'écriait : « Hein! qu'est-ce qu'ils diraient, les perroquets du Jardin d'Acclimatation, s'ils me voyaient maintenant? »

Mardi 4 juillet. — « Il ment, il ment à dire d'expert! » C'est Gambetta qui entre dans le salon rouge de Brébant, et tout en parlant d'un homme politique en vue, va s'asseoir au bout de la table.

De son contemporain, il passe à Rabelais, son auteur aimé, dont il a nombre d'éditions, se vantant même de posséder le fameux exemplaire, que le Régent lisait à la messe. Il se plaint spirituellement, que l'inauguration de la statue du grand écrivain du Rire, ait eu le caractère d'une inauguration de statue de Dupont de l'Eure, d'une apothéose de parlementaire vertueux et correct.

Puis l'homme qui a été spirituel, impartial, éclectique, se met à plaider l'équité de la dépossession des actionnaires de l'Église de Montmartre, avec des subtilités de scolastique moyennageuse.

Mercredi 5 juillet. — Une *frôleuse :* c'est le nom,

qu'un ironique médecin donnait à la teneuse d'un salon de Paris, où l'on fabrique des sous-préfets pour la province, et comme on demandait au médecin, ce qu'était une « frôleuse, » il répondait que c'est la variété de femme, qui ne met jamais de poudre de riz à ses épaules, et se frotte à votre habit noir, en travaillant à vous incendier doucement. Et comme l'on parle d'un monsieur qui a fait sa fortune dans ce salon : « Oui, oui, le monsieur à l'*amour contenu!* » Et la définition est parfaite. Car le monsieur est le type de l'homme jouant, pour les maîtresses de maison où il va, une passion, qu'il semble avoir toutes les peines du monde à renfoncer, à museler.

Jeudi 6 juillet. — Aujourd'hui l'après-midi passé à Médan, chez les Zola, avec le ménage Daudet et le ménage Charpentier.

Zola a cette inquiétude agitée, qui est le caractère particulier de sa nervosité. Il n'est pas content du roman qu'il fait... Il y a trop de vente de toile et de coton... A distance, et avant de l'avoir commencé, la chose lui paraissait devoir être plus intéressante. Puis, malgré lui, l'écrasant succès de ses premiers livres, est l'empoisonnement de sa carrière future. Et il laisse échapper, sur la note d'une profonde tristesse : « Au fond, je ne referai plus jamais un roman qui remuera comme l'Assommoir, un roman qui se vendra comme Nana ! »

En revenant de Médan, je me dis qu'un ménage peut se passer d'enfants dans un appartement de Paris, mais non pas dans une maison de campagne. La nature appelle des petits.

Vendredi 14 juillet. — Ayez une idée, comme cette fondation que je veux faire d'une pension de 6000 francs à dix hommes de lettres, forcés de perdre, leur temps et leur talent dans le travail d'un ministère où dans les œuvres basses du journalisme. A cette idée sacrifiez beaucoup de choses, des désirs de mariage, des envies d'avoir, à votre chevet de mourant, une affection, une compagnie douce de la dernière heure. Et votre récompense sera un article d'un petit journal qui vous accuse d'être un *malin*, un article de Vallès qui vous compare à Fenayrou, enfin un tas d'articles qui vous tourneront en ridicule.

Samedi 15 juillet. — Au milieu de la conversation des grandes personnes, j'entends un gamin dire à un autre gamin qui dîne à côté de lui : « Mais la densité de l'eau ? »

Voici la génération présente des enfants. Ils ne sont plus amusés, ils ne sont plus intéressés, que par des joujoux scientifiques, que par de la chimie ou de la physique, à portée de leur petite cervelle. Les

contes de fées ou les Robinson ne leur parlent plus. C'est là, je crois, un symptôme de la mort de la littérature et de l'art, chez les hommes du vingtième siècle.

Dimanche 16 juillet. — Les de Nittis tombent chez moi.

Et tous trois, devant un carton de vues de Paris du XVIII[e] siècle, nous passons ensemble les dernières heures de la journée : la petite femme, toute triste de la cataracte venue à un de ses yeux, et qui la tient dans la terreur de perdre la vue, Nittis encore tout endolori de sa fluxion de poitrine, moi souffrant et soucieux de les quitter, et de ne pas savoir, ainsi qu'il arrive à mon âge, si je les reverrai encore, ces tendres amis. Et le feuilletage de ce Paris du passé, dans le crépuscule, et dans le contact de nos trois tristesses, rassemblées autour du vieux carton, a cependant quelque chose de doux.

Lundi 17 juillet. — Je suis tourmenté par l'anxiété de ne pouvoir plus travailler. Et je pense que j'aurai alors, ainsi que l'on a la soudaine souffrance d'un mal, resté longtemps sourd, j'aurai la cruelle révélation de ma vieillesse sans femme et sans enfants, de mon isolement dans la vie, de tout le dur de ma situation :

choses que je ne sens pas, quand ma cervelle crée et me donne la compagnie des êtres d'un livre.

Jeudi 20 juillet. — Un bibliophile demandait à Lortic : « Pourquoi les relieurs demeuraient dans des maisons si sales? » Il lui répondit : « C'est que nous détruisons les maisons en pierre, et les propriétaires de ces maisons ne veulent plus de nous. Il n'y a que les maisons en bois qui résistent à nos presses, et c'est là seulement, où on nous trouve. »

——— Le duc de C... aurait vingt-cinq mannequins, modelés sur sa personne, pour que ses vêtements ne se déshabituent pas de ses formes, et ne contractent pas de mauvais plis.

C'est lui, qui se fait habiller par deux valets de chambre, à l'un desquels, il dit : « Maintenant, mettez de l'or dans mon gilet. »

——— Une sœur qui a soigné une de mes parentes, lui avouait, qu'il n'y avait que la mort d'un enfant, qui la touchât, qui l'émût.

Mercredi 9 août. — Cette nuit, cauchemar des plus

cauchemardants. Je rêvais, que venant de je ne sais où, et me rendant à Paris, je m'arrêtais à Nancy, pour voir la plaque, récemment mise dans la maison, où je suis né. Là, à Nancy, d'où je devais repartir le lendemain, je perdais mon frère, — qui se retrouvait vivant dans mon rêve. Et ce Nancy, dans lequel je courais éperdu, prenait le caractère brouillardeux et immense d'un Londres, et mes compatriotes, auxquels je m'adressais, semblaient ne pas me comprendre. Et les bureaux de police, où j'allais, avaient des corridors qui ne menaient à rien. Et il y avait, tout autour de moi, des regards de passants, ironiques et méchants, des mauvais visages de rêves.

J'ai rarement souffert de l'anxiété, comme dans ce cauchemar, où j'éprouvais quelque chose de la sensation d'un homme, qui deviendrait fou de la persécution des choses, ainsi qu'il arrive dans les féeries.

——— C'est singulier, le bégayement de la pensée chez quelques hommes. L'idée chez eux bronche, comme la parole chez d'autres.

Jeudi 17 août. — Je déjeune, ce matin, avec un individu, ayant le teint d'un homme, qui ne met jamais d'eau dans son vin, ayant l'œil de braise allumée d'un chien de berger, et le plus bel en-

semble de traits finauds et madrés, qu'il se puisse voir sur un *facies* de paysan. C'est un vétérinaire, qui, à l'heure qu'il est, fait les conseillers généraux, les députés; est le maître du suffrage universel dans le département. Vétérinaires et huissiers, on l'a dit : voilà les souverains de la France d'aujourd'hui !

Lundi 21 août. — En chemin de fer, j'ai en face de moi une nourrice alsacienne, au long front étroit, aux yeux toujours abaissés et lobés de rondes paupières, à la bouche infiniment petite avec de grosses lèvres, à la mignonnesse excessive des traits, dans des largeurs et un carré de visage rudimentaire. On dirait une figure de triptyque.

Vendredi 25 août. — J'ai en moi dans l'éveil, de l'ensommeillement, comme le jour, où Pélagie avait mis dans une crème, une feuille tout entière de laurier amande, et je ne puis surmonter cet ensommeillement.

Samedi 26 août. — « J'avais un ami. Il tomba malade. Je le soignai. Il mourut. Je le disséquai. » Cette phrase d'un médecin du XVIIIe siècle ferait

bien comme épigraphe de certains livres d'amis, après décès.

——— Un joli type pour le roman moderne, que le fils du restaurant de ces dernières années, de ce fils reçu bachelier, docteur en droit, etc., un monsieur qui a une serviette sous le bras, et dans une redingote faite par le premier tailleur, cause beaux-arts, littérature, philosophie, une main familièrement appuyée sur le dos de la chaise du dîneur, et galamment contourné... pendant que la cocote, que le client a amenée, lui fait l'œil, ainsi qu'à un capitaliste plus calé, que son payeur de dîner.

——— En ce moment, les « Alphonses » doivent pulluler. Je vois cela aux chemises masculines, qui sont des chemises d'hommes de la prostitution. Voici entre autres le *Pajamas* ou *costume pour dormir*. Costume pour dormir : ça dit-il des choses : Et il faut voir le costume, c'est une chemise de soie, ornée de brandebourgs, comme une veste de hussard, et qui coûte 45 francs.

Dimanche 7 septembre. — Promenade péripatéti-

cienne du dimanche, avec Popelin, dans le parc, pendant la messe.

Aujourd'hui la conversation est sur la guerre, sur la baisse de la gloire militaire dans les esprits, sur la perte de 25 p. 100, qu'ont fait subir à cette vanité des temps passés, la blague des *Militairiana*, les romans des Erckmann-Chatrian, l'affaiblissement de l'idée de la Patrie.

Nous constatons que l'enfant n'est plus exalté par des récits de bataille, mais remué et intéressé par des descriptions de voyages en ballon, de descentes de plongeurs au fond des océans. En ces temps même, il faut l'avouer, le militaire revêt un aspect prêtant un rien à la moquerie, un aspect légèrement comique, et nous commençons à ressembler aux Athéniens, souriant d'Hercule et de ses héroïques exploits.

Samedi 9 septembre. — Visite de la maison de l'illustre couturier Worth, à Puteaux. Partout aux murs des assiettes de tous les temps, de tous les pays. Mme Worth dit qu'il y en a 25 000, et partout, jusqu'au dos des chaises, des larmes de cristal. C'est le délire du tesson de porcelaine et du bouchon de carafe.

Le possesseur de ce logis, ressemblant à l'intérieur d'un kaléidoscope, revient, le soir là dedans, incapable de manger, incapable de jouir de son éton-

nant et coruscant immeuble, *migrainé* par les odeurs et les senteurs des grandes dames, qu'il a habillées toute la journée,

Mardi 12 septembre. — Parlant de la bonté de son intérieur, de sa chambre, de son lit, la princesse dit : « C'est moi qui n'étais pas heureuse, quand à Compiègne, on m'a donné le lit du pape... Un lit d'une grandeur, vous ne pouvez en avoir une idée... Pour n'avoir pas froid, j'étais obligée de mettre toute ma garde-robe sur moi. »

Jeudi 14 septembre. — Visite du khédive, le petit-fils de Mehemet-Ali. C'est un Oriental à la barbe rousse, ressemblant à un Théophile Gautier, qui aurait du louche, un rien de strabisme dans le regard. Il joue de la langue française, avec une parfaite connaissance de tous les parisianismes, pimentés d'une certaine gouaillerie sentant le ruisseau. C'est cependant un vieux Turc, un tranquille metteur à l'ombre de ses ministres, qui *bonhomise* merveilleusement sa pensée, en les euphémismes spirituels d'un parfait civilisé. Seulement, au milieu de sa phraséologie, où il se peint bourgeoisement au temps de sa puissance, comme « un agriculteur, un sucrier », il y a le terrible accent qu'il donne à des phrases, comme celle-

ci : « Oui, quand mon oncle a été brûlé ! » Là, sans qu'il le veuille, tout à coup dans l'homme européanisé, vibre une intonation du bord du Nil.

Au khédive succède le duc de Ripalda, qui a longtemps voyagé dans les déserts de l'Amérique méridionale, ces déserts d'herbe qui recouvrent un cavalier et son cheval, et qui nous entretient du sentiment douloureux d'infériorité, qu'on éprouve dans ces contrées, quand les Européens comparent leurs sens aux sens des Indiens. « Nous, nous sommes des aveugles, disait-il, rappelant un jour que son guide lui signalait à l'horizon, cinq chevaux avec le détail de leurs couleurs, chevaux qu'il ne voyait que quelques minutes après, et encore avec une lorgnette. Et ils entendent comme ils voient, les Indiens ! »

Lundi 18 septembre. — Ce soir le baron Larrey raconte une horrible histoire de brûlure.

Une femme brûlée, en se chauffant en chemise, en jupon, en camisole, au coin de son feu. Elle était si atrocement flambée, qu'elle semblait une négresse, et quand Larrey la vit, elle pouvait seulement se tenir dans son lit, à quatre pattes, sur la paume des mains et sur l'extrémité des genoux. C'est la plus épouvantable souffrance, à laquelle, dans toute sa carrière de chirurgien, Larrey ait assisté. Et la misérable femme vécut plusieurs jours.

Jeudi 21 septembre. — La princesse était, ce soir, dans les souvenirs mauvais et tristes de sa vie. Elle parlait de son retour à Paris, et de sa marche de la gare du Nord au boulevard Haussmann, sans pouvoir trouver de voiture. Enfin, écrasée de fatigue, elle s'était assise sur un banc, qui existe encore en face de son ancien hôtel de la rue de Courcelles. Et là, mourant de soif, et n'osant entrer nulle part, elle envoyait Julie sa femme de chambre chercher un verre de groseille, chez un marchand de vin à la porte de son hôtel, — un marchand de vin, devant lequel, au temps de sa prospérité, elle était passée si souvent.

Vendredi 29 septembre. — Oui, j'ai eu dix-huit maîtres de piano, et sept maîtres d'écriture. Ah! de drôles de maîtres, reprend la princesse. J'ai eu un certain maître d'écriture qui avait une grosse tête toute ronde, avec de petits cheveux blancs frisés, et toujours accompagné d'un caniche. Celui-ci, sa page d'écriture donnée, passait son temps à me retirer des doigts ma plume, à la jeter au milieu de la chambre, et à la remplacer par une toute neuve. Quand il est parti, il y a eu des plumes taillées à la maison, pour jusqu'à mon mariage.

On m'avait découvert un maître d'allemand, possédant une joue mangée par une immense dartre, et toute la leçon, il en faisait tomber des écailles.

Le maître d'anglais, lui, était un petit prêtre irlan-

dais, un abbé poupin, auquel nous nous amusions à faire sauter des chaises, sa soutane retroussée et tenue d'une main devant lui.

Dimanche 1er octobre. — L'amour du mari chez l'Américaine diffère de celui de la femme française : « L'Américaine préfère toujours son mari à son enfant, la Française, toujours son enfant à son mari. »

Jeudi 12 octobre. — Je revois Daudet, dans une espèce d'allégresse, de bonheur exalté produit par le travail, et qui ressemble à de la griserie : un état très particulier et que je n'ai constaté que chez lui.

Vendredi 27 octobre. — Dîner entre peintres et littérateurs.

Le peintre. — 6 039, c'est bien cela, 6 039... oui, j'ai couché avec 6 039 femmes.

Le littérateur. — Oh! oh ! oh!

Le peintre. — Vraiment, vous trouvez cela étonnant... le chiffre vous paraît excessif... Vous, à combien en êtes-vous?

Le littérateur. — Moi, je ne crois pas avoir dé-

passé le nombre de Salomon... les 700. Mais vous savez, le nombre de don Juan est : *Mille e tre.*

Le peintre. — Don Juan, je ne sais pas... Et puis c'est peut-être pour l'Espagne seulement... quant à moi, je suis sûr de mon chiffre... J'ai une mémoire extraordinaire... je pourrais vous dire le nombre des Alice, des Laure... tenez, en Orient, j'ai couché avec plus de mille Fatma.

Et la conversation continuant sur le même sujet, amène cette anecdote racontée par du Sommerard. Dans un voyage, à la suite de l'Empereur, je crois à Cherbourg, il allait voir Saint-Malo, en compagnie d'un vieux vaudevilliste. Ils étaient servis par une très jolie bonne. Le vieux vaudevilliste, très paillard de sa nature, la décidait à venir lui ôter ses chaussettes, le soir, dans sa chambre... La charmante fille était cousue dans un sac. C'était l'habitude d'alors de la maison, qui était, je crois, l'*Hôtel Chateaubriand* : toutes les servantes étaient ainsi cousues dans des sacs par le maître de l'hôtel.

——— Ces grands hommes politiques, quand ils se font littérateurs, font vraiment d'assez piètres découvertes. Voilà le duc de Broglie, qui aujourd'hui, dans une préface, célèbre comme une nouveauté, l'utilité de la lettre autographe, au point de vue historique. Il y a à peu près vingt ans, que mon frère et

moi l'avons faite, cette préface, en tête des PORTRAITS INTIMES DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Dimanche 5 novembre. — Je suis tellement malheureux de ne plus fumer, que, de temps en temps, ma pensée me dit : « Si par hasard, il m'arrive une apoplexie qui ne me tue pas sur le coup... le travail n'étant plus possible... fumerai-je, mon Dieu, tout le temps que je serai hémiplégique ! »

Mercredi 22 novembre. — Je pars pour le ROI S'AMUSE, avec l'idée de la représentation d'Irène du mois d'avril 1778, d'un couronnement du buste de Hugo sur la scène, d'une soirée d'enthousiasme, où les applaudissements ne permettraient pas aux acteurs de parler.

Des cravates blanches au paradis, c'est la première fois que je vois cela.

Contre toutes mes prévisions, le lyrisme de Hugo a affaire à une salle de glace. Got est un excellent, un très remarquable acteur dans une pièce bourgeoise, mais en ce rôle historique, il ne sait ni être bossu, ni boiter, ni pleurer, ni dire un vers, et il n'a pas même la silhouette naine à la Velasquez, qu'aurait eue Rouvière... Puis toujours cette humanité *hugotienne*, cette humanité à la sublimité des senti-

ments et qui parle seulement au cerveau, et non pas au cœur, à la fibre.

Dans les corridors, on se dit à l'oreille : « Ça me paraît démodé, hein ? » Oui, il y a vraiment dans le temps de critique et d'analyse où nous vivons, abus d'ingénuité en ce génie de 1830 : le masque à bandeau qui rend Triboulet sourd et aveugle à la fois, et lui fait encore perdre le sentiment de sa droite et de sa gauche, est une invention dramatique par trop enfantine.

La pièce continue dans ce petit bruit de *friture*, que fait le froissement des programmes et des robes de soie de femmes dans l'ennui d'une salle : bruit précédant d'ordinaire les sifflets.

De la scène, mes yeux vont à la loge en face, ou est le président Grévy, et de là dans l'avant-scène au-dessous, où se tient dans l'ombre, Hugo, son immense front voilé de sa large main.

Enfin nous voilà au cinquième acte, où vraiment François Ier est vraiment trop Gaucher Mahiet, où la petite Bartet, à la porte de la masure de Saltabadil a l'air du petit Chaperon rouge, où Got qui a un peu perdu la tête, sonne la cloche d'alarme, ainsi qu'on sonne un dîner, et au bout de son interminable monologue, s'écrie : « J'ai tué mon enfant ! » dans l'allégement de la délivrance.

Et la salle se vide d'une manière morne.

Jeudi 23 novembre. — Les Zola venus hier à Paris,

pour la représentation du Roi s'amuse, dînent ce soir chez les Daudet. On cause de la pièce, et Daudet explique l'insuccès par ceci : que le père est un bouffon, et que son métier de bas comique tue l'émotion de la paternité, en sa personne.

Il ajoute que Got est un fin *regardeur*, qu'il attrape des jeux de physionomie, des attitudes, des mouvements de mains des gens, avec lesquels il se trouve, mais qu'il est incapable de tirer la moindre chose de lui-même; or, un bouffon, ça ne se rencontre pas, dans la rue, ça ne s'observe pas, ça ne se photographie pas.

Enfin il s'écrie que la pièce lui a semblé, tout le temps, jouée en charge, en charge sérieuse, appliquée, pieuse même, mais en charge, comme devaient la jouer les excellents acteurs du Théâtre-Français.

Zola est au fond assez content, au point de vue du naturalisme, de l'échec d'hier. Cependant il ne peut s'empêcher de proclamer, qu'il y a des choses qui sont *bougrement* bien, dans le rôle de Blanche : « Attendez, je ne me rappelle plus les vers, mais ce « Je « t'aime » du premier acte, c'est vraiment pas mal.

— Oui, là est la création de la pièce, jette Daudet

— C'est pas mal, pas mal, reprend Zola, et ma foi, oui, j'étais à la représentation, par moments, furieux contre les lâches, qui n'osaient pas applaudir... j'aurais aimé à leur dire des sottises.

Et là-dessus, Zola laisse percer son ennui de ne pouvoir se faire jouer, disant que le roman ne l'in-

téresse plus, que c'est toujours la même chose, à moins de découvrir une forme nouvelle.

Dimanche 26 novembre. — Pensée dédiée aux hommes politiques. Je trouve que la manière d'être la plus utile à sa patrie : c'est de passer toute sa vie, sans toucher un sou du budget de l'État.

——— Très amusants, les SOUVENIRS de Banville. Pas un mot de vérité vraie, des modernes de contes de fée, mais vus avec une optique toute particulière à l'homme : l'optique de l'hyperterrestre funambulesque.

——— Il est peut-être possible que quelques honnêtes gens n'aiment pas le vrai en littérature, mais on peut être certain que tous les malhonnêtes gens l'abominent.

——— Je ne sais plus, si je n'ai pas déjà jeté cela dans mon journal. Une des choses qui, dans mon enfance, m'ont impressionné le plus, c'était de voir mon

père donner le nombre de sous juste, pour la chaise sur laquelle il s'asseyait, pour le journal qu'il achetait, etc., etc. La notion exacte du prix des choses semblait, à ma cervelle d'enfant, la science la plus difficile, la plus impossible à acquérir.

——— Des collégiens dans le chemin de fer :

— LES MILLIONS DE LA TANTE ZÉZÉ, dans le *Journal de la jeunesse*, c'est ça qui est chic.

— *Cornua Phœbe*, *cornua Phœbe*, répète dans un coin, l'autre.

— Dis donc, Vésicatoire qui m'a dit ce matin, qu'il était matérialiste !

——— Ils sont très particuliers ces Italiens, très différents de nous. Toutes les choses qui leur rappellent la mort, leur font une horreur, qu'ils expriment avec de l'effroi enfantin. Puis ils ont la superstition que commencer à porter le deuil, c'est être condamné à le porter longtemps. « Je me rappelle, me dit l'un d'eux, quand j'étais tout petit, une fois qu'on m'a mis en noir, ce noir, je l'ai porté toute mon enfance. »

Mercredi 13 décembre. — Aujourd'hui quelqu'un

me disait qu'il a entendu de ses oreilles, le nouveau préfet de la Seine, demander où était l'avenue de l'Opéra. Hier, la femme, la femme d'un diplomate de ma connaissance me racontait, que le nouveau chargé d'affaires, je ne sais plus où, sollicitait d'elle quelques renseignements. Elle lui dit : « Vous les trouverez, sans doute, dans le Gotha ». A quoi il répondit : « Le Gotha, qu'est-ce que c'est que ça ? »

Un ministre plénipotentiaire ignorant l'existence du Gotha, c'est trop violent, vraiment !

Jeudi 14 décembre. — Les livres de Loti, il me semble y trouver la senteur de bitume, de la momie de femme, aux petits bouquets de fleurs sous les aisselles, que j'ai vue détortiller à l'Exposition de 1865.

Daudet me disait, ce soir, qu'on était venu le cher cher, pour la mort de sa mère, au moment où il était en train de faire le premier feuilleton de l'ÉVANGILISTE, et qu'il avait été pour lui très douloureux, de reprendre ce feuilleton, où la fiction de son roman se mêlait à la réalité du triste spectacle, qu'il venait d'avoir sous les yeux.

Là-dessus, il passe au récit des impressions de la maîtresse d'allemand de son fils, de Mme Ebsen, que je viens de cogner dans l'antichambre. Le jour, où elle est venue donner la leçon à Léon, et qu'il lui a donné les deux numéros parus du journal : « Aujourd'hui, a-t-elle dit à son élève, il n'y aura pas de

leçon, vous allez me traduire le roman de M. votre père. » Et derrière la porte, Daudet l'entendait rire à « Oh! pas d'un *chur* » cette phrase moquant son accent scandinave. Puis quand elle fut arrivée à : « Mère, nous ne nous quitterons jamais! » elle dit : « Ça me fait trop d'impression, ne traduisez plus, je veux lire cela toute seule! »

Dimanche 17 décembre. — Il est de par le monde, un certain nombre de femmes tendres et toquées, dont c'est charmant d'être l'ami intime, l'ami de cœur, mais dont je ne voudrais à aucun prix être l'amant.

Dimanche 17 décembre. — Ce temps, il m'est venu l'idée de faire un carton de cent eaux-fortes modernes, pour être l'occupation de mon après-déjeuner de mon après-dîner, avant que je me mette au travail, et me tenir lieu de la fumerie d'autrefois. Et je reste des heures en contemplation devant le noir de l'eau-forte de Seymour Haden intitulée : (A sunset in Ireland) Coucher de soleil en Irlande ; — en contemplation devant le noir de ce bois, au bord de l'eau, sous le crépuscule, devant ce noir de Rembrandt que lui seul de tous les aquafortistes modernes a retrouvé, devant ce noir qui a quelque chose de la grasse nuit d'un dessin exécuté au suif.

Mercredi 20 décembre. — J'ai une voisine qui a une maladie de femme, et qui va en consultation, tous les ans, chez un célèbre médecin de Belgique. Cette année-ci, il lui a demandé, si elle avait un calorifère dans sa maison. Sur sa réponse affirmative, il lui a dit : « Eh bien, c'est tout à fait inutile que je continue à vous soigner. »

Et l'on me demande pourquoi, je n'aime pas les inventions modernes, parce qu'elles sont ou dangereuses ou tout au moins destructives du confort de la vie.

——— Dos de jeune fille du peuple : reins carrés se dessinant sous des renflements de jeune graisse, nuque de cariatide à la couleur brune orangée, sur lequel brille un collier de gros grains de verre, oreilles aux extrémités écarlates.

Samedi 23 décembre. — « Seymour Haden, Whistler oui, c'est pas mal... c'est de la jolie eau-forte d'amateur ! » me dit Legros.

Diable, comme jugement de confrère, il est pas mal sévère !

Puis voilà ce Legros, dévoilant un fin comédien, dans la charge d'une soirée d'*esthètes*, avec toutes les pantomimes dans le *bleu*, et les pâmoisons célestes, que produit chez eux, l'audition d'un morceau de musique préraphaélique.

La comédie est coupée par l'histoire d'un M. Punaise en Angleterre, d'un monsieur très riche qui a demandé à changer de nom, et qui, le jour, où il a obtenu un nouveau nom, a vu les punaises, quitter, dans la bouche de ses concitoyens, leur ancienne dénomination, et s'appeler de son nouveau nom.

——— Quel joli peintre en paroles de la vie parisienne, que ce Forain. Ce soir, il nous peint, au moment de l'arrivée d'une petite manicure bossue, une maison de la rue d'Edimbourg, une de ces maisons, peuplées de bas en haut, de cocottes, depuis la cocotte du premier au coupé au mois, jusqu'à la cocotte *cherche-dîner* sur le boulevard, des étages supérieurs. Au cri de : « La voilà ! » c'est, de haut en bas, une ouverture de toutes les portes, et la réunion et l'assemblage de toutes les femmes mêlées, et se faisant faire les ongles sur le palier, au milieu des autres locataires groupées et étagées sur les marches de l'escalier.

——— Une folie, un prurit de japonaiseries, cette année, j'aurai dépensé là dedans 30 000 francs : tout l'argent que j'ai gagné, et parmi tout cet argent, je

n'aurai jamais trouvé 40 francs pour m'acheter une montre en aluminium.

Vendredi 29 décembre. — Dîner hier chez Daudet, avec le peintre Beaulieu, le peintre des feux de Bengale dont j'ai donné l'atelier dans MANETTE SALOMON, et que j'ai perdu de vue, au moins depuis quinze ans.

C'est le même homme, mais un peu plus hirsute, et avec une paire de lunettes.

Samedi 30 décembre. — Au milieu de la gaieté et du tapage des conversations, Nittis adossé à son bureau du fond de l'atelier, me dit dans sa jolie langue enfantine, sur une note mélancolique : « Oh. quand on a passé la première jeunesse... quand il n'y a plus dans les veines, un certain bouillonnement du sang... la vie, ce n'est plus guère attachant... et moi encore tout enfant — j'avais dix ans — j'ai entendu. : « Il y a un « monsieur qui s'est tué... » c'était de mon père qu'il s'agissait... vous concevez la vie fermée que ça m'a fait là-bas... deuil et solitude... et des notions tout élémentaires... lire et écrire : ç'a été tout... le reste c'est moi qui me le suis donné... je me suis entièrement formé par la réflexion solitaire... cela m'a laissé une naïveté... et vous concevez que dans la société actuelle cette naïveté... »

Nittis ne finit pas sa phrase.

ANNÉE 1883

ANNÉE 1883

Lundi 1er janvier. — Dans l'après-midi Daudet, qui vient avec sa femme et ses enfants, me souhaiter le bon an, m'annonce que Gambetta est mort.

Mercredi 3 janvier. — Dieulafoy faisait, au fumoir de la princesse, le récit de l'héroïque mort de Trousseau.

Trousseau donnait à tâter une grosseur dans sa jambe à Dieulafoy, en lui disant : « Voyons, qu'est-ce que c'est que cela... et que ce soit un diagnostic sérieux?

— Mais c'est...

— Oui c'est... et il se servit du mot scientifique... et avec cela on a le cancer... j'ai le cancer... oui je l'ai... maintenant gardez cela pour vous, et merci.

Et il continuait à vivre comme s'il ne se savait pas

condamné à jour fixe, donnant toujours ses consultations, recevant le soir, à des soirées où l'on faisait de la musique, — serein et impénétrable.

Il s'affaiblissait cependant, ne pouvant plus sortir. Alors il renvoyait sa voiture au mois, et continuait à donner des consultations, chez lui.

Toutefois, malgré sa volonté et son courage, le changement qui se faisait en sa personne, apparaissait à tous les yeux, et le bruit se répandait qu'il avait un cancer. Sur ce, des mères accouraient chez lui, disant brutalement au médecin : « Mais est-ce vrai? on dit que vous allez mourir! Mon Dieu, qu'est-ce que va devenir mon enfant?... qu'est-ce que va devenir ma fille, quand viendra sa puberté? » Trousseau souriait, leur faisait signe de s'asseoir, et leur dictait de longues recommandations.

Et encore les derniers mois de sa vie, étaient empoisonnés par de noirs soucis de famille, et de terribles affaires d'argent à arranger.

Enfin il ne pouvait plus se tenir debout. Il fallait s'aliter. Couché, il recevait des amis, rasé, la toilette faite, dans l'état d'un homme qui aurait une légère indisposition.

Bientôt il souffrait des douleurs atroces. Seulement alors, il demandait qu'on l'injectât de morphine, mais à des doses infinitésimales, et qui lui donnaient le repos et le calme, pendant quelques minutes, puis il revenait à sa vie douloureuse, se secouait, et disait à l'ami médecin, qui se trouvait près de lui : « Faisons un peu de gymnastique intellectuelle, causons

de... » Et il nommait une thèse médicale quelconque, voulant conserver intactes les facultés de son cerveau, jusqu'au bout.

Un jour il laissait échapper : « J'espérais une perforation ou une hémorrhagie, mais non ce sera plus long » — et il épuisait dans cette maladie les souffrances de la mort à long terme.

Cela dura ainsi sept mois, pendant lesquels, je le répète, il ne laissa jamais voir qu'il savait devoir mourir à tel jour.

Dans les derniers temps, Nélaton vint lui faire une visite.

— Ta dernière visite, hein?

Nélaton fit un signe d'assentiment.

Là-dessus Trousseau lui dit en parlant d'un camarade de province, — je crois Charvet : « J'aurais bien voulu le voir décorer... tu devrais bien faire cela. »

Nélaton revenait quelques jours après, et lui disait : « Cette fois-ci, mon ami, hélas! c'est la dernière... mais le décret est signé. »

Quand il fut au moment de mourir, il dit à sa fille de s'approcher, lui prit la main, et soupira : « Tant que je te la serrerai, je serai vivant... Après cela, je ne saurai plus où je serai... »

——— Un professeur d'esthétique disait, ces jours-ci, à une personne de ma connaissance, qu'il ne fai-

sait aucune différence entre les jolies femmes et les autres... Après cette profession de foi, qu'il soit le mari de sa femme très bien, — mais professeur d'esthétique? Non.

Vendredi 5 janvier. — « Pas de discussion sur Gambetta, ou nous tapons! » s'écriait, ce soir, le fils de Daudet, donnant la profession de foi de son collège.

Dimanche 7 janvier. — J'ai un pauvre diable de cousin éloigné, qui vit avec dix-neuf cents francs, gagnés dans un ministère. Comme je lui demande aujourd'hui où il demeure, il me répond : « 21, rue Visconti... J'habite la chambre de Racine : une chambre où il fait bien froid, et où il y a si peu de jour, que j'ai toutes les peines du monde à m'y faire la barbe. » La chambre de Racine coûte 300 francs par an.

Mardi 9 janvier. — Dîner du *Temps*. La conversation de ce soir, est tout entière consacrée à Gambetta. Charles Robin dit qu'il existait deux perforations à l'appendice cœcal. Il croit que l'accident du revolver n'a eu aucune influence, que ç'a été concomitant, que l'homme, à quelques mois de là, à quel-

ques jours peut-être, était condamné à périr, à la suite d'une indigestion, d'une fatigue, d'un rien.

« Quel coup ! » laisse échapper, en entrant, Spuller, dont la grosse chair a le pâlissement d'un vrai chagrin.

On parle du cerveau du mort, qui est chez un tel, de son bras, qui est chez un autre, de je ne sais quoi de son corps, qui se trouve chez un troisième. C'est horrible aujourd'hui la dispersion d'un cadavre illustre.

Quelqu'un a fait allusion à la possibilité d'une opération. « Une opération ! s'écrie Liouville. Vous ne savez donc pas ce que Verneuil a dit à l'autopsie : « Mes enfants, quelle grâce d'état que nous ne « soyons pas intervenus ! »

Notre ami mangeait gloutonnement, interrompt Hébrard avec un sourire gamin. Vous rappelez-vous les perdreaux, il les engloutissait... il a peut-être avalé un grain de plomb, cela suffit pour une perforation, n'est-ce pas ?... Lannelongue, qui a écrit cent pages, sur sa maladie, croyait à un morceau de truffe du déjeuner, qui lui avait donné une indigestion.

Spuller accablé : « Il était aussi grand qu'il était bon, car il était le meilleur des hommes ! » Il ajoute : « Au fond, on ne le sait pas, mais ce qu'il aimait, c'était la science et la philosophie... Quand Robin a été nommé sénateur, cette nomination lui a fait autant de plaisir que les élections de 76. Il disait : « Voilà Robin nommé, c'est le commencement, nous serons un

jour les maîtres de l'Académie de Médecine, et alors... — ajoutait-il avec ce ton vainqueur et goguenard qu'il avait l'habitude de prendre, — nous les mènerons loin ! »

Là-dessus une discussion sur son crâne, qui décidément a une pesanteur, inférieure à celle de Morny. Et tout le monde d'ici est humilié, très humilié de cela, et proclame que la pesanteur n'est rien, et que tout est dans la beauté des circonvolutions, et que Gambetta a les plus belles circonvolutions du monde : *des circonvolutions à bourrelets* qui étaient à l'étroit dans sa *puissante boîte cranienne.*

. . . .

« Un grand homme de café ! » jette Hébrard, — et comme on cherche à voir dans le blanc de ses yeux, s'il est sérieux ou s'il blague, — le directeur du *Temps* improvise une théorie, éloquemment paradoxale, dans laquelle il proclame que le café, est une sorte d'école normale d'humanité très parfaite, où l'on arrive de suite au ferraillement et au corps à corps, sans les *salamalecs* et les exordes de la porte.

Du Mesnil raconte ensuite, comment Gambetta a eu l'œil crevé, c'est par la pointe d'un couteau qu'un repasseur, établi à la porte de sa maison, promenait sur sa meule, et dont l'enfant s'était trop approché, pour voir les étincelles.

Lundi 15 janvier. . . . .

« Oui, reprend Dumas, avec une conviction déses-

pérée, tous les hommes, la première fois que je les vois, ma première impression est de les regarder comme des coquins... et aussi toutes les femmes comme des coquines. Quand dans le tas, il se trouve un honnête homme ou une honnête femme, je le reconnais toutefois... Mais ma première impression est celle que je vous dis. »

Mercredi 17 janvier. — Les journaux de ce matin m'apprennent l'arrestation du prince Napoléon, et la discussion de la Chambre sur la proposition de Floquet. Le prince Napoléon m'est indifférent, mais cette pauvre princesse avec son habitude amoureuse de Paris. Cela me trouble toute la journée...

Mardi 23 janvier. — Je me rends au dîner du *Temps*, au milieu de vociférations d'aboyeurs de journaux, criant *la démission du ministère.* Peu de monde, on ne sait rien, on croit que le ministère a donné sa démission et qu'il l'a retirée. Des hommes soucieux, préoccupés, inquiets. Charles Edmond arrive, mis en retard par le long discours de Clémenceau. Dumont, de l'instruction publique, suit Charles Edmond. Il nous annonce que le ministère a positivement donné sa démission, mais que trois ministres restent. On parle du discours de Clé-

menceau, à la fin duquel l'orateur était très fatigué... Une conversation générale, où l'on entend la voix tendre du gros Spuller, disant à Berthelot : « Il a trouvé dans le cerveau de notre grand ami, une finesse... »

Et les apartés se taisent, et l'on écoute Spuller parlant de son grand ami mort, avec un peu de la religion d'un amoureux. Il dit à peu près cela : « Il était trop bon, et il n'avait pas le sens critique de l'humanité, ce qui le rendait parfois un mauvais juge des hommes, avec lesquels il était en rapport, mais quelquefois aussi, il voyait parfaitement juste... »

Spuller s'arrête quelque temps et reprend : « Voyez-vous, il avait des conceptions, des conceptions comme celle-ci : un jour, parlant du couronnement de l'Empereur de Russie, il m'a dit, qu'en cette occasion, il fallait que la France affirmât à la face de l'Europe, fièrement, la République, et qu'il voulait envoyer à ce couronnement, comme représentant du pays, devinez qui ? le duc d'Aumale, oui, le duc d'Aumale ! C'était brave, n'est-ce pas ?... D'autant plus qu'il s'attendait à ce qu'on aurait dit, qu'il faisait cela, pour devenir plus tard, ministre du prince. »

Jeudi 25 janvier. — Une immense pièce, aux boiseries blanches, aux rideaux de serge verte, au milieu un lustre de café de province, et par une fente des

rideaux fermés, une filtrée de lumière ensoleillée, tombant d'une façon toute rembranesque, sur les crânes d'une rangée d'hommes pâles, d'hommes jaunes, et éclairant un coin d'un terrible paysage alpestre, comme peint avec des couleurs de décomposition. C'est le salon extraordinairement bourgeois, où sont réunis les amis et les connaissances de Doré, pour le mener au cimetière.

Elle m'a surpris, cette mort, quoique la dernière fois que je l'ai vu, Doré se plaignît d'un étouffement continuel.

Au temps de la jeunesse du peintre, je l'avais trouvé insupportable, plus tard, et surtout depuis quelque années, où je dînais avec lui chez Sichel, j'avais découvert sous l'enveloppe balourde et grossière de l'homme, un loyal garçon.

——— Une monarchie tempérée par de l'esprit philosophique : au fond, voilà ce qu'il me faudrait. Mais que je suis bête, ce gouvernement, c'est celui de l'infâme Louis XV.

Mercredi 31 janvier. — C'est beau ce Paris, la nuit, vu du haut du Trocadéro, c'est beau, cette obscurité solide, sillonnée de feux. On dirait une mer aux vagues de pierres phosphorescentes.

Un tout petit dîner chez la princesse. D'hommes, il n'y a guère que Popelin, Lavoix et moi. La princesse pâle, fatiguée, jouant l'attention autour de ce qu'on dit, mais complètement absente. Elle s'échappe à dire, en parlant de la Conciergerie, avec un geste qui semble repousser l'image de sa cervelle : « La prison, je n'aime pas voir cela... » et elle en reste là de sa phrase.

On cause de la malle des papiers du prince Napoléon, qui a été saisie...

——— C'est peut-être dommage, que nous n'ayons pas pu finir notre œuvre historique, comme nous pensions le faire, par une histoire psychologique de Napoléon, par une espèce de monographie de son cerveau. On nous a vu faire de la petite histoire ; là dedans, je crois, qu'on nous aurait vu en faire, de la tout à fait grande !

Mardi gras 6 février. — Ce soir nous causions impressions d'enfance. Mme de Nittis disait qu'elle n'avait de ce temps qu'un souvenir, un seul. Quand elle se réveillait dans son petit lit, elle voyait toujours sa mère travaillant dans l'ombre transparente d'un abat-jour de lampe, une vision qui la faisait se rendormir pleine de sécurité. Sa mère, elle se la rappelle comme dans du clair-obscur.

Les souvenirs affluent plus nombreux chez mon ami, Nittis se revoit tel qu'il s'est apparu, la première fois, qu'il s'est regardé dans une glace : une petite figure toute pâle, dit-il, de grands cheveux filasse, — lui maintenant si brun ; — une petite blouse noire à pois blancs.

Il se rappelle aussi quand tout petit, il allait à une école de petites filles, où il était le seul garçon. Là, il avait pour maîtresse, une grande fille, nommée *Esperanza* qui l'aimait beaucoup, et qui dans les récréations, s'asseyait sur les marches de l'escalier, lui renversant la tête sur ses genoux, et lui caressant les cheveux, pendant que le petit fouillait de son regard amoureux le bleu profond du ciel. Nittis a eu, dès l'enfance, une sorte de passion pour les ciels, il me parlait un autre jour, des longs temps qu'il passait à regarder les gros nuages blancs de son pays, qui ne sont pas informes, comme ceux de chez nous, mais qui se modèlent dans le ciel, sous d'innombrables facettes. Et aujourd'hui encore, dans le parc Monceaux, il me faisait remarquer, dans une espèce d'ivresse d'admiration, le ton cendré du ciel, ce ton unique et distingué entre tous, et que l'on ne rencontre pas en Italie.

De cette pension Nittis se rappelait une scène qui lui avait fait grand'peur. Il se voyait dans une chambre entouré de petites filles; et de la cheminée sortait une vieille femme, une vieille fée, qui avait un piment, tout rouge dans sa bouche, sans doute pour faire croire à du feu, à de la flamme, et la vieille qui

était une fillette travestie, se faisait amener le petit poltron, et lui mettait des bonbons dans la main.

——— Expression d'un marchand d'eau-de-vie artiste : « Oui, c'est de l'eau-de-vie... mais pas de l'eau-de-vie qui *donne chaud sous les ongles.* »

Vendredi 9 février. — Zola disait hier chez Daudet « que nous avions un malheur... que nous avions trop besoin de nous faire plaisir... qu'il fallait, que la page que nous écrivions, nous donnât aussitôt, après sa fabrication, le petit bonheur d'une harmonie, d'un tour, d'un *orné*, auquel nous sommes habitués dès l'enfance. »

——— M..., un modiste de filles, déclarait qu'il n'habillait pas les femmes du monde, parce qu'elles manquaient de conversation.

Vendredi 16 février. — Ce soir, au milieu de paroles vides et baveuses, un homme politique dit, que les seules salles à manger à Paris, où mangeaient

des hommes d'État de l'étranger, et dont les maîtres de maison avaient tiré une force et une puissance extraordinaires : c'étaient les salles à manger de Girardin et de Gambetta.

Il attribuait aux déjeuners de Gambetta, dont les invitations *happaient* tout homme de marque, descendu dans un hôtel de Paris, il attribuait sa popularité en Europe, une popularité au delà des frontières, comme aucun Français n'en avait jamais eue, et il proclamait que c'était par ces déjeuners, qu'il était entré en relations intimes avec les membres des Parlements d'Angleterre, d'Italie, de Hongrie, de Grèce.

Samedi 17 février. — Le peintre Munckaczy, ce peintre à la solide et grasse peinture : un grand corps dégingandé, surmonté d'une broussaille grise de cheveux, qui ressemble à un buisson d'automne couvert de toiles d'araignées. De ce long corps qui se laisse tomber sur les divans, avec des affaissements de pantin cassé, sort une voix doucement dolente, se plaignant d'une fatigue qui ne lui permet pas même de soulever les bras.

Lundi 19 février. — *Excelsior* à l'Eden, un ballet, qu'on pourrait appeler le ballet de la danse de Saint-

Guy, huit cents jambes perpétuellement en l'air, dans des flamboiements et des paillons de verre de kiosques chinois, dans des feux de Bengale canailles : — une frénésie de mouvement, vous donnant une courbature, parmi de la lumière faisant mal aux yeux, comme si, on avait, trois heures, l'œil à un kaléidoscope, vigoureusement secoué.

Là dedans une prostitution plus lugubre, que jamais, avec des femmes cherchant le macabre et l'aspect pourriture d'hôpital.

A propos de la lumière électrique, il y aurait un très joli emploi à en faire dans l'amour. Il serait peut-être très agréablement de jouir d'un corps de femme, ainsi *clairdeluné*.

Mardi 20 février. — Ce soir, après dîner, au pied du lit en bois sculpté, où on sert les liqueurs, Zola se met à parler de la mort, dont l'idée fixe est encore plus en lui, depuis le décès de sa mère.

Après un silence, il ajoute que cette mort a fait un trou dans le nihilisme de ses convictions religieuses, tant il lui est affreux de penser à une séparation éternelle. Et il dit, que cette hantise de la mort, et peut-être une évolution des idées philosophiques, amenée par le décès d'un être cher, il songe à l'introduire dans un roman, auquel il donnerait un titre, comme « La Douleur ».

Ce roman, il le cherche, dans ce moment, mais en

se promenant dans les rues de Paris, sans en avoir encore trouvé l'action, car à lui, il faut une action, n'étant pas du tout, dit-il, un homme d'analyse.

Dimanche 25 février. — Dîner chez Mme Charpentier mère, avec les Sandeau, que je rencontre pour la première fois. Chez Sandeau, chez le romancier aux petits yeux noirs, dans des carnations grises, délavées, comme passées à la lessive, il y a de la chair de passionné, recouverte de l'impassibilité de l'homme revenu de tout et d'ailleurs.

——— A ce qu'il paraît, Liverpool est la ville, où l'on trouve au meilleur marché, les plus excellentes montres. Cela tient à ceci. Aussitôt qu'une montre est volée à Londres, le voleur sait qu'il y a deux ou trois maisons, où il y a un four, toujours chauffé... Et la montre achetée, est aussitôt convertie en lingot, et le mouvement envoyé à Liverpool. Et l'on peut avoir pour rien là, un mouvement Bréguet, remis dans une cuvette d'argent.

Samedi 3 mars. — Il a vraiment un comique charmant qui vous extirpe le rire, mais ce comique,

quand on veut le retrouver, le fixer sur le papier, en donner un mot, une saillie, une plaisanterie, ce n'est plus rien. C'était fait d'un je ne sais quoi de cocasse dans le moment, qui s'est évaporé. L'esprit de X..., on pourrait dire qu'il ressemble à d'amusantes caricatures, tracées par la badine d'un peintre humoristique, sur le sable, à la margelle de la maré e montante.

Dimanche 4 mars. — Je cherche dans la « Petite fille du maréchal » (Chérie) quelque chose ne ressemblant plus à un roman. Le manque d'intrigue ne me suffit plus. Je voudrais que la contexture fût différente, que ce livre eût le caractère de Mémoires d'une personne, écrits par une autre... Décidément le nom roman ne nomme plus les livres, que nous faisons. Je voudrais un titre nouveau, que je cherche sans le trouver, où il y aurait peut-être à introduire le mot : histoires au pluriel, avec une épithète *ad hoc*, mais voilà le *chiendent :* c'est l'épithète... Non il faudrait pour dénommer le nouveau roman, un vocable unique.

Jeudi 22 mars. — Je vais aujourd'hui, pour mon roman, chez Pingat, le fameux couturier.

Au premier, les magasins : des pièces basses au

plafond noirci par la lumière du gaz, aux portes et aux plinthes peintes en noir, dans des encadrements dorés, aux murs tendus de verdures du vert le plus triste, et comme choisi exprès, à l'effet de faire ressortir la fraîcheur et la gaieté des soies et des satins pour robes. Entre ces lugubres verdures, des femmes promenant sur elles des robes, des femmes, qui, à ce métier de porte-manteaux, ont perdu quelque chose de vivant, et ont gagné un certain automatisme. La plupart sont jeunes, et toutefois paraissent vieillottes. C'est amusant, le moment, où on leur prend sur le dos, le vêtement qu'elles étalent et font valoir, de les apercevoir défiler devant vous, sautillantes, à la façon de femmes dévêtues, et qui courraient avec des babouches sans talon.

Arrive Pingat. Il porte un veston à large collet de velours ouvrant en cœur sur la poitrine, un collet, où sont toujours piquées deux ou trois épingles pour les besoins de son métier.

Il parle lentement, avec une voix étoupée, et cela pendant qu'il pelote et manie et chiffonne, de ses doigts caressants, des satins, dans lesquels il fait courir des moires et des cassures luisantes. Il dit, tout en laissant traîner, comme voluptueusement, la main dans ces étoffes, il dit que c'est l'été, devant les fleurs, qu'il cherche la gamme des tons de ses toilettes, et il se plaint qu'il trouve chez ses clientes, une certaine résistance à accepter le jaune : que c'est la plus belle couleur.

Et comme je lui réponds, que le jaune n'a fait son

entrée dans la toilette de la femme occidentale, que depuis le rideau de la Salomé de Regnault, il se tourne vers son commis, un petit brun, en lui disant : « Justement nous en parlions, ce matin, avec M. Auguste. »

Là-dessus entre, se balançant dans un dandinement mélancolieux, Léonide Leblanc. Elle donne des poignées de main à l'anglaise à tous les commis, et laisse tomber de sa bouche, appuyée sur le manche de son parapluie : « J'ai besoin d'un costume... pour danser... c'est forcé... il faut quelque chose de tout à fait bien. » Et s'affalant sur le canapé à côté d'elle, elle ajoute : « Au fait je suis fichue!... vous allez bientôt être obligé, monsieur Pingat, d'apporter des fleurs sur ma tombe! »

Un mot spirituel, un mot à la Sophie Arnould, de la charmante actrice, qu'on me citait justement, avant-hier : « Comme on lui disait qu'elle devait être riche, que le prince avait dû bien faire les choses, elle répondait : « Non, non, les d'Orléans en sont encore aux prix de 48! »

——— Un auteur dramatique disait de son collaborateur : « Mon collaborateur passe dans le public, pour connaître les femmes... voici qui est vraiment amusant... j'aurais dépensé mon argent et ma santé avec elles, et ce serait lui qui les connaîtrait, merci... c'est moi, c'est moi qui les connais, bougres d'imbéciles! »

Lundi 2 avril. — Un jour, où je devais travailler, donné tout entier, à la *première* du printemps, à la gaieté riante du premier beau jour de l'année.

Mardi 3 avril. — Ce matin en me levant, près de m'évanouir, j'ai été obligé de m'accrocher aux meubles pour ne pas tomber. Je serais cependant bien heureux de finir mon roman commencé... Après que la mort me prenne, quand elle voudra, j'en ai assez de la vie.

——- Rue Godot-Mauroy, parmi la paille étendue sur le pavé pour le repos et la tranquillité d'une agonie, des enfants se roulent joyeusement, avec quelque chose du bonheur, qu'on a dans la campagne sur l'herbe. Ça peut donner une image tristement jolie.

——- La communication que j'ai eue, ces temps-ci, du journal de Mlle ***, du journal des amourettes d'une cervelle de seize ans, me donne la certitude absolue, que la pensée de la jeune fille, la plus chaste, la plus pure, appartient à l'amour, et qu'elle a tout le temps un amant cérébral.

Samedi 7 avril. — Aujourd'hui, en me promenant avec de Nittis, je lui parlais de l'acuité que prenait chez moi le sens de l'odorat dans la migraine, si bien qu'alors que je fumais encore, il m'arrivait de me relever, pour jeter dans l'escalier un paquet de tabac qui était dans la pièce voisine.

De Nittis, lui me dit que chez lui, le vin développe singulièrement l'acuité du sens de la vue, et que déjeunant à Londres, dans un cercle, où il buvait deux ou trois verres de vin, en revenant chez lui, dans ces voitures, complètement ouvertes devant, il voyait la rue « *toute peinte* » — et lorsqu'il n'avait pas bu de vin, son œil avait besoin de la chercher longtemps la rue, pour la peindre.

Mardi 10 avril. — Le nez de Zola est un nez très particulier, c'est un nez qui interroge, qui approuve, qui condamne, un nez qui est gai, un nez qui est triste, un nez dans lequel réside la physionomie de son maître ; un vrai nez de chien de chasse, dont les impressions, les sensations, les appétences divisent le bout, en deux petits lobes, qu'on dirait, par moments, frétillants. Aujourd'hui, il ne frétille pas ce bout de nez, et répète ce que la voix morne du romancier formule sur le ton de : « Frère, il faut mourir », à propos de la vente de nos livres futurs : « Les grandes ventes... nos grandes ventes sont finies ! »

Le dîner se termine dans une causerie sur ce

pauvre Tourguéneff, que Charcot déclare perdu. On parle de cet original conteur, de ses histoires dont le commencement semblait sortir d'un brouillard, ne promettait dès d'abord pas d'intérêt, et qui devenaient, à la longue, si prenantes, si attachantes, si empoignantes. On aurait dit de jolies et délicates choses, passant lentement de l'ombre dans la lumière, avec un éveil graduel et successif de leurs plus petits détails.

Mercredi 18 avril. — Ce soir, chez la princesse, le vieux Franck se plaint que tout soit à la philologie, que le monde scientifique ne veuille plus que des noms, qu'il y ait une convention pour rejeter les idées, ces *vieilles aristocrates*, selon son expression.

Vendredi 20 avril. — Dîner chez Charpentier.

On cause des *jeunes*. On déplore leur manque d'entrain, de gaieté, de jeunesse, et cela amène à constater la tristesse de toute la jeune génération contemporaine, et je dis que c'est tout simple : que la jeunesse ne peut être que triste, dans un pays sans gloire, et où la vie est très chère.

Là-dessus Zola enfourche son dada : « C'est la faute à la science ! » Il y a de cela, mais ce n'est pas tout.

Samedi 21 avril. — Le poète anglais Wilde me disait, ce soir, que le seul Anglais qui avait lu Balzac, à l'heure actuelle, était Swinburne.

——— Un véritable homme de lettres, que notre vieux Tourguéneff. On vient de lui enlever un kyste dans le ventre, et il disait à Daudet, qui est allé le voir ces jours-ci : « Pendant l'opération, je pensais à nos dîners, et je cherchais les mots, avec lesquels je pourrais vous donner l'impression juste de l'acier, entamant ma peau et entrant dans ma chair... ainsi qu'un couteau qui couperait une banane. »

Jeudi 26 avril. — A la suite d'un cas de folie érotique, raconté par Charcot, Alphonse Daudet de s'écrier : « Ah ! le beau livre qu'il y aurait à écrire sous le titre : Histoire du vice. Pardieu, oui ! »

En revenant ce soir à Auteuil, dans mon compartiment où je suis seul, montent deux jeunes hommes que je sais être bientôt des officiers en bourgeois. Et les voici, tout le temps sans me connaître, à parler de mes livres, de ma maison. C'est pas mal gênant sur un chemin de fer, où à chaque station peut monter quelqu'un qui vous apostrophe par : « Ah ! c'est vous, mon cher Goncourt ! »

——— Fabriquer de la vertu, je ne dis pas que cela n'arrive pas quelquefois à des écrivains propres, mais j'affirme que tous les écrivains qui ont fait des chaussons de lisières à Clairvaux, ou de vilaines choses, pour lesquelles il n'y a pas de gendarmes, n'inventent dans leurs livres, que des gens honnêtes. C'est en quelque sorte une façon de réhabilitation.

——— A voir ce qui commence, le régime de la liberté sera le plus effroyable despotisme qui ait jamais existé : le despotisme d'un gouvernement, un jour, maître et possesseur de tout.

Mardi 1er mai. — Déjeuner chez Ledoyen à l'ouverture du salon. Daudet nous tâte Zola et moi pour savoir s'il doit se présenter à l'Académie. Nous l'y engageons.

——— Ce soir, au dîner de quinzaine, chez Brébant, Berthelot parle de l'acuité de l'ouïe, que développent étonnamment chez lui, les excès de travail.

Il se rappelle une époque, où il ne pouvait plus dormir la nuit, empêché par le bruit d'un marteau, bruit qu'on croyait imaginaire. Des recherches étaient

faites, et le marteau existait vraiment, mais à sept ou huit maisons de là, et à une distance, où il paraissait impossible qu'on pût l'entendre.

Il est parlé ensuite de Pasteur, et du mystère de ses procédés, qui lui donne quelque chose du côté secret d'un hermétique du XVe siècle.

Là-dessus le nom de Rouher est prononcé par Hébrard, et Spuller de soutenir, avec une certaine animation, que Rouher n'a jamais été qu'un habile causeur d'affaires, tandis que le véritable orateur de l'Empire a été Billault, que lui a supporté le poids des affaires les plus importantes, comme la question romaine. Et il avait ce talent, dit Spuller, de faire avaler cette politique à la fois papaline et *libre penseuse* de l'Empereur, et son discours faisait dire à des *malandrins* comme moi : « Non, il n'est pas changé, il est toujours avec nous », et faisait dire en même temps au parti impérialiste catholique : « Billault, il défend les grands principes moraux ! »

——— Tous des timides ou des lâches — même les gens d'église... est-ce que le président Grévy, le chef de ce gouvernement qui a *déchristianisé* la France, aurait dû trouver un prêtre pour baptiser sa petite-fille ?

——— Au passage de l'Opéra, dans la galerie de

l'Horloge, au dessous de ALBANEL MAILLARD. *Achat de garde-robes en tout genre*, on lit : *Location d'habits.*

Cette annonce rend rêveur. L'on songe aux circonstances romanesquement parisiennes, pouvant faire louer un habit à un homme, qui en est dépourvu. Et la tentation de cet habit, est donnée aux gens qui en ont besoin, par un mannequin de la plus jolie figure qui soit, en carton rose, avec des yeux bleus, des cheveux blonds frisés, des moustaches noires : un mannequin à cravate blanche et à gants jaunes.

Samedi 5 mai. — Dîner avec le poète Oscar Wilde.

Ce poète, aux récits invraisemblables, nous fait un tableau amusant d'une ville du Texas, avec sa population de *convicts*, ses mœurs au revolver, ses lieux de plaisir, où on lit sur une pancarte : *Prière de ne pas tirer sur le pianiste qui fait de son mieux*. Il nous parle de la salle de spectacle, qui comme le plus grand local, sert aux assises, et où l'on pend sur la scène, après le théâtre, — et où il a vu, dit-il, un pendu qui se raccrochait aux montants des coulisses, et sur lequel les spectateurs tiraient de leur place.

Dans ces pays, il paraîtrait aussi, que pour les rôles de criminel, les directeurs de théâtre sont en quête d'un vrai criminel, et quand il s'agit de jouer Macbeth, on fait des propositions d'engagement à

une empoisonneuse, au moment de sortir de prison, et l'on voit des affiches ainsi conçues : *Le rôle sera rempli par Mme X****, et entre parenthèses (*10 ans de travaux forcés*).

——— Tous des vaniteux, les collectionneurs d'à présent. Acheter un objet dans l'ignorance de tout le monde, à une vente complètement inconnue, et emporter cet objet, chez soi, où personne ne venait le voir : c'est ce que moi et les amateurs de mon temps faisaient. A ces conditions, aucun des amateurs du moment présent, ne dépenserait 50 francs pour un objet d'art, fût-il le plus parfait des objets d'art.

——— Le silence du printemps est pour ainsi dire sonore. Il y a comme un éveil de bonheur bruyant à la cantonade, que l'air charrie dans les premiers plans.

Jeudi 24 mai. — Invité à dîner chez Daudet au moment où je pénètre ce soir dans son cabinet, je trouve Ebner, son secrétaire, assis en face de lui, et mettant à une lettre, une adresse que Daudet lui dicte : « Là, ou au café de Madrid, » ajoute-t-il. Et

quand Ebner sort : « N'est-ce pas, c'est bien entendu, les deux lettres seront portées ce soir ? » dit-il encore.

Il y a un certain sérieux dans les paroles de Daudet, qui me fait lui demander, s'il y aurait quelque chose ? « Non rien du tout ! fait-il. » Mais son fils sorti, après Ebner, il me dit : « Oui, j'envoie deux témoins à Delpit, qui dans un article à propos de l'Académie... vous savez, c'est toujours la même chose... la continuation de la légende qui s'est faite sur moi... j'ai trahi tous mes amis... et personne n'est plus habile que moi, pour envelopper une perfidie dans de belles phrases... enfin ce mot *carthaginois* commence à à m'agacer... je lui demande une rétractation, en lui adressant des amis, de vieux amis, qui, je crois, peuvent témoigner que je ne les ai pas trahis. »

Entre Mme Daudet. On change de conversation et l'on passe à table, et Daudet se met à parler de l'article biographique, qu'il est en train d'écrire sur Tourguéneff, pour l'Amérique, me disant : « Vous savez, c'est vrai, il est parfaitement fou... Charcot m'a raconté que la dernière fois qu'il a été le voir à la campagne, où il a été transporté, il lui a confié qu'il était à tout moment attaqué par des soldats assyriens... et même il a voulu lui jeter, dans les jambes, un bloc de pierre des murailles de Ninive. »

Dimanche 27 mai. — Daudet m'avait dit, en me

quittant jeudi, qu'il m'écrirait le lendemain. Je n'avais rien reçu, et je croyais l'affaire avec Delpit arrangée, quand hier soir, je trouve cette lettre :

« Mon Goncourt, je vous écris de la gare de l'Ouest, les épées prêtes, le médecin attendu. On part pour le Vésinet. »

Et il me charge « s'il y avait accident », de porter à sa chère femme un petit mot, enfermé dans sa lettre, qu'il termine par cette tendre phrase :

« Après son mari, ses enfants, papa et maman, vous êtes ce qu'elle aime le plus. »

Cette lettre m'émotionne. Je dors mal. L'on me réveille le matin avec ce télégramme :

« Je rentre du Vésinet, j'ai fiché un coup d'épée à Delpit. »

Aussitôt je me jette en bas du lit pour aller l'embrasser. Et pendant que la porte de son cabinet, est poussée par des amis qui viennent lui serrer la main, et s'en vont : le voici, qui me raconte son duel, avec cette jolie blague méridionale, me peignant l'emballeur cocasse, qui a fourni, à la fois la caisse des épées et le jardin de sa maison de campagne, l'embarquement solennel pour le Vésinet et l'entrée du jardin de l'emballeur, entre deux arbres verts, qu'il compare joliment à une entrée de cimetière, et l'attache de formidables lunettes qu'il demande qu'on lui retire, aussitôt qu'il sera blessé.

Un charmant détail familial. Le fils aîné de Daudet avait entendu jeudi, à travers la porte, son père me dire qu'il avait envoyé des témoins à Delpit. Il

n'avait rien laissé percer de son inquiétude auprès de sa mère, mais, samedi, comme son père était en retard pour le dîner, et qu'on dînait sans lui, tout à coup, il se mettait à fondre en larmes, et comme sa mère se moquait de ses larmes imbéciles de petit garçon, sur le retard de son père, il continuait à pleurer, mais ne disait rien de ce qu'il devinait, se passer dans le moment.

Jeudi 31 mai. — Chez les Sichel, quelqu'un ayant habité longtemps le Japon, disait que le baiser n'existait pas, pour ainsi dire, dans l'amour japonais et que l'amour était tout animal, sans la tendresse de la caresse humaine. Il ajoutait que dans les sentiments de pure affection, le baiser était une chose rare. Il avait assisté à la séparation d'une mère et de son enfant, et chez cette mère, la douleur s'était témoignée par un affaissement sur elle-même, coupée par un *hi hi*, sans qu'elle serrât dans ses bras, sans qu'elle embrassât son enfant.

Samedi 2 juin. — De Nittis, c'est le vrai et le *talenteux* paysagiste de la rue parisienne. Le soir, dans son atelier, je regardais « La place des Pyramides », qu'il vient de racheter à Goupil, pour la donner au Luxembourg. Le ciel de Paris avec ses bleus délavés

la pierre grise des maisons, l'affiche en ses coloriages, tirant l'œil dans le camaïeu général, c'est merveilleux; et dans ce tableau encore les figures ont le format qu'il faut au talent du peintre napolitain, le format de grandes taches spirituelles.

Mercredi 6 juin. — Aujourd'hui j'ai la visite d'un collégien, d'un de ces grands collégiens à barbe, dont chaque poil est accompagné d'un bouton. Il vient m'apporter son admiration, en m'apprenant qu'à l'heure actuelle, les intelligents, les piocheurs, les lettrés du collège sont divisés en deux camps : les futurs normaliens qui appartiennent à About et à Sarcey, et les autres sur lesquels Baudelaire et moi, serions les deux auteurs contemporains, qui ont le plus d'action.

——— Au fond, chez moi, la plus sérieuse jouissance dans ce moment-ci, c'est l'étoilement de la verdure au fond de mon jardin, par toutes ces roses, ces roses feuillues et vigoureuses appelées *Coupe d'Hébé;* ces roses, nommées *Capitaine Christy*, ayant le crémeux coloriage du carmin, sur l'ivoire d'une miniature commencée; ces roses baptisées *Baronne de Sancy*, ayant dans une rose cultivée, les jolies mol-

lesses et le demi-refermement floche des roses de l'églantier.

Mardi 12 juin. — Aujourd'hui, je vais chez le docteur Molloy, pour prendre des notes sur un portrait de Sophie Arnould, par La Tour. Le portrait n'est pas de La Tour, mais au milieu d'un fouillis de choses, je découvre chez le docteur, un petit chef-d'œuvre d'un des grands sculpteurs du XVIII[e] siècle, dont le nom retrouvé par moi dans un catalogue, m'est sorti de la mémoire.

C'est un monument, élevé au serin chéri, par une grande dame du temps, et où le pauvre oiseau, dont le squelette se voit dans le soubassement, est admirablement modelé en terre cuite, et représenté mort, les pattes raidies. Non jamais on n'a dépensé un art aussi grand pour un petit ressouvenir de la vie intime et familière. Et c'est amusant aussi ce cénotaphe, comme le plus délicieux spécimen de la sentimentalité d'alors.

Jeudi 14 juin. — Je n'avais jusqu'ici qu'un goût médiocre pour Rollinat. Je le trouvais, tantôt trop macabre, tantôt trop *bête à bon dieu.*

Aujourd'hui, il s'empare de moi, par de la musique, qu'il a faite sur quelques pièces de Baudelaire.

Cette musique est vraiment d'une compréhension tout à fait supérieure. Je ne sais pas quelle est sa valeur près des musiciens, mais ce que je sais, c'est que c'est de la musique de poète, et de la musique, parlant aux hommes de lettres. Il est impossible de mieux faire valoir, de mieux monter en épingle la valeur des mots, et quand on entend cela, c'est comme un coup de fouet, donné à ce qu'il y a de littéraire en vous.

Il est étrange, ce Rollinat, avec son air de petit paysan maladif, sa délicate figure tiraillée, et le perpétuel secouement nerveux de ses cheveux noirs.

Vendredi 15 juin. — Aujourd'hui, j'étais allé, pour mon roman, causer de la Lucia avec Lavoix.

Cet homme est un charmant bavard, bavard littéraire, et je ne sais comment, au lieu de me faire une conférence musicale sur la Lucia, il s'est mis à me parler de son enfance.

Il me raconte, très spirituellement, qu'il était le fils d'un petit employé, se saignant des quatre veines pour l'élever, et que malgré ses résolutions de bon fils, malgré un petit *memento* des sacrifices de ses parents, qu'il écrivait, tous les soirs, pour se forcer à travailler, il était pris d'une paresse, dont il ne pouvait pas absolument s'arracher : une paresse singulière, dans laquelle il passait tout son temps, à suivre le vol des martinets sur le bleu du ciel.

Dans cette contemplation, tombait, un jour, un vers de Virgile, dit tout haut par un camarade : ce vers le touchait, le remuait. Et le voilà tout à coup travaillant, et étant le premier, jusqu'à la fin de ses classes.

Puis le piocheur qu'il était devenu, se préparait à l'École normale, quand quelqu'un le menait aux Italiens : soirée, depuis laquelle Virgile, l'École normale, tout était à vau-l'eau : — il était enveloppé de musique et ne pensait qu'à cela.

« Et voyez la providence des apparents malheurs de la vie, ajoutait Lavoix, si je n'avait pas échoué à l'École normale, M. Hippolyte Passy ne m'aurait pas fait entrer chez Sampayo... je n'aurais pas... je n'aurais pas... je n'aurais pas... et à l'heure qu'il est, si je n'étais déjà mort d'ennui, je serais professeur dans quelque localité, loin de tout. »

Samedi 16 juin. — Le peu de réussite des innombrables projets de l'homme, a quelque chose de commun avec le frai du poisson : sur des millions d'œufs quelques douzaines seulement réussissent.

Jeudi 21 juin. — Après-midi passé chez Zola, à Médan, avec le ménage Daudet et le ménage Frantz Jourdain. Partie de canot, où Daudet, crânement,

renversé sur les avirons, et jetant à la rive des chansons de marin, fait plaisir à voir parmi la jolie ivresse, que lui verse la nature.

Mardi 26 juin. — Transfusion de nouveaux dans notre vieux dîner de Magny, en train de mourir. Tous hommes politiques, et rien que des hommes politiques. Ce sont Jules Roche, le comte de Rémusat, Ribot, l'orateur à la tête sympathique et distinguée. On s'amuse un moment du beau mot prêté à Hugo, auquel on a fait dire ces jours-ci : « Il est, je crois, temps que je désemplisse le monde. » Puis quelqu'un fait une monographie plaisante des Raspail, où il y aurait un membre préposé au parlementarisme, un autre à la pharmacie, un autre à la prison et aux condamnations de presse.

——— Le bruit court que le comte de Chambord est mort. C'est le coup de hache qui coupe la dernière amarre retenant le temps présent au passé.

Jeudi 5 juillet. — Aujourd'hui, de retour d'une demi-semaine de travail à Champrosay, Daudet s'ouvre, se répand, et conte le roman qu'il fait ac-

auellement. C'est un *collage :* l'histoire de l'attachement et de la rupture d'un homme avec le *monstre vert*, la femme aimée par la bohème.

Dans ce qu'il conte, en marchant, et en jetant des bouffées de sa petite pipe culottée, ça me paraît très bien arrangé, très bien architecturé... En cette improvisation parlée et jouée de son œuvre future, je suis frappé d'une chose qui me fait plaisir : son observation est en train de monter à la grande, à la sévère, à la brutale observation. Il y aura dans ce livre une scène de rupture de la plus féroce beauté.

Oui, en ce moment-ci, mon petit Daudet, est comme un poulpe aux tentacules, cherchant à pomper tout ce qu'il y a de vivant en tout et partout dans Paris, et il grandit, grandit, grandit.

Samedi 7 juillet. — C'est chez moi, une occupation perpétuelle à me continuer après ma mort, à me survivre, à laisser des images de ma personne, de ma maison. A quoi sert?

Mardi 10 juillet. — Exposition des cent chefs d'œuvre. Le premier peintre de ce temps est un paysagiste : c'est Théodore Rousseau. Il est presque incontestable, n'est-ce pas, que Raphaël est supé-

rieur à M. Ingres, et hors de doute que Titien et Rubens, sont plus forts que M. Delacroix. Mais il n'est pas prouvé du tout que Hobbema, ait mieux peint la nature, que Théodore Rousseau.

Jeudi 12 juillet. — Les Daudet viennent déjeuner chez moi, avec les enfants. Je leur lis quelques notes de mes Mémoires : ils ont l'air sincèrement étonnés de la vie de ces pages parlant du passé mort.

Dimanche 15 juillet. — Une élégante, chez laquelle je me trouvais, après avoir pendant un quart d'heure blagué la maladie du comte de Chambord, et sa mort future, termine par cette phrase : « J'ai commandé une robe noire, que je porterai, si je ne suis pas en province... vous concevez, à Paris, n'être pas en noir... moi, ce serait ridicule ! »

Mardi 17 juillet. — Pendant que j'attendais des livres, dans la salle de lecture de la bibliothèque, je regardais un bossu : tout le haut de la tête d'un bossu, est dans le bas de sa mâchoire.

Vendredi 27 juillet. — Type de jeune fille contemporaine du grand monde.

Une jeune femme qui vient de faire un mariage très riche, disait à une cousine à moi : « Oui, oui, c'était l'ancien *jeu*... du temps que les parents mariaient leurs enfants... Maintenant nous nous marions nous-mêmes. » Et nommant son mari, un voisin de campagne, elle ajoute : « Voilà deux ans que je le *roulais*... Je m'étais dit qu'il serait mon mari... ah! autrefois on avait déjà la théorie... maintenant on a les deux : la théorie et la pratique. »

Samedi 11 août. — Dans Saint-Simon à la peinture, à l'admirable peinture des gens, manque malheureusement la peinture des choses.

Vendredi 24 août. — Pendant le Siège, j'ai passé bien des heures, des heures absentes de Paris, dans ce rêve me revenant tous les jours. J'avais inventé un produit qui faisait évaporer l'hydrogène de l'air, et rendait cet air qui brûlait, irrespirable à des poumons humains. J'avais aussi, avec l'invention de ce produit chimique, trouvé le mécanisme d'une petite chaise volante, qu'on montait comme une montre pour vingt-quatre heures. L'on pense les hécatombes de Prussiens, que je faisais du haut du ciel, et dans

des circonstances toujours nouvelles. Ce qu'il y a de curieux, c'est que cette imagination avait le côté hallucinatoire de ces petits romans, que les enfants inventent, et jouent tout seuls, dans des coins noirs de chambre.

Ces jours-ci, à propos de l'article menaçant du journal allemand, j'étais repris par cette rêvasserie homicide.

Dimanche 26 août. — J'ai des lâchetés de vouloir, quand les choses me demandent de la locomotion, des lâchetés, comme on en a dans le mal de mer.

Lundi 27 août. — Je monte hier, en voiture, avec un vieux monsieur à favoris blancs, le chapeau posé en arrière de la tête, avec, diable m'emporte! l'accent anglais, et que je prends pour un Anglais.

A Sannois, il descend avec moi, et le voilà dans l'omnibus de la princesse. C'est Minghetti, le ministre des finances italien. A l'heure présente, c'est chez les Italiens de la société, une rage d'imitation britannique, dans la tenue, l'habillement, la coupe des favoris, et le reste.

——— Si l'on était jeune, il y aurait un livre

brave à faire, sous ce titre : *Les choses que personne n'a encore imprimées.*

— *Vendredi 31 août.* — Asnières : l'eau dans la nuit : de l'obscurité fluide et remuante.

— *Vendredi 7 septembre.* — Aujourd'hui, la cérémonie religieuse autour du cercueil de Tourguéneff, avait fait sortir des maisons de Paris, tout un monde à la taille de géant, aux traits écrasés, à barbe de Père Éternel : toute une petite Russie, qu'on ne soupçonnerait pas habiter la Capitale.

Il y avait aussi beaucoup de femmes russes, de femmes allemandes, de femmes anglaises, de pieuses et fidèles lectrices venant rendre hommage au grand et délicat romancier.

——— Un enfant qu'on ne voit jamais lire, est destiné par avance à une carrière seulement de mouvement et d'action. Il sera, quoi... un soldat.

——— L'optique des boulevardiers est de voir

des grands hommes, dans des Siraudin et des Lambert-Thiboust.

Mardi 11 septembre. — Un moment, aujourd'hui, la conversation s'arrête sur la beauté de la princesse dans sa jeunesse. A ce propos, elle dit : « Oui, j'ai eu un teint particulier, extraordinaire : Je me rappelle qu'en Suisse, à quatorze ans, on me mettait sur la joue une feuille de rose de Bengale, et qu'il était impossible d'en voir la différence ».

Dimanche 23 septembre. — Saint-Gratien. Ici la blague aimable des jeunes femmes, m'a donné le surnom de *Délicat*. Ce surnom, hélas! hélas! peut-être je le mérite un peu.

Samedi 13 octobre. — Mon portrait de Nittis, il faut le voir, aux heures crépusculaires, éclairé par les braises de la cheminée et reflété dans la glace : comme cela, il prend une vie fantastique tout à fait extraordinaire.

Samedi 27 octobre. — Les attentes, dans les pe-

tites gares de chemins de fer, aux heures entre chien et loup, après une journée de courses au grand air : ce sont des heures de la vie, comme passées dans un morne rêve, où s'entendrait un monotone tic tac d'horloge, et où derrière un grillage rougeoyant, apparaîtrait une silhouette fantastique de buraliste, à l'état d'ombre chinoise.

Vendredi 2 novembre. — Dans le *Cri du Peuple*, Vallès demande aujourd'hui, que la culotte du grand Empereur habille les cuisses d'un *bonneteur*, et que les souliers de Marie-Antoinette chaussent une *pierreuse*. Bien, très bien, les reliques de la société future, ce sera le suspensoir de Gugusse.

Mardi 20 novembre. — Ce soir, au dîner de Brébant, existe le sentiment d'une conflagration générale au printemps, au milieu de laquelle la Prusse nous tombera sur les reins. C'est la pensée d'officiers autrichiens et d'officiers russes, que Berthelot a vus, ces temps derniers.

Puis l'on se demande, dans mon coin de table : Est-ce qu'il y aurait des animaux, créés pour toujours vivre, et qui, sans la mort accidentelle, seraient éternels ; et en des endroits cachés, en des fonds de mer, n'existerait-il pas des animaux, aussi vieux que

le monde? Oui, c'est aujourd'hui la question soulevée à dîner par Pouchet et Robin. Ils soutiennent qu'il y a des animaux, comme les serpents, les tortues, les langoustes, dans les tissus desquels, les microscopes ne perçoivent aucune fatigue, aucune dégénérescence, aucuns signes de vieillesse enfin, — signes si perceptibles dans les tissus des humains et des animaux d'un ordre supérieur.

Et l'on parle du serpent de Regulus, cité par Tite-Live.

Vendredi 23 novembre. — Des statues placées à la hauteur du père Dumas, on voit la semelle des bottes et l'intérieur des narines, et le reste en raccourci.

On causait de la *sensiblerie*, très souvent cachée au fond des sceptiques, et à ce propos un de mes amis racontait, que demandant à X... pourquoi il était si triste : « Eh bien! vous qui êtes un vieux cochon, je puis vous le dire, répondait-il. Je suis fâché avec une p..... que j'adore, et je viens de la chasse avec des amis. Eh bien, quand un lapin partait, au lieu de tirer dessus, je me foutais à pleurer! »

De là, on passe à la question du Tonkin, et quelqu'un dit ceci : « Du moment qu'on laisse pénétrer près du Gouvernement un membre de la Société de géographie, on a la guerre. La consigne était donnée autrefois au ministère des Affaires étrangères de n

jamais en recevoir un... Mais Freycinet s'est abouché avec Garnier, et fatalement... »

——— Dans la pénombre des soirées, le teint des femmes est couleur de perle rose, avec, dans les étroites touches de pleine lumière sur le bord des contours, des luminosités de la peau, qui semblent produites par un éclairage intérieur.

Lundi 26 novembre. — Déjeuner avec Daudet et sa femme, au café de Paris, et de là au Vaudeville, à la répétition des Rois EN EXIL, qui commence à midi.

La nuit dans la salle, et sur la scène des ombres chinoises, le chapeau sur la tête, avec tout d'abord des mouvements rêches, et une apparence de mauvaise humeur, existant toujours au commencement des répétitions. Cela s'adoucit, puis ça s'échauffe.

Dieudonné vient causer un moment avec Mme Daudet. Il me semble rond, bon garçon.

Puis c'est la petite actrice qui fait le roi, qui vient essayer ses perruques sous nos yeux, et se refuse avec de gentilles mignardises à se laisser couper les talons de ses escarpins, qui la font trop grande.

Pour les gens qui veulent bien accepter la matérialité du théâtre, l'acte de la couronne démontée pour le Mont-de-Piété, est une émotionnante chose,

un *clou* puissant. Je crois à un très grand succès. Il y a pour moi, dans cette pièce, des vraies scènes d'un théâtre moderne, seulement, parfois abîmées par les expressions littéraires en retard, de Delair.

J'obtiens de faire remplacer : « Remettez le *cadavre* », lorsque la reine parle de la couronne aux faux diamants, par cette phrase : « Remettez ça, là. » Ce « cadavre » doit paraître du sublime à quelques-uns, qui ne se doutent pas, que dans les situations dramatiques, il faut que toujours l'expression soit simple, qui ne savent pas que la passion emploie toujours l'expression commune, et au grand jamais, l'image.

La pièce est bien jouée par tout le monde. Il y a un beau réveil du roi, en la pocharderie de Dieudonné, et Mlle Legault a des gestes de marionnette, qui vont à son rôle.

Mardi 27 novembre. — Ce soir « le tout Paris illustre » est réuni aux Italiens, dans une représentation priée. Eh bien, la réflexion que cette réunion amène, est celle-ci : la grande société aristocratique est morte ; il n'y a plus que des financiers et des cocottes ou des femmes à l'aspect de cocottes. Ce qu'il y a de suprêmement défunt, par exemple, c'est le type de l'ancienne femme du monde parisienne.

Samedi 1er décembre. — Première représentation des Rois en exil.

Salle grinchue, disposée à égayer la représentation. Çà et là, des têtes de jeunes gens du ministère des Affaires étrangères, empreintes d'une ironie gandine, ou des têtes de vieux journalistes conservateurs, affectant une tristesse de commande, pour le froissement de leurs convictions monarchiques. La police a fait dire à Deslandes qu'il fallait s'attendre à du bruit.

Des rires accueillent le démontage des diamants de la couronne, opération du reste faite par Berton avec un appareil d'instruments, une lenteur, un effort, qui semblent la parodie, la charge de la chose. Dans le livre, on se le rappelle, c'était fait avec un sécateur de rencontre... A la fin, des sifflets très aigus partant d'une loge, se mêlent aux applaudissements.

On va tout de même souper chez Voisin, Mme Daudet très émue à mon bras. Je dis au ménage, ce que je crois, c'est qu'il n'y a pas au fond vraiment de question politique, mais que ça va être seulement une question de *chic* pour les clubs, de venir chuter la pièce, et qu'on doit s'attendre à cinq ou six représentations cahotées, après quoi, la pièce marchera.

Zola, lui, proclame qu'il faut faire du théâtre, en s'en fichant... qu'il croit que sa pièce, à lui, n'ira pas jusqu'au bout.

On parle de l'admirable scène d'ivresse de Dieudonné. Daudet dit que c'est lui, qui lui a donné le *la* de sa pocharderie royale, en le poussant à jouer la scène, sans flageoler, sans tituber, et seulement avec

l'empâtement de la parole. Et il la joue ainsi en effet, avec un rien de fléchissement dans les jambes, et en se calant au commencement, par l'enfoncement de ses mains, dans les poches de côté de son pantalon.

Et, dans la préoccupation de ses pensées, tout le monde boit du champagne, et Daudet, comme tout le monde, et bientôt dans une légère excitation, le voilà laissant éclater une vraie joie de gamin, d'avoir fait entendre à Paris, sa tirade sur les antiques familles princières, et d'avoir montré un Bourbon courant après un omnibus — détail qui lui avait été donné par le duc Decazes.

Après quoi, comme il y a là un musicien, le musicien Pugno, il fait, sur un piano faux, du bruit prétendu illyrien dans nos pensées, demandant la paix et le recueillement.

Puis l'on s'en va, Daudet disant : « Demain je laisserai lire les journaux à mon *compaing*, et n'en lirai aucun : ça me rendrait agité, nerveux, et ça m'empêcherait de travailler à mon livre, pendant dix jours.

Mercredi 5 décembre. — Aujourd'hui Cladel dînant chez Daudet, est causeur, est anecdotier, avec une jolie et gaie dose de malice paysanesque.

Il nous parle de son intimité avec Gambetta, et des dîners, que la tante Massabie faisait, tous les di-

manches, chez sa mère. C'est curieux cette figure de la *tata*, de cette vieille dévouée, qui avait douze cents francs de rente, et qui s'était faite domestique de son neveu, et ne voulait personne pour l'aider dans ce service, où elle mettait une adoration jalouse. Un de ces dimanches cependant, la Massabie arriva en pleurant. Des amis de Gambetta, trouvant que c'était indigne, et par trop démocratique pour le dictateur, d'avoir une tante qui voulait faire son marché. Et la pauvre *tata* était renvoyée dans sa province, où elle mourait quelques mois après, dans un état d'enragement, et déchirant et mettant en pièces tout ce qui tombait sous ses vieilles mains.

——— Dans un dîner chez Girardin, Gladstone laissait entendre, que le parti conservateur en France était le plus bête des partis conservateurs du monde entier.

Samedi 22 décembre. — Ce soir, à dîner chez Pierre Gavarni, Rogier l'égyptien, l'ami de Gautier et de Gavarni père, Rogier, le bibeloteur de choses italiennes, parlait d'un admirable portrait de la femme de Jean-Baptiste Tiepolo, qu'il avait vu à Venise, et dont un vieil amateur du pays, qui, enfant avait connu le mari, disait : « Une méchante

femme ! Elle avait, une nuit, perdu une grosse somme d'argent. Son partner au jeu lui dit : « Je vous joue ce que vous avez perdu, contre les esquisses, que vous avez chez vous, de votre mari. » Elle joua et perdit. Alors le gagnant lui dit : « Je vous joue tout ce que vous avez perdu, contre votre maison de terre ferme et les fresques, qu'elle contient ». Tiepolo avait couvert les murs de sa maison de campagne de spirituelles peintures, étalant un interminable triomphe de Polichinelle. La femme joua encore et perdit.

Cela se passait, pendant que le mari, appelé par la cour d'Espagne, était à Madrid.

Lundi 31 décembre. — La patrie de mon esprit, toute cette fin d'année, a été la salle à manger et le petit cabinet de travail de Daudet. Là, je trouve chez le mari, une prompte et sympathique compréhension de ma pensée, chez la femme une tendre estime pour le vieil écrivain, et chez tous les deux une amitié, égale, continue, et qui n'a ni haut ni bas dans l'affection.

ANNÉE 1884

ANNÉE 1884

Mardi 1er janvier 1884. — Aujourd'hui 1er janvier 1884, les de Behaine se trouvant à Rome, je me vois condamné à dîner en tête à tête avec moi-même, et me prépare assez tristement, pour être moins seul, à aller dîner au restaurant, quand les Daudet arrivent, et me prenant en pitié, m'emmènent chez leurs grands parents. Et là, je trouve un tas de gentilles petites filles, et des vieilles bonnes aux bonnets tourangeaux, et une odeur de pot-au-feu de curé mélée à une vague senteur de pastilles du sérail : un intérieur à la fois bourgeois et romantique.

Mercredi 9 janvier. — Bonvin, qui m'avait écrit, qu'il illustrait Sœur Philomène, vient aujourd'hui me voir. Il est désolé, et me dit qu'il était décidé à faire cette illustration, lorsque son médecin lui a déclaré,

que s'il faisait de l'eau-forte, dans l'état où sont ses yeux, il perdrait la vue.

Et le voilà, qui se met à me conter qu'il avait été cependant à la Charité, et qu'il y avait rencontré une sœur Philomène, une Philomène, si aimée de ses malades, qu'elle trouvait, tous les jours, un bouquet de violettes dans sa cellule.

La Charité — c'est curieux qu'il soit tombé là, où j'ai justement fait mon étude — car la Charité pour lui, c'est l'hôpital, où est morte sa mère, et où, un moment employé, il a été un peu chassé par ce lit, qu'il rencontrait toujours. « Oui, dit-il, ma mère est morte là, un premier janvier, et quand j'ai été opéré de la pierre, chez les Frères Saint-Jean-de-Dieu, dans le même mois, la veille de mon opération j'ai fait demander au directeur de la Charité, de faire dire une messe pour elle à l'hôpital... Il s'étonnait, il ne comprenait pas, cet homme ! »

« Ah, l'hôpital ! s'écrie-t-il, je devais être donc toujours poursuivi par lui ! » Et il me raconte les choses les plus curieuses et les plus humoristiquement observées, en les longs séjours, qu'il a faits dans les hôpitaux, pendant d'éternelles maladies, entre autres pour une hydarthrose du genou.

Il me donne d'amusants détails sur l'amour dans les hôpitaux, et sur la manière, dont il se faisait à Saint-Louis. C'était à la messe. Là, les gens à tempérament amoureux, hommes et femmes, les femmes attifées de leur mieux dans leurs capotes grises, les hommes au bonnet de coton, posé sur la

tête d'un air conquérant, prenaient leur place sur le premier rang de chaises du passage, où se promenait un infirmier, choisissant le côté, où ils ou elles pouvaient montrer un profil moins endommagé — car il y avait parmi eux beaucoup de scrofuleux, très avancés — et ainsi placés, chacun et chacune tenaient son livre de messe, de façon à faire voir le numéro de son lit, qui est inscrit dessus. Les places sur le passage, se payaient cinq sous.

Et c'est Joseph, le panseur, qui faisait très bien ses pansements, après l'absorption de deux ou trois bouteilles de vin, complètement ivre.

Puis ce sont les malades qui n'étaient pas *malades de cœur*, c'est-à-dire ceux qui avaient faim, et parmi lesquels il figurait au premier rang ; et il raconte les séances diplomatiques, où il décousait les anneaux des rideaux pour la lessive, au moyen de quoi, il obtenait de la sœur une côtelette, et encore toutes sortes de détails précieux.

A la fin, il s'élève contre cette innovation, qui sous le prétexte des microbes, va enlever les rideaux aux malades, leur retirer ce pauvre *petit chez soi*, où ils pouvaient cacher aux autres le triste spectacle d'eux-mêmes.

De l'hôpital, il saute soudain au portrait d'un de ses amis, un vrai peintre, qu'il a rencontré, un jour, dans le jardin du Luxembourg, mangeant sur son pain, des pousses de tilleul du jardin, et si artiste, ajoute-t-il, que lorsque je l'aidais d'une pièce de quarante sous, il achetait trente sous d'eaux-fortes de Tiepolo.

Ce Bonvin, qui a l'aspect farouchement sanguin d'un Vallès, n'est pas seulement l'un des hommes les plus documentaires que j'aie rencontrés, il est tout plein de choses délicates, de sensations joliment distinguées. Me parlant de l'espèce d'induration, amenée dans les sens par la vieillesse, il me dit : « Moi, qui étais si sensible à l'odeur des fleurs des champs... maintenant il faut que je la cherche... elle ne vient plus à moi, toute seule ! »

Mercredi 16 janvier. — Zola vient me voir... Il est embarrassé à propos du roman, qu'il doit faire maintenant : « Les Paysans » (La Terre). Il aurait besoin de passer un mois dans une ferme, en Beauce... et dans ces conditions... avec une lettre de recommandation d'un riche propriétaire à son fermier... lettre, qui lui annoncerait l'arrivée avec son mari, d'une femme malade, ayant besoin de l'air de la campagne... « Vous concevez, deux lits dans une chambre blanchie à la chaux, c'est tout ce qu'il nous faut... et bien entendu, la nourriture à la table du fermier... autrement je ne saurais rien. »

Les chemins de fer, son roman sur le mouvement d'une gare, et la monographie d'un bonhomme vivant dans ce mouvement, avec un drame quelconque... ce roman, il ne le voit pas dans ce moment-ci... Il serait plus porté à faire quelque chose, se rapportant à une grève dans un pays de mine, et qui

débuterait par un bourgeois, égorgé à la première page... puis le jugement... des hommes condamnés à mort, d'autres à la prison... et parmi les débats du procès, l'introduction d'une sérieuse et approfondie étude de la question sociale.

——— Dans une lettre de Flaubert à Mme Sand, mon ami dit qu'il me voit uniquement préoccupé de coller, dans mes livres, un mot entendu dans la rue, et proclame qu'il n'y a absolument au monde parmi les hommes de lettres que lui, pour savourer « l'ombre *nuptiale* » de Ruth et Booz.

Il oublie qu'il m'a entendu, bien des fois, proclamer mon admiration pour des épithètes, comme la nudité *intrépide* des pêcheuses de Boulogne, de Michelet, comme gambades *rêveuses* de Hugo, dans la *Fête à Thérèse*, — et c'est curieux, ce reproche de sa plume s'adressant à moi, qui ai écrit dans IDÉES ET SENSATIONS — un livre qui lui est dédié par parenthèse, — qui ai écrit, que c'était avant tout à l'épithète, et à l'épithète du caractère de celle qu'il cite, que se reconnaît le grand écrivain. Le drôle de cela, c'est qu'au grand jamais, il n'a pu décrocher, une de ces osées, téméraires, et personnelles épithètes, et qu'il n'a jamais eu que les épithètes, excellemment bonnes de tout le monde.

——— L'homme qui fait un roman ou une pièce

de théâtre, où il met en scène des hommes et des femmes du passé, peut avoir la certitude que c'est une œuvre destinée à la mort, — et quand même il aurait tout le talent possible. On ne fait une humanité défunte, qu'en lui mettant, sous sa chlamyde ou son pourpoint, un cœur et un cerveau modernes ; et tout ce qu'on peut reconstituer, ce sont les milieux de cette humanité!

Vendredi 18 janvier. — Hier, jeudi, Daudet parlait du roman, qu'il voulait faire sur l'Académie, et qu'il a le projet d'intituler : « L'Immortel. » Voici sa conception : Un imbécile, un médiocre, dont la glorieuse carrière académique aura été toute faite, et sans qu'il s'en doutât le moins du monde, par sa femme, une femme du monde... Un jour, une scène éclatera entre eux, où elle lui fera l'historique cruel de son néant, scène à la suite de laquelle, il ira se jeter du haut du pont des Arts, dans la Seine, à l'instar, je crois, de son confrère Auger.

——— On rit, je le répète, quand je dis que le gouvernement que j'aime, est celui de Louis XV. Au fond, personne ne fait attention, que ç'a été un pouvoir, un gouvernement constitué, ce qui est quelque chose par ce temps-ci, et un gouvernement fort, le plus

humainement tempéré par les mœurs, la philosophie, la littérature. Qu'il y ait eu quelques coucheries du souverain avec des femelles, ce sont des épisodes sans importance dans le bien portant fonctionnement de la vie d'une nation.

——— Dans la galerie Colbert : une grande baie, surmontée de : *Escalier F n° 16*, sous lequel se lit sur une planchette : BUREAU DU ROSIER DE MARIE, entre un écriteau à gauche, portant : *M. Girard, copiste spécial*, et un écriteau à droite portant : *Chambres et cabinets meublés à louer*. Et devant vous, un long corridor mystérieux, empli d'un jour froid, et au fond duquel monte la spirale d'un escalier tournant. Une curieuse entrée d'un domicile de roman.

——— On ne sait pas, pour un passionné de mobilier, le bonheur qu'il y a à composer des panneaux d'appartements, sur lesquels les matières et les couleurs s'harmonisent ou contrastent, à créer des espèces de grands tableaux d'art, où l'on associe le bronze, la porcelaine, le laque, le jade, la broderie. On ne se doute pas du temps qu'il faut, pour que ça vous satisfasse complètement, et les changements et les déplacements, que ça demande. C'est bien dommage, lorsqu'un panneau est arrivé à la réussite

complète, que la photographie n'en fasse pas survivre les colorations avec le dessin.

Jeudi 24 janvier. — Aujourd'hui, à propos de l'élégance *chic* de son fils aîné, Daudet nous parlait de ses costumes d'autrefois : de sa veste en peluche *queue de paon*, et encore de sa veste, toujours en peluche, *gris de souris* à reflets blancs, arborée à HENRIETTE MARÉCHAL.

Il nous avoue qu'alors, indépendamment du goût qu'il avait pour les costumes voyants, il était possédé de l'envie de produire un effet sur les passants : envie qui se trouvait mélangée d'une extrême timidité, le rendant tout honteux, et le faisant se sauver, quand l'effet se produisait.

Lundi 28 janvier. — Des sommeils, où l'endormement a quelque chose d'une défaillance.

Mardi 5 février. — Aujourd'hui, au dîner de Brébant, on parlait de l'écrasement de l'intelligence de l'enfant, du jeune homme, par l'énormité des choses enseignées, on disait qu'il se faisait sur la génération présente, une expérience dont on ne pouvait

guère prévoir ce qu'il en sortirait dans l'avenir. Et au milieu de la discussion, quelqu'un développe l'ironique pensée, que l'instruction universelle et générale pourrait bien priver la société future de l'homme instruit, et la doter de la femme instruite : une perspective pas rassurante pour les maris de l'avenir.

Dimanche 10 février. — L'auteur du chef-d'œuvre intitulé : LE MARIAGE DE LOTI, M. Viaud, en pékin, est un petit monsieur, fluet, maigriot, aux yeux profonds, au nez sensuel, à la voix ayant le *mourant* d'une voix de malade.

Taciturne, comme un homme horriblement timide, il faut lui arracher les paroles. Un moment, il indique, en quelques mots, comme la chose la plus ordinaire, la tombée à la mer d'un matelot par un gros temps, et l'absolution, donnée du haut du pont, par l'aumônier, à ce malheureux abandonné sur sa bouée.

Et comme Daudet lui demande, s'il est d'une famille de marins, il répond le plus simplement du monde, de sa petite voix douce : « Oui, j'ai eu un oncle, mangé sur le radeau de la *Méduse.* »

Lundi 11 février. — D'où vient que devant un monsieur qui passe dans la rue, un monsieur ano-

nyme et qui n'a pas même une décoration à sa boutonnière, vous avez la perception que ce monsieur a une célébrité, une notoriété, une importance dans les affaires, la science, les lettres, les arts ?

——— Tous les manuscrits des romans faits en collaboration avec mon frère, ont été brûlés, sauf celui de MADAME GERVAISAIS, que j'ai donné à Burty.

Mardi 19 février. — Pendant que, tout au bout de la table, avec son énorme ironie de pince-sans-rire, Spuller blague les *beaux parleurs* ouvriers, appelés à déposer devant lui, dans l'enquête ouvrière, à mes côtés, Hébrard à demi-couché de côté sur la table, avec un redressement gouailleur de la tête, jette à propos des incapacités des ministres des finances du passé : « Vous savez ce que j'ai dit un jour à X... pendant qu'il était au ministère : « Mon cher, voulez-vous que je vous indique le moyen de faire honnêtement votre fortune, comme ministre des finances ? » Sur cette phrase, interrogation du petit œil du ministre... « Eh bien, mon cher, aujourd'hui achetez de la rente, et demain donnez votre démission... » Il l'a assez mal pris mon moyen... l'imbécile... » fait le blagueur, avec un rire qui a quelque

chose d'un cahot, dans une petite voiture de verre cassé.

Jules Roche parle un moment des hauteurs et des abaissements des événements du XVIIIe siècle. Et comme Berthelot lui oppose les siècles grecs, je ne puis m'empêcher de lui dire : « Allez, vous aurez beau chercher dans ces siècles, vous ne rencontrerez pas un siècle, où se trouvent un bout de règne d'un Louis XIV, et un 93. »

Mercredi 20 février. — Quelqu'un racontait avoir connu un fils, qui pour faire manger son père, tombé en enfance, était obligé de le menacer, de faire claquer un fouet de poste, et ce monsieur disait qu'il était arrivé à désirer la mort de son père, tant il souffrait de ce supplice de tous les jours.

Vendredi 22 février. — Je lis aujourd'hui le roman japonais : LES FIDÈLES RONINS, et je suis un peu surpris — moi qui jusqu'à présent, ne croyais pas bien violemment à l'existence d'une littérature japonaise — je suis surpris de la rencontre, dans ce livre, de certaines qualités littéraires très remarquables.

Je ne parle pas du sublime de la fausse ivrognerie du chevalier Grosse-Roche, qui pour son rôle de ven-

geur, se laisse uriner sur la figure, couché, dans le ruisseau, du sublime du suicide de la mère du chevalier Communal, — de ce sublime égal, s'il n'est supérieur à tout le sublime de l'Occident, — je parle de délicates trouvailles, comme la réponse de Mlle Ronce à la déclaration du chevalier Ecaille : réponse, que ne laisse pas entendre le chant des oiseaux ; et je parle encore de la figure à la fois comique et touchante du chevalier Haie-Rouge : figure, tout aussi heureusement et habilement construite, que les meilleures figures des romans d'aventures d'Alexandre Dumas père.

Samedi 23 février. — Exposition des dessins du siècle. J'ai des yeux qui ne voient pas uniquement les beautés du XVIIIe siècle, mais qui voient les beautés du siècle passé ainsi que du siècle présent. Et je tiens pour merveilleux et sans précédent les dessins rehaussés de Millet, oui ! Mais en même temps je soutiens que le plus admiré de tous les croquetons de Meissonier, tout grand dessinateur incontestable qu'il est, ne pourrait tenir à côté d'un dessin de Gabriel de Saint-Aubin, par exemple la vignette de l'*Intérêt personnel*, que justement je regardais chez moi ce matin. Et ici, il n'est pas question de gentillesse, il s'agit de science, de maîtrise. Et les pauvres petites mines de plomb de M. Ingres, est-ce de l'art assez gringalet, à côté des préparations de La Tour,

— de la préparation Chardin, de la préparation Raynal — qui se trouvent dans la salle du fond. Bracquemond que je trouve à l'exposition, et devant lequel je ne peux me tenir, me dit que les préparations de La Tour : *C'est des rochers!* Eh bien ces rochers-là, je les préfère de beaucoup aux petites machinettes d'un crayon si menu, menu, menu. Mais saperlotte, dans ce genre, le portrait de Mme *** par Regnault est très supérieur.

Mardi 4 mars. — Liouville, le député dela Meuse, racontait aujourd'hui, qu'il avait découvert à Paris, un marchand de vin — et un marchand de vin de Bar.

Ce marchand qui demeure tout près de Notre-Dame, rue Chanoinesse, je crois a la clientèle de tous les Lorrains de Paris, et surtout d'une colonie de Montmartre, qui se rendent avec leurs femmes et leurs enfants, tous les dimanches, à la Morgue, et se payent après la séance, une ou deux bouteilles de vin *paille* du pays.

Lundi 10 mars. — C'est curieux chez un vieux lettré, cette persistance de la satisfaction bête, de se voir imprimé dans un journal. Ce matin, avant sept heures, je descends deux ou trois fois, en panais de

chemise, m'assurer si le *Gil Blas* est dans ma boîte, et si Chérie a fait le feuilleton du numéro.

Puis je me répands dans Paris, cherchant de l'œil mes affiches, et ma foi escomptant un fort quart de mon roman, je termine la journée par une visite chez Bing, où indépendamment d'une boîte de Ritzouo de 500 francs, j'achète 2 000 francs, un chef-d'œuvre de Korin, une écritoire en laque d'or, où est répandue, couvrant le dessus et le dedans, une jonchée de chrysanthèmes aux fleurs d'or, au feuillage de nacre : un objet d'un goût barbare merveilleusement artistique.

Un de mes amis disait d'une célèbre femme du monde, qui ne porte ni chemise ni jupon, et semble emmaillottée dans des bandes, disait : qu'elle était habillée avec des *bas à varices*.

Vendredi 14 mars. — Au fond, quelque fixé qu'on peut être sur son talent, lorsqu'on a un certain âge, un trop grand silence inquiète. On se demande si l'on ne serait pas par hasard ramolli, sans en avoir la conscience.

Lundi 17 mars. — Je dîne chez les Sichel, avec Mme Gavarret, la sœur de Saint-Victor, entrevue il y a bien longtemps, quand elle était encore demoiselle,

dans les visites que nous faisions, mon frère et moi, au critique. Elle nous donne sur le grand, le très grand écrivain, ce détail relatif à la singulière maladresse de ses mains, et au côté *pleurard* d'enfant rageur, qu'il conserva toute sa vie. A vingt ans, s'efforçant d'allumer le feu de sa chambre, et n'y réussissant pas, il finissait par se rouler, en pleurant, sur le parquet.

Jeudi 20 mars. — Les Japonais ont une aimable ironie, une ironie un peu à la française. Aujourd'hui, comme dans un *obi*, une ceinture d'une beauté exceptionnelle, je me plaignais d'une terrible tache qui la déparait : « Oui, oui... mais vous posséderez peut-être, me répondit Hayashi, un peu de la transpiration d'une très belle Japonaise. »

Ce soir chez Daudet, le petit Hugues Leroux me donne ce plaisant et réconfortant détail. Un vieux bonhomme, peu fortuné et myope, vient tous les jours lire mon feuilleton de CHÉRIE, à la devanture du *Gil Blas*, avec une lorgnette de spectacle. *Si non è vero, è bene trovato*,

Samedi 22 mars. — Ce soir le banquet Ribot, où malgré mon éloignement pour les banquets, je suis presque amené de force par Fourcaud. Cent quatre-

vingts dîneurs dans une salle à manger, en forme de galerie d'Apollon, et au-dessous de la porte d'entrée, est attachée une immense palette, censée représenter la palette du maître coloriste des marmitons. Chez les peintres, l'envie est tempérée par une certaine gaminerie, par une *enfance* de toute la vie, qui rend cette envie moins amère, moins noire que chez l'homme de lettres. A la fin une avalanche de discours, que termine un très bon discours rageur de Fourcaud, dit avec la colère d'un timide.

Ce banquet, ce banquet contre l'Institut, donné à Ribot, se trouve aussi un peu donné à moi; et dans les coins, où je me blottis, des *jeunes* dont je connais vaguement le nom, se font, à tout moment, présenter à moi, et veulent bien saluer dans le vieux Goncourt: le *grand littérateur indépendant*.

Dimanche 23 mars. — Paysage de crépuscule à Passy.

Un ciel absolument cerise, un ciel coupé, rayé, haché par les branches, les branchettes, les brindilles des arbres, y mettant le dessin noir et persillé d'une agate arborisée. Là-dessus un train précédé d'une solide fumée blanche, montant toute droite : un train, avec des bleus éteints et comme délavés de blouses, dans les compartiments supérieurs. Au premier plan, la découpure aérienne de la grille du che-

min de fer, apparaissant dans un ton d'acier poli, fait par le clair de lune.

Jeudi 27 mars. — Ce matin, il a paru un article nécrologique sur Noriac, qui en fait l'égal de Flaubert, présenté comme un *amateur*, oui, un amateur, entendez-vous... et « qui, aurait pu avoir pour *exæquo*, le premier garçon de bureau venu, soumis à son régime de travail. » Cet article me rend triste. Il n'y a donc pour un grand écrivain, même quand il est mort, jamais de consécration, de consécration forçant les respects et écartant les blasphèmes.

Samedi 29 mars. — Dans le complet découragement où je suis, et qui tourne ma pensée vers une retraite absolue du monde et un enfermement dans mes jardins et mes bibelots, la tombée dans ma boîte d'un numéro du *Sémaphore* de Marseille, qui reproduit mon premier feuilleton avec éloge, et la visite du directeur de la *Revue populaire*, venu sans doute pour une reproduction dans sa feuille de CHÉRIE : ces deux satisfactions bêtes mettent du rose dans le noir de mes pensées.

——— Ces jours-ci Daudet causait de son livre, et

parlait de la difficulté d'exprimer pas des phrases, certains phénomènes *amoroso-intellectuels*. Et il rappelait dans sa vie, une certaine soirée où il aimait, une soirée, où Paris lui était apparu comme une ville transfigurée,... une *ville blanche*, sans prostitution aux coins des rues... Et il avait senti le besoin d'aller raconter son impression à Coquelin l'aîné, entrain de quitter dans sa loge le costume de Mascarille, et qui lui avait dit : « Tu es saoul ! »

Lundi 31 mars. — Je demandais aujourd'hui à Sichel, si un grand marchand de curiosités n'était pas en faillite ?

— Oh ! me répondit-il, on ne trouverait pas à Paris un huissier, qui consentirait à le mettre en faillite ; savez-vous qu'il rapporte à la corporation de 40 à 50,000 francs par an... Il paye, mais il ne paye que saisi... ne commence à verser un acompte, que lorsque le colleur pose une affiche jaune à sa porte.

— Mais cependant il a dû gagner des sommes énormes... il est alors vicieux ?

— Non, mais il est *goulu*... il a la *bouche extrêmement ouverte*, quand il se trouve avoir de l'argent... C'est lui, qui me disait, un jour : « Je viens d'acheter trois kilomètres de coffres italiens !... — Quoi, trois kilomètres ?... — Oui, mis bout à bout, mes coffres couvriraient trois kilomètres... — Et pourquoi cet achat ?... — Ah ! les gens qui m'ont vendu cela, si

je ne leur avais pas acheté, une autre fois, peut-être, ne m'auraient-ils rien apporté. »

Mercredi 2 avril. — C'est vraiment curieux le sentiment de la destruction chez les enfants.

Aujourd'hui, en voici un d'un parent de province qui veut couper les poissons rouges avec un sécateur, cherche à arracher en cachette tous les boutons de rhododendrons, et s'efforce de porter des doigts destructeurs partout, où sa petite main peut atteindre, et quand il a brisé ou détruit quelque chose, du bonheur monte à sa figure. Cet instinct de la destruction était peut-être encore plus féroce, plus inhumain, plus enragé chez un enfant beau, chez un enfant intelligent, chez le petit de Behaine, mort d'une méningite. Chez cet enfant, la jubilation intérieure de la mise en pièces des choses, avait quelque chose d'une joie diabolique. Cet appétit bizarre de l'anéantissement des objets, je l'ai constaté encore chez un autre enfant, chez le petit garçon de Pierre Gavarni; mais celui-ci qui est d'une nature sage, rangée, tranquille, demandait gentiment la permission de détruire. Il disait à Pélagie de sa voix la plus douce : « Dites donc, madame, est-ce qu'on peut casser ça... et ça? »

Jeudi 10 avril. — Ce soir, chez Daudet, avec Mistral. Un beau front, des yeux limpides d'enfant,

quelque chose de bon, de souriant, de calme, fait par une vie de plein air méridional, du bon vin, et l'enfantement facile de chants et de poésies troubadouresques.

Samedi 12 avril. — Peut-être l'artistique dans la littérature, sera-t-il un appoint futur de succès, un appoint, apporté par l'éducation artiste des hommes et des femmes de ces années, par les conférences, par les promenades dans les Musées, par la diffusion de l'enseignement des arts plastiques, en un mot par la création de générations plus amoureuses et plus chercheuses d'art dans leurs lectures.

Dimanche de Pâques. — Passé toute la journée à lire la correspondance de Stendhal. Son âme me semble aussi sèche que sa prose.

Lundi 14 avril. — Aujourd'hui, lundi de Pâques, en ce jour, où l'industrie, le commerce, les affaires chôment, où l on n'achète ni dans les boutiques fermées, ni à la Bourse, ni même rue Drouot, dans une salle basse des commissaires-priseurs, entre brocanteurs infimes, au milieu de voyouteries sacrilèges, se

vendent un tambourin, des guitares, des esquisses de peintres, des paniers de linge de corps et de gilets de flanelle. Une affiche manuscrite collée à la porte, dit que c'est la vente d'un M. P.... Ce M. P... est ce pauvre Pagans, dont ces guitares et ce tambourin ont apporté, toutes ces années, de si tapageuses ou rêveuses musiques, aux soirées où je me trouvais.

——— Tous les hommes avec lesquels ma carrière, mes goûts, m'ont mis en rapport, s'en vont l'un après l'autre de la vie, laissant derrière eux des lettres de faire-part, semblant me dire à bientôt. Hier, c'était l'expert Vignères, aujourd'hui, c'est l'éditeur Dentu.

Mercredi 16 avril. — Daudet tombe chez moi, sortant de l'enterrement Dentu. Il laisse échapper, que depuis quelque temps, il éprouve de telles souffrances, que maintenant, quand il va à un enterrement, il envie presque l'insensibilité de celui, qu'on met en terre.

A je ne sais qui se trouvant là, et disant, que le théâtre donne l'avidité basse de l'argent, Daudet raconte plaisamment, au milieu de petits *aïe* douloureux, que lors des représentations de Fromont Jeune et Risler Aîné, il attendait impatiemment à Champrosay, le facteur lui apportant le chiffre de la recette,

envoyé par le Vaudeville, tous les jours, et qu'il était vraiment embêté, quand la recette avait baissé de vingt-quatre francs, puis qu'il avait eu honte, vis-à-vis de lui-même, de cet embêtement, et qu'il s'était imposé de ne plus lire la dépêche... mais qu'il cherchait la hausse ou la baisse sur la gaieté ou la tristesse du visage de sa femme... « Alors quoi ! » faisait-il en se levant et en disant : « Je m'en vais, je souffre trop ! »

Vendredi 18 avril. — A la librairie Charpentier, sur toutes les bouches le sourire annonçant un succès. Sur les 8 000 de Chérie du premier tirage, 6 000 sont partis.

La Beraudière, auquel je demandais le nom d'une famille de Bretagne, où devait être conservée une correspondance de la Lecouvreur, me disait : « Ah le nombre de précieux documents historiques perdus, à l'heure présente... tenez, j'ai eu dans ma famille un châtelain de Picardie, aimé de la Camargo, et qui avait dans son château, une chambre s'appelant encore ces dernières années : *la chambre de la Camargo.* Et la Camargo entretenait avec mon aïeul, une correspondance. Or cette correspondance a été brûlée il y a une vingtaine d'années, je crois... et si par le plus grand des hasards elle existe encore, savez-vous où elle se trouverait? elle serait chez de Falloux!

Samedi 19 avril. — Cette préface de Chérie, il est bien entendu que je ne l'aurais pas écrite, si je n'avais pas eu de frère. Moi, au jour d'aujourd'hui, je suis à peu près reconnu et je me vends : oui je remplis les deux conditions du succès, tel qu'on le jauge à l'heure présente. Cela est incontestable. Mais j'avais besoin de me récrier dans une plainte amère et douloureuse contre l'injustice, que mon pauvre frère a rencontrée jusqu'au jour de sa mort, et après ce qu'il avait fait de moitié avec moi.

Au fond, dans ces colères contre ma préface, ce qui m'étonne, c'est le peu d'ouverture de ces intelligences de critiques, qui blaguent tous les jours l'absence de sens artistique chez les bourgeois.

Je parle, par exemple, du japonisme, et ils ne croient exister de cet art, que quelques bibelots ridicules, qu'on leur a dit être le comble du mauvais goût et du manque de dessin. Les malheureux, ils ne se sont pas aperçus à l'heure qu'il est que tout *l'impressionnisme* est né de la contemplation et de l'imitation des *impressions claires* du Japon. Ils n'ont pas davantage observé que la cervelle d'un artiste occidental, dans l'ornementation de n'importe quoi, ne conçoit qu'un décor placé au milieu de la chose, un décor unique ou un décor composé de deux, trois, quatre, cinq détails se faisant toujours pendant et contrepoids, et que l'imitation par la céramique actuelle, du décor jeté de côté sur les choses, du décor non symétrique, entamait la religion de l'art grec, au moins dans l'ornementation.

Enfin, j'ai là un bouton de fer, le bouton attachant la blague à tabac d'un Japonais à sa ceinture, un bouton, où en dessous de la patte d'une grue absente, d'une grue volant en dehors du médaillon niellé, se voit seulement le reflet de cette grue dans l'eau d'une rivière, éclairée par un clair de lune. Le peuple chez lequel l'ouvrier, un ouvrier — poète a des imaginations pareilles à celle-ci, ne croyez-vous pas, que ce peuple puisse être proposé comme professeur d'art aux autres peuples?

Et quand je disais que le japonisme était en train de révolutionner l'optique des peuples occidentaux, j'affirmais que le japonisme apportait une *coloration* nouvelle, un *système décoratoire* nouveau, enfin si l'on veut une *fantaisie poétique* dans la création de l'objet d'art, qui n'exista jamais dans les bibelots les plus parfaits du moyen âge et de la renaissance.

Mercredi 23 avril. — Du bruit, beaucoup de bruit. Cela fait entrer en vous des espérances déraisonnables, et la griserie de vos espérances s'évanouit devant la décevante réalité. « Vous savez, on a retiré... oui, à 4 000! » me dit le secrétaire de Charpentier, gonflé par le succès du livre. Eh bien, tout cela fait une douzaine de mille! C'est très honorable, mais ce n'est pas l'*inattendu*, cet inattendu que je n'ai jamais rencontré dans ma vie.

Jeudi 24 avril. — La pensée taquinante d'un temps d'arrêt dans le succès, le sentiment que la vente s'arrête.

Samedi 26 avril. — Tristesse ce matin. Les attaques littéraires n'agissent pas sur le coup. Elles empoisonnent l'individu attaqué, au bout d'un certain nombre d'heures, d'un certain nombre de jours, et je commence à en sentir l'effet.

Mardi 29 avril. — A dîner, avenue de l'Observatoire, Mistral définissant assez joliment Daudet, il le proclamait l'homme de la désillusion et de l'illusion, du scepticisme de vieillard et de la crédulité enfantine.

Et là-dessus, il se mettait à nous parler de son procédé de travail, de ce facile labeur de poète méridional, qui consiste dans la confection de quelques vers, fabriqués aux heures crépusculaires, à l'heure de l'endormement de la nature : le matin, dans les champs, selon Mistral, étant trop plein du bruyant éveil de l'animalité.

Vendredi 2 mai. — Maintenant que le *Figaro* a dit

à mon propos : « Tue ! » tous les autres journaux, grands et petits, crient : « Assomme ! » et c'est sur toute la ligne un éreintement général.

Je crois avoir raconté quelque part, que tout enfant, mon père m'emmenait dans un cabinet de lecture du passage de l'Opéra, puis après avoir parcouru les journaux, me laissait presque toujours, sur ma demande, enfoncé dans la lecture d'un roman, où, en ce temps, il était éternellement question de palicares héroïques. Et au bout d'une heure ou deux, de marche et de contremarche sur le boulevard des Italiens, en politiquant avec d'anciens compagnons d'armes bonapartistes, mon père venait me rechercher pour une grande promenade avant dîner.

Ce cabinet de lecture où j'ai été *imaginativement* si heureux, tout enfant, ce cabinet de lecture qui est resté à peu près ce qu'il était, en ces vieilles années, c'est là où je lis tous les jours les attaques et les férocités contre l'auteur de Chérie.

Samedi 3 mai. — Je relis aujourd'hui les Libres Penseurs de Veuillot. C'est sublime, comme dédain du nombre, comme révolte d'un seul contre toute une société et tout un temps.

——— J'ai reçu, ces jours-ci, une lettre de faire

part m'annonçant la mort d'une cousine, complètement perdue de vue, depuis nombre d'années.

C'est drolatique, le souvenir que réveille chez moi, cette lettre bordée de noir. J'étais encore un enfant, mais un enfant à la pensée déjà préoccupée du mystère des sexes et de l'inconnu de l'amour. Je passais quelques jours de vacances chez cette cousine nouvellement mariée, et qui était jeune et jolie et blanche comme une Flamande. Le ménage me traitait sans conséquence, et à toute heure, qu'il fût couché ou non, je pénétrais dans leur appartement. Un matin que j'allais demander au mari de m'attacher des hameçons à une ligne, j'entrais dans leur chambre à coucher sans frapper. Et j'entrais, au moment où ma cousine se trouvait la tête renversée, les jambes relevées et écartées, le derrière soulevé sur un oreiller — et son mari tout prêt à faire acte de mari. Une bousculade des deux corps, dans laquelle le rose derrière de ma cousine disparut si vite, que j'aurais pu croire à une hallucination... mais la vision cependant me resta. Et ce rose derrière, sur un oreiller à grandes dents festonnées, fut jusqu'au jour, où je connus Mme Charles, le doux et excitant spectacle que j'avais le soir, avant de m'endormir, sous mes paupières fermées.

Lundi 5 mai. — De quelque *æs triplex* qu'on soit muré, l'attaque journalière creuse en l'homme de

lettres, le petit trou noir que fait la goutte d'eau dans le rocher. Mais voilà qu'au milieu de mon navrement m'arrive une lettre réconfortante. Elle contient cette phrase sortie, dit le correspondant, d'une des plus jolies bouches de Paris : « Nous devons empêcher nos maris de lire CHÉRIE, ça leur en apprend trop sur notre passé! »

Mardi 6 mai. — L'éreintement devient international. La *Fanfulla* de Rome déclare, dans un article colère, que ma sénilité me fait voir des fantasmagories dans le vrai.

Au fond, c'est un *tolle* européen contre mon roman. On ne veut pas que la jeune fille des livres appartienne à l'humanité. Il la faut *insexuelle*, comme je l'ai dit dans ma préface. Eh bien! non, on ne donnera pas l'image de la jeune fille, si on n'indique pas les troubles physiques qui la traversent, un instant.

Mercredi 7 mai. — Un enragement intérieur, qu'apaisent les douceurs du jardin et des marches violentes... qui se mettent au pas, dans le sentier des roses entr'ouvertes. Oui, l'amertume de la vie de ces jours, les petits tressaillements nerveux de la bouche, les filtrées de bile dans l'estomac, les en-

vies de brutalités, les appétits de duels : tout cela s'adoucit et s'endort au milieu des arbres et des fleurs, comme sous un liniment.

Longuement, j'analyse le crucifiement de l'homme qui fait un livre, qui n'est pas le livre de tout le monde, parce qu'il est bon, je crois, qu'on sache le menu et le détail des souffrances qu'il a eu à endurer, et combien peut-être un peu de gloire posthume est payé du vivant de l'auteur

Samedi 10 mai. — Dialogue d'hier à la porte de chez moi.

— Monsieur de Goncourt y est-il?

— Il vient de sortir à l'instant même! répond Pélagie à l'inconnu.

— Ah! fait l'inconnu qui ajoute : Est-on sûr de le trouver demain matin? Et il laisse sa carte.

C'était Banville. Commentaires de Pélagie sur l'air sérieux du visiteur. Je suis très bien avec lui, mais dans la disposition de mon esprit, et avec les méchants potins de Paris, on ne sait jamais. Et toute la nuit, imaginations extravagantes et tragiques. fabrication de la tenue composite d'un monsieur, qui ne sait pas s'il doit s'attendre à une gifle, ou à une amicale poignée de main.

On sonne, Banville s'avance vers moi, anec le sérieux d'un notaire d'une pantomime des Funambules, et me dit solennellement : « Mon cher, je viens

vous demander le rôle d'HENRIETTE MARÉCHAL pour Mlle Hadamard. »

Ah zut alors! Est-ce bête, ai-je envie de lui dire, de m'avoir fait travailler l'imagination comme ça, à propos d'une chose aussi bête.

Lundi 11 mai. — L'on ne peut se rendre compte de l'anxiété douloureuse, où vous met l'appréhension continuelle de vous trouver mal, la menace incessante de syncopes. Ça arrête toute activité, toute recherche, toute note. On a peur de sortir de chez soi... l'on tremble de déranger quelqu'un, en mourant chez lui.

Mardi 13 mai. — Dans une société, on reconnaît les gens bien élevés à une chose assez simple; ils vous parlent de ce qui vous intéresse.

Aujourd'hui c'est M. de Rémusat qui m'en a fait faire la remarque. Il me connaît très peu, et c'est le seul homme du dîner de Brébant, qui me cause de mon livre, récemment publié. Il est vrai qu'à sa suite, Spuller se met à m'en parler... aimablement, mais comme d'un livre, dont l'auteur lui échappe, lui est fermé, lui est peu intelligible. Seulement un chapitre l'a frappé, il est tout étonné, qu'un romancier ait réussi un récit historique de trois généra-

tions de militaires. Cet étonnement, je l'avais déjà remarqué chez un vieil universitaire.

Mercredi 14 mai. — Je lisais, ce matin, dans un grand journal : « Des *maniaques* collectionnent des porcelaines de Chine et de Saxe, mais ils se rendent parfaitement compte qu'il n'y a pas de plus belle porcelaine au monde, que celle que fait actuellement Sèvres. » Ah! c'est un fameux âne en céramique, celui qui a écrit ces lignes!

Jeudi 15 mai. — Dans ma tête, quand il n'y a pas l'effort de la rédaction ou l'excitation de la causerie, c'est maintenant comme un *embruinement*. La cervelle est bien parfois traversée par une pensée lumineuse, mais si rapide que je ne puis la fixer : cette pensée, on pourrait la comparer à la phosphorescence qui court sur la crête d'une vague.

Vendredi 16 mai. — Un membre de la Chambre des députés de Belgique a dernièrement accusé la littérature française, et moi en particulier, d'avoir corrompu sa patrie. Elle est bonne! corrompre la Belgique, ce pays, où après dîner chez des bourgeois,

vos honnêtes amphitryons ne trouvent rien de plus moral, que de vous emmener passer la soirée au b...

Dimanche 18 mai. — Je suis dans un tel état de nervosité, que les articles qui parlent — en bien ou en mal de moi, il m'est impossible d'y apporter l'attention tranquille, l'épellement reposé, qu'il faut pour lire, j'en perçois en gros l'éloge ou l'injure, mais je ne les ai pas vraiment lus.

Pierre Gavarni me parle, ce soir, de dédicaces laudatives de Champfleury, mises en tête des livres envoyés à son père, et même de tentatives d'abouchement qui n'ont pas réussi... ça expliquerait un peu le jugement sévère du critique sur les dessins du peintre, dont le *chic fait rire.*

Jeudi 22 mai. — Il y aurait à dénoncer une série de bonnes blagues, inventées par de prétendus émetteurs d'idées, et dans lesquelles, au bout de quelque temps, coupent les gens d'esprit; ainsi la théorie que les eaux-fortes, pour l'illustration des livres, ne doivent pas avoir le caractère d'art qu'on leur demande, quand elles ne font pas partie d'un volume.

Vendredi 23 mai. — Après une soirée, passée

chez Daudet avec Mistral, je m'endors dans la voiture découverte, qui me mène au chemin de fer.

Quand je me réveille sur la place de la Concorde, sous un ciel d'un bleu noir, sans étoiles, et ou mortuairement brillent six ou huit flammes électriques, dans de hauts lampadaires, j'ai, une seconde, le sentiment de n'être plus vivant, et de suivre une *Voie des Ames*, dont j'aurais lu la description dans Poë. Mais aussitôt, c'est l'avenue de l'Opéra, ce sont les boulevards, avec les enchevêtrements de milliers de voitures, la bousculade des trottoirs, les populations tassées au haut des tramways et des omnibus, le défilé à pied ou en voiture de cette innombrable humanité d'ombres chinoises, sur les lettres d'or des industries des façades, avec dans la nuit l'éveil agité et pressé, le mouvement, la vie d'une Babylone.

Samedi 24 mai. — Dans ce moment-ci, c'est curieux, comme par tous les journaux, court et se reproduit, avec amour, la thèse contre l'originalité en littérature. On déclare péremptoirement, que tout en littérature a été déjà fait par un autre, que rien n'est neuf, qu'il n'y a pas de *trouveurs*. Ils ne veulent pas, ces bons critiques, — et cela avec une colère enfantine, ils ne veulent pas de génies, d'esprits originaux. Ils sont tout prêts à déclarer que la Comédie de Balzac est un plagiat de l'Odyssée, et que tous les

mots de Chamfort ont dû être dits par Adam, dans le Paradis terrestre.

——— Mme Sichel racontait, ce soir, que sa famille, après la Révolution, avait vécu du brûlement d'un meuble en bois doré, que dans le petit appartement occupé par elle, on brûlait par petits morceaux, dans un petit poêle en fonte. Le meuble avait donné 1 500 francs d'or. Ils étaient vraiment dorés, les meubles de ce temps !

Mardi 27 mai. — La SAPHO de Daudet est le livre le plus complet, le plus humain, le plus beau qu'il ait fait... le livre méritant le nom de chef-d'œuvre.

Dimanche 8 juin. — Pour rendre la nature, Théophile Gautier faisait seulement appel à ses yeux. Depuis, tous les sens des auteurs ont été mis à contribution pour le *rendu* en prose d'un paysage. Fromentin a apporté l'oreille, et fait son beau morceau sur le silence dans le désert. Maintenant c'est le nez qui entre en scène : les senteurs, l'odeur d'un pays, que ce soit le carreau de la Halle ou un coin de l'Afrique, nous les avons avec Zola, avec Loti. Et

vraiment tous deux ont de curieux appareils olfactifs, Loti avec son nez sensuel, Zola, avec son nez de chien de chasse, et ses petits frémissements, qui ont quelque chose du chatouillement d'une muqueuse sous le passage d'une mouche.

Jeudi 12 juin. — Je lisais, ces jours-ci, dans un article de Bonnetain sur le Tonkin, un portrait de fumeur d'opium, dont la pupille extrêmement dilatée, et la pâleur *ivorine*, me font penser que je ressemble ou du moins que je ressemblais, ces années, tout à fait au fumeur d'opium de Bonnetain. N'ayant jamais fumé d'opium, ce serait donc l'intoxication des très forts cigares que j'ai fumés, toute ma jeunesse.

——— Ce soir au dîner des *Spartiates*, Raoul Duval qui avait fait sa rentrée à la Chambre, dans la journée, disait qu'il en était sorti tout triste, trouvant la droite plus inintelligente, la gauche plus commune que jamais. Au milieu du dîner, quelqu'un s'écrie : « La nuance ! oh, la nuance... elle est morte à l'heure qu'il est en France... Et la nuance, c'était toute la France, toute sa distinction... le don rare, en un mot, qu'elle seule avait parmi toutes les nations. »

Jeudi 19 juin. — Je trouve, ce soir, Daudet en ses contractions de visage et ses remuements de jambes, disant qu'il a en plein ses douleurs.

— Vous souffrez, mon ami?

— Oui, toujours... c'est vraiment atroce la continuité de la douleur, et la perspective de cette conti nuité... autrefois, le lit c'était une espérance... maintenant c'est redoutable de surprises... j'ai besoin de me relever, il faut que je marche pour user ma douleur... Je souffre, voyez-vous, tout ce qu'il est possible de souffrir... tenez parfois, dans le pied, c'est comme si un train de chemin de fer me passait dessus... Ah ! il me tarde d'être à Néris.

——— Je suis revenu ce soir, de Saint-Gratien, avec Primoli, et nous causions en chemin de fer, des cruels moments qu'on passe avec les êtres, dont l'intelligence est entamée, nous parlions de ces désespoirs énervés, de ces colères intérieures, de ces fuites de la maison, à la suite desquelles on bat la campagne, en coupant les fleurs avec sa canne !... et nous confessions, en même temps, les tendresses maternelles qui vous viennent pour ces pauvres créatures, nous rendant si malheureux.

——— Ces épouvantables chaleurs m'enlèvent

toute activité, tout ressort, toute faculté d'accomplir n'importe quoi. Comme en un pays de la soif, je ne songe qu'à boire, et gonflé d'eau rougie, je passe la journée sur mon lit, dans une somnolence qui est comme un demi-évanouissement. Et tard, bien tard, très tard, quand je me lève pour aller manger, mal éveillé, quelque chose dans un restaurant quelconque de Paris, il me semble à moi-même, que je suis un somnambule qui dîne.

Vendredi 27 juin. — Ce soir, un général étranger racontait, qu'avant 1866, Bismarck lui parlant de ses projets et faisant allusion au Roi, son maître, dans une langue bien irrespectueuse, lui disait : « Je conduirai la *charogne* au fossé, il faudra bien qu'elle le saute ! »

Mercredi 9 juillet. — Où l'on retrouve l'amateur. En lisant ces jours-ci les journaux de toutes couleurs, indiquant les précautions qu'il y avait à prendre contre le choléra, je n'ai eu qu'une crainte, non la crainte de mourir, mais la crainte, si je mourais, que mes dessins, mes broderies, mes délicats bibelots, fussent perdus, abîmés, anéantis par la désinfection faite d'autorité.

Dimanche 13 juillet. — J'ai des idées particulières sur le choléra. Je crois qu'il vient maintenant en visite chez nous, tous les ans, mais qu'il se produit, seulement, lorsqu'il rencontre certaines conditions climatériques ou atmosphériques, que l'on ignore encore. Les années de choléra, j'ai été frappé par un certain bleu *neutralteinte*, bleu violacé, qu'il me semble retrouver dans le ciel, cet an. Maintenant je ne sais pas, si le développement du choléra ne correspond avec des malaises de certaines plantes, de certains arbres. Les platanes, cette année-ci, ont une maladie, ne l'avaient-ils pas les autres années de choléra ?

Mercredi 23 juillet. — Sur le perron de Jean-d'Heurs, dix heures du soir.

Un ciel tout zébré de noir, et au milieu duquel il éclaire, parmi les senteurs écœurantes des orangers, parmi le bruit, comme brisé, de jets d'eau las. Il me semble vivre, un moment, dans les fonds fauves d'une de ces vieilles toiles, dont les maîtres vénitiens entourent un couple d'amoureux, pâlement enfiévrés, et aux lèvres, aux regards de sang.

——— Il est des femmes qui, avec des formes menues et des apparences délicates, ont des santés de portefaix.

Lundi 28 juillet. — A relire ces épreuves d'En 18... mon premier bouquin, j'ai parfois des colères, contre le *non vrai* du livre, qui me font jeter les feuilles imprimées par terre, et les repousser du pied, loin de moi... Puis, je vais les rechercher.

Vendredi 8 août. — Une cousine me parlait de la liberté de paroles des femmes du grand monde, de vingt ans, comparée à la liberté de paroles des femmes de trente ans. Son frère, qui se trouvait là, citait cette phrase, à lui dite par une de ces femmes, à brûle-pourpoint et sans invite à la chose : « Connaissez-vous le jeu de *frotte-nombril ?* »

Lundi 11 août. — Aujourd'hui par une percée, dans la verdure de l'*Allée de ceinture*, on voyait la campagne dans un ensoleillement de la blancheur des choses chauffées à blanc, et sur les champs moissonnés, l'entre-croisement des javelles dorées, apparaissait comme un délicat travail de paille tressée.

——— Il y un certain nombre d'hommes à Paris qui doivent tout à leurs fournisseurs, et dont la valeur est uniquement faite du nom de leur tailleur,

de leur bottier, de leur chapelier. Ne se plaignent-ils parfois, les malheureux, de payer cher !

Mardi 10 août. — Comment va de Nittis?

— Bien pauvrement!

C'est Louise, la cuisinière, qui me répond dans le vestibule de la maison de Saint-Germain.

Presque aussitôt j'entends, montant de l'escalier, une voix anhélante qui me dit : « Ah! c'est vous... c'est vous... je viens! » — et je vois mon pauvre de Nittis, avec la figure d'un vilain jaune, et une inquiétude hagarde des yeux, dont j'ai peur.

Nous nous asseyons sur un canapé du salon, et il me raconte ses troubles de la vue. « Oui, dit-il, avec la voix gémissante des personnes très faibles, oui, dans ce que je lisais, c'était comme s'il y avait des manques... tenez... ainsi que les trous que fait dans une feuille de papier, un coup de fusil chargé à plomb... J'ai averti le médecin... ça pouvait être, n'est-ce pas, l'effet de la digitale... il a changé le régime... ça a été mieux... mais un jour que j'avais été peindre une étude ici, tout près... il faisait un temps comme aujourd'hui... tout à coup il m'a semblé voir des nuages de mouches... mais vous avez été en Angleterre, vous avez vu un certain *brouillard noir*, qu'il fait là... Eh bien, c'était ça dans mes yeux... Ah! j'ai eu peur... c'est que vous savez, un moment le médecin d'ici ne savait pas, si je n'avais pas toutes

les maladies... il croyait à une maladie de la moelle épinière, rapport à mes yeux... enfin ces jours-ci, il m'a rassuré, il pense qu'il n'y a que la chose du cœur. »

Comme je disais, quelques instants après, à de Nittis :

— Vous qui aviez une santé dont j'étais jaloux... c'est cette bronchite d'il y a deux ans?

— Cette bronchite, reprenait-il, non... c'est la fatigue de toute ma vie... c'est ma jeunesse passée dans la campagne à peindre sans manger... ce sont les demi-journées passées en Angleterre à peindre dans le brouillard... c'est, c'est... »

Quelques minutes avant de partir, affaissé à côté de moi, il laisse échapper à voix basse: « Voyez-vous, quand on est une fois détraqué, comme je le suis, on ne se remet pas. »

Je m'en vais navré, emportant de mon pauvre ami, l'impression d'un être frappé à mort.

Jeudi 21 août. — Il y avait à peine quelques heures, que je venais d'écrire ces tristes impressions, quand j'ai reçu ce télégramme : *Venez vite, M. de Nittis mort subitement.*

A la gare de Saint-Germain, je tombe sur Dina, qui part pour acheter à Paris des effets de deuil, tout faits pour sa maîtresse. La pauvre fille me raconte dans son baragouin, entrecoupé de sanglots, cette soudaine mort de Nittis. Il s'était réveillé à sept heures, elle lui avait posé derrière le cou, les quatre ventouses

que lui faisait poser son médecin de là-bas; mais ce jour, les ventouses avaient mal pris, et le malade était un peu nerveux. Il s'endormait cependant, se réveillait à huit heures et demie, s'habillait complètement, quand il se plaignait d'avoir dans la tête, des choses qui lui faisaient mal. La femme de chambre le peignait au peigne fin, et pendant qu'elle le peignait, voyant sa tête ne plus se soutenir, s'affaisser, tomber, elle lui demandait ce qu'il avait, s'il souffrait toujours. De Nittis lui répondait d'abord par des geignements, des soupirs douloureux, en se touchant le front, puis tout à coup s'écriait :« Ah! ah!... j'ai un vide dans ma tête... je me meurs! »

Dina portait le mourant sur son lit, où il ne parlait plus, n'ouvrait plus les yeux, avait seulement des contractions nerveuses des bras et des mains. Et le médecin n'arrivant pas, un interne mandé de l'hôpital, déclarait à Mme de Nittis, que mon ami avait tout le côté gauche paralysé. C'était une congestion cérébrale.

J'arrive à cette triste habitation, à cette maison qui m'a toujours semblé une maison de malheur. Mme de Nittis, dépeignée, un caraco mal boutonné sur une camisole, une jupe attachée de travers, de l'égarement dans les yeux, va incessamment d'un bout à l'autre du long salon, tombant un moment sur un fauteuil ou sur un canapé, qu'elle trouve en son chemin, se relevant aussitôt, et reprenant son éternelle promenade, avec des pieds qui traînent et qu'on sent las, et qui marchent toujours. Elle va donc

ainsi, sans trêve et sans repos, poussant des : « Oh, mon Dieu ! » qui ont l'air de lui déchirer la poitrine; prononçant des paroles douloureuses, avec, au dessus de sa tête, ses deux bras relevés dans un geste désespéré; disant des choses, de la voix étrange et un peu de l'autre monde, qu'ont les femmes parlant dans un rêve.

Et soudain, et à tout moment, la femme disparaissant dans la pièce voisine, où l'on entend un bruit sec, le bruit de ses genoux qui cognent le plancher, suivi du bruissement de baisers.

Elle me fait entrer dans cette pièce, une petite chambre blanche, décorée d'éventails japonais, et que les deux bougies allumées éclairent d'une lueur rose, parmi le jour crépusculaire. Alors, je l'ai vu, le pauvre cher ami, et jamais je n'ai vu la mort jouer le sommeil et un sommeil ausi souriant : un sommeil auquel il ne manquait pour vous tromper, que le soulèvement et l'abaissement de la poitrine sous le drap.

« Ça c'est vraiment par trop féroce ! » s'écrie la malheureuse femme, se plantant devant vous, avec une interrogation folle des yeux et de la bouche, et sur votre silence, reprenant sa course, le dos baissé. Et ce sont, sortant d'elle, espacées par de longs silences, des phrases comme celles-ci : « L'amour des autres, non, non, ça ne ressemblait pas au nôtre... le monde ne peut pas savoir... c'est cependant bien simple... moi je n'ai pas de famille... lui était comme moi... nous étions tout l'un pour l'autre. » Et quelques moments après : « Oui, toute ma vie, toutes mes pen-

sées, toutes mes actions, tout... ça allait toujours à lui... ça cherchait toujours à lui être agréable... à lui plaire même, quand j'achetais un bout de ruban... et ce sera chez moi, ainsi jusqu'à l'agonie, jusqu'à l'agonie ! »

Et des phrases amenées par on ne sait quoi : « Il disait qu'il avait la bouche si amère ! » Puis encore des ressouvenirs anciens, des détails d'une ascension au Vésuve, qui reviennent dans des paroles n'ayant plus de suite, n'ayant plus de sens. Et là dedans une phrase recommençant ainsi qu'une litanie : « Ah, nous sommes bien malheureux ! » — une phrase qu'elle répète plusieurs fois de suite, et que la dernière fois on n'entend plus, que comme si elle la soupirait.

Enfin nous persuadons à la malheureuse femme de se coucher auprès de son enfant, resté toute la journée dans ces tristes choses, afin qu'il n'ait pas peur, s'il venait à se réveiller.

Et je me jette sur un canapé, pour veiller le mort, en compagnie de Mme Techener, la femme du libraire, une parente de Mme de Nittis.

Vendredi 22 août. — A une heure du matin, tombe dans la maison, un commis de Borniol, l'homme des pompes funèbres.

Au matin, l'impression est navrante dans la sereine indifférence de la nature, et le joyeux éveil de toutes les bêtes de la maison, qu'il aimait tant : les oies, les

canards, les poules, la chèvre, et quand je descends prendre une tasse de café dans la salle à manger, son joli petit chat blanc vient prendre position sur le collet de ma jaquette, ainsi qu'il avait l'habitude de le faire, pendant le déjeuner de son maître.

M[me] de Nittis qui a passé cinq ou six fois, cette nuit, devant nos yeux, comme un fantôme, fait sa rentrée dans le salon, et reprend son va-et-vient inlassable. Après deux ou trois tours, elle s'arrête soudain, et dit lentement avec des yeux, où l'espérance a l'air de sourire au milieu des larmes : « Ce matin... j'ai cru pourtant que ça allait n'être pas vrai ! » Et allant et venant, elle murmure : « Ce matin, c'est singulier... je ne pouvais pas rassembler mes idées... mais ça revient... oui, oui, elles rentrent en place. » Puis soudainement, et comme si elle trouvait sous ses pieds un trou, un précipice, elle se met à crier : « Ah ! je suis perdue... Qu'est-ce que je vais devenir ? » Et comme on lui dit qu'il faut songer à son enfant, vivre pour lui : « Ah ! sans lui, fait-elle, on se coucherait par terre comme un chien galeux... et que la maladie... que la mort vienne... elle serait la bienvenue ! »

A neuf heures et demie, Alexandre Dumas arrive et le prix du convoi et de l'enterrement arrêté, nous allons signer l'acte de décès à la mairie de Saint-Germain.

En sortant de la mairie, Dumas me demande, avec une certaine gentillesse, de manger un morceau avec lui, et nous déjeunons dans un café quelconque, où,

tout le temps du déjeuner, Dumas me parle curieusement de Girardin, et me conte une réponse qu'il lui a faite.

Un jour Girardin, exaspéré de la nullité de son fils, lui aurait dit : « Il m'aurait fallu un fils comme vous ! — Les fils comme ça... voyez-vous, répondait Dumas, il faut les faire soi-même ! » Et là-dessus, Dumas part pour jeter un coup d'œil à la propriété, dont il vient d'hériter de Leuven.

Mais de retour à la maison, voici l'embaumeur et son aide, et de l'endroit où je suis dans le salon, tout en ne voyant pas ce qui se passe dans la pièce voisine, je commence à pâlir si visiblement, qu'on me renvoie dans le jardin.

Et je vais m'asseoir dans un coin, que le mort aimait, là où il y a une guérite en toile, une chaise longue en sparterie, un hamac : dans ce coin, dont il avait fait une espèce d'atelier, en plein air.

A son arrivée à Saint-Germain, il y peignait son dernier tableau ou plutôt sa dernière esquisse, et qui devait faire le pendant à son « Déjeuner dans le jardin » de l'année dernière. Cette esquisse qu'il avait abandonnée, lorsque sa vue avait commencé à se brouiller, il me la montrait, mardi dernier, au milieu des pots de confitures et des bocaux de *pickles*, confectionnés, ces jours derniers, par sa femme, et dont, un moment, dans une enfantine gaîté, il me faisait voir les jolies colorations, sentir les aromes piquants.

Cette nuageuse esquisse représente sa femme en

robe blanche, couchée dans un hamac, mais presque perpendiculairement, et comme debout. Dans cette originale pose, elle conte au petit Jacques, assis à côté d'elle, dans un fauteuil de paille, elle conte une de ces histoires merveilleuses, qu'elle imagine si joliment.

Ce soir retour à Paris, et visite de bureaux de journaux, où je sollicite un peu de bruit autour de ce mort illustre.

Samedi 23 août. — Dans un des bureaux de rédaction, où j'avais été hier, et où à peine remis de l'émotion de l'embaumement, j'avais dit qu'il m'était impossible de rédiger une note, on m'avait demandé : « Était-il grand ou petit ? — Brun ou blond ? — Était-il gai ou triste ? » J'avais eu l'ingénuité de répondre au rédacteur qui me posait ces questions : « C'était une nature gaie, et la gaieté du pauvre garçon avait quelque chose de charmant, quelque chose de la gaieté enjouée et spirituelle d'un personnage de la comédie italienne. » Ce matin, j'ouvre le journal, et je lis que M. de Goncourt regardait de Nittis comme un personnage de la comédie italienne. Ah ! ce que j'ai souffert de cette inconcevable interprétation de mes paroles !

En arrivant à Saint-Germain, je trouve aujourd'hui la malheureuse femme, comme calmée, apaisée, pacifiée. Les yeux presque secs, et soigneusement

peignée, elle marche toujours dans le long salon, mais lentement, régulièrement, presque processionnellement, ainsi que marchent dans le chœur d'une église, les chantres, auxquels elle ressemble par derrière, avec son fichu noir, apparaissant comme un capuchon sur le dos d'un moinillon.

Elle marche les bras croisés, ses mains soutenant ses bras, dont elles se délient par des mouvements d'abandon. Elle continue aussi, en allant et venant, à parler, mais d'une voix éteinte, et avec des intermittences,et ressemblant de plus en plus à une voix d'une personne qui rêve tout haut : « Il ne faut pas que je pleure... » Et presque aussitôt : « Non, voyez-vous... quand je m'assieds... je pense à des choses auxquelles il ne faut pas penser... et quand je marche, quand je parle... je ne pense pas. »

Elle se tait longtemps, puis regardant alors du côté de la bière, qui doit partir demain matin, elle répète avec un accent impossible : « Mais quand il ne sera plus là... quand il ne sera plus là ! »

Dimanche 24 août. — Dans le petit salon, où elle tenait ses jours, le mardi, Mme de Nittis est assise, les yeux vitrifiés, les lèvres blanches, dans une immobilité automatique, avec des gestes, quand il faut en faire, semblant un effort, avec des paroles, quand elle veut en dire, si basses, qu'il est besoin d'approcher l'oreille d'elle.

Et cependant, elle veut assister à tout, à tout.

La mort de cet homme de trente-huit ans, de ce garçon si aimable et si ingénieux à vous faire du plaisir et de la joie chez lui, de ce peintre, si *peintre*, a rencontré une sympathie bien naturelle, et c'est merveilleux et touchant, le luxe des fleurs déposées sur son cercueil.

La voici à l'église, où elle a demandé qu'il n'y eût pas de chant, et où, je crois, une galanterie de l'ambassadeur d'Italie a fait envoyer des chanteurs. Et bientôt c'est une admirable voix chevrotante de vieillard — est-ce Tamberlick — que je sens mettre en elle, une inquiétude, une anxiété, la crainte de se trouver mal, de ne pouvoir aller jusqu'au bout. Je fais ouvrir par le sacristain la porte d'une balustrade, et aussitôt, qu'elle a jeté son eau bénite, elle peut sortir et gagner, avec Mme Claretie, sa voiture de deuil, où elle fait monter Jacques près d'elle.

Nous sommes à la porte du caveau provisoire, devant lequel, elle se tient la tête renversée en arrière, les yeux fermés, les lèvres murmurantes de paroles d'adoration, dans une pose d'aveugle, ayant étendues devant elle, et agitées de mouvements convulsifs, ses mains gantées de laine noire : des mains tragiques.

Aux dernières paroles du prêtre, elle craint de s'évanouir, et sans se retourner, retirant derrière elle le petit Jacques, et appuyée sur ses épaules, de ses bras croisés autour de son cou, la veuve avec l'orphelin, dessine soudain le plus gracieux et le plus attendrissant groupe sculptural.

Lundi 8 septembre. — Morel, le cocher de la princesse, bataillant avec elle, pour qu'on ne vende pas un vieux cheval, s'écrie : « Comment la princesse peut-elle avoir l'idée de se défaire du dernier cheval, que nous ayons... auquel on a présenté les armes ! »

Mercredi 10 septembre. — Il vient aujourd'hui une école de petites filles de Saint-Denis, jouer dans le parc de la princesse. C'est curieux, le côté laidement vieux de ces petites filles, elles semblent avoir été conçues dans l'ivresse du vin, les batteries de l'amour, la folie bestiale d'un rut alcoolisé. Ce ne sont plus les gentilles petites filles du peuple d'autrefois : elles ont l'air d'enfants de la Salpêtrière.

Dimanche 14 septembre. — Parcouru hier les Malheurs de Justine, de De Sade. L'originalité de l'abominable livre, elle n'est pas pour moi dans l'ordure, la cochonnerie féroce, je la trouve dans la punition céleste de la vertu, c'est-à-dire dans le contrepied diabolique des dénouements de tous les romans et de toutes les pièces de théâtre.

Dimanche 28 septembre. — Je relisais aujourd'hui

Lutèce, de Henri Heine, et j'y trouvais que le Français ne demandait pas l'égalité des droits, mais *l'égalité des jouissances*. Je crois que l'heure présente donne fièrement raison à cette pensée, écrite en 1830.

Mardi 7 octobre. — Je retrouve, de retour de Néis, et d'autres lieux transalpins, je retrouve mon petit Daudet, toujours souffrant.

Ce soir éclate une amusante discussion entre le mari et la femme, à propos de Michel Montaigne.

La femme soutient que, lorsque son mari lit les Essais, il n'est plus le Daudet qu'elle connaît, il n'est plus père, c'est un Daudet *racorni*. Et la voilà qui s'élève contre la bassesse de la philosophie du philosophe du Midi, le terre-à-terre égoïste de sa doctrine, le vilain pessimisme qui se dégage de sa prose. « Il est abominable, il est abominable avec ses appréciations sur la femme ! » s'écrie-t-elle, et malgré les objections, la défense timide de son Alphonse, elle continue à tomber Michel, avec le doux entêtement et la parole placide, qu'elle apporte dans la contradiction.

Mardi 14 octobre. — Je reçois aujourd'hui une lettre de l'Odéon, m'annonçant qu'on va prochaine-

ment y remonter HENRIETTE MARÉCHAL. Dieu le veuille! Car je suis un peu inquiet pour les années qui viennent. Si je tombais malade, si quelque grosse dépense relative à ma maison, m'advenait. Mes dix mille livres de rente réduits à neuf par les impositions, avec le prix de la vie actuelle, et dans une grande installation comme la mienne, c'est vraiment bien peu d'argent. Ah! les gens raisonnables peuvent me dire : « Vous n'aviez qu'à placer les 200 000 que depuis dix ans vous avez mis en bibelots... » Mais si j'avais été raisonnable à leur image, est-ce bien sûr que j'aurais eu le talent, qui me les a fait gagner.

Jeudi 16 octobre. — J'ai été longtemps, et je suis encore tourmenté par le désir de faire une collection d'objets à l'usage de la femme du XVIIIe siècle, une collection des *outils* de son travail, — et une petite collection qui tiendrait dans le dessous d'une vitrine de la grandeur d'une servante. Il faudrait avoir la navette en porcelaine de Saxe la plus extraordinaire, la paire de ciseaux la plus précieusement orfévrée, le dé le plus divin, etc., etc. J'avais bien débuté par le petit nécessaire en or de la vente Demidoff, qui a l'air d'avoir été ciselé sur un dessin d'Eisen, mais j'en suis presque encore, dans ma collection, à ce nécessaire.

Vendredi 17 octobre. — L'affreux et bourgeois en-

semble d'art au Louvre que la collection Thiers, avec sa vaisselle de table d'hôte d'Allemagne, ses copies de Raphaël à l'aquarelle, le collier de perles de Madame. Et vraiment dans les objets chinois et japonais, rien de supérieur.

Pendant que dans la salle des dessins français, j'étais arrêté devant le « Couronnement de Voltaire », de Gabriel Saint-Aubin, qu'enfin, ils se sont décidés, je puis dire sur mes objurgations, à exposer, un monsieur qui le regardait admirativement, comme moi, et qui était Beurdeley fils, me dit que son père avait vendu 8 000 francs à M. Thiers, la plus belle pendule en marbre, qu'il avait jamais possédée. Il s'étonnait de ne l'avoir pas retrouvée, et moi il me semblait aussi, que mon regard n'avait pas rencontré le petit cabinet en laque, de la vente Montebello, acheté pour son compte, par Mallinet, 2 700 francs.

Mercredi 29 octobre. — Hier, à ce qu'il paraît, à la suite d'une paraphrase de son professeur sur Schopenhauer, le jeune Daudet a eu, le soir, une attaque de sensibilité, une crise de larmes, demandant à son père et à sa mère : « si vraiment, la vie était comme ça... ça valait la peine de vivre! »

Et le lendemain matin, le petit frère, dans l'oreille duquel étaient restés des mots, qui étonnent la pensée enfantine, passait tout le déjeuner, à vouloir savoir ce qu'on devenait, quand on était mort. Ah!

dans le monde, il se prépare, en ce moment, des *tristes*, et c'est fini de la rigolade de la jeunesse d'autrefois.

Jeudi 30 octobre. — Aujourd'hui Mme Daudet a été à la *Belle-Jardinière*, avec l'intention d'acheter un paletot pour son grand fils. Là, elle y voit des capotes en gros drap bleu, aux palmes et aux boutons d'or, avec une patte et trois plis dans le dos. Elle demande à un commis, si elle ne pourrait pas en avoir une pour son fils ?

— Oh ! — fit, avec un sourire, le commis — c'est pour les lycées de jeunes filles !

« Des capotes de soldats !... de vraies capotes de soldats, — s'écrie Mme Daudet, — celles qui auront porté cela ne seront jamais des femmes ! »

——— Une curieuse révélation qui m'est faite, ce soir, sur les cartons exposés dans les tirs. Les plus terrifiants seraient ceux de rastaquouères à épouses légères. Ils sont exposés comme épouvantails, non pour ceux qui auraient l'intention de les tromper, mais pour ceux qui seraient tentés de parler trop haut de leur cocuage.

Dimanche 2 novembre. — Jour des Trépassés.

Comme chez la plupart des hommes et des femmes, que je vois s'aimer, il manque ce lien inexprimable de la liaison d'esprit, qu'il y avait entre mon frère et moi; et comme ces tendresses de la chair, toutes passionnées qu'elles soient, sont inférieures à ce qui nous unissait.

——— Il y a des jours, où Barbey d'Aurevilly m'apparaît comme un personnage de Byron, un Lara joué à Montparnasse, par un de ces acteurs qui représentent les pairs de France, avec un mouchoir à carreaux bleus d'invalide.

——— Le petit Zézé Daudet est vraiment doué picturalement, et a d'étonnants yeux de coloriste. J'ai vu d'autres enfants de son âge, dessiner, et dessiner aussi bien que lui, mais je n'en ai pas vu faire des ciels, des colorations d'orage, des feux d'artifice de soleil couchant, enfin se livrer à des barbouillages, ressemblant mieux à la marbrure brouillée d'une palette de peintre de talent.

Et sa mère me faisait lire deux ou trois lignes de lui, où il disait que la chose qu'il aimait surtout c'était la *couleur orangée :* des lignes tout à fait surprenantes, où l'enfant confessait son adoration de la

couleur, dont Fromentin parlait avec une voix presque religieuse.

Lundi 8 novembre. — Ces jours-ci, j'ai eu vraiment une jouissance d'esprit et de cœur, à me plonger dans un paquet de lettres de mon frère, retrouvé chez Louis Passy, un paquet de lettres de sa jeunesse, et qui me remontrent, en pleine lumière, des morceaux de notre vie, à demi effacés, et comme sortant tout à coup du brouillard, qu'apportent les années aux souvenirs d'un vieux passé.

Ces vieilles lettres ont même rejeté ma pensée, je ne sais comment, à des années plus anciennes, que celles qu'elles racontaient.

Elles ont évoqué chez moi, tout vivant et tout réel, le souvenir de ma blonde petite sœur Lili. Je l'ai revue, en cette année 1832, quand elle est venue avec la nourrice, me chercher à la pension Goubeaux, pour fuir le choléra. Je la vois la chère petite, aux yeux si bleus, aux cheveux si blonds, ne voulant pas s'asseoir à côté de moi, et se plaçant dans le fiacre, sur le rebord du bas de la portière, pour mieux me voir, pour mieux me manger des yeux, dans cette contemplation aimante, et comme agenouillée, qu'ont les enfants pour ceux qu'ils adorent. Pauvre enfant! la nuit suivante, dans la diligence qui nous emportait vers la Haute-Marne, elle était prise du choléra. Et pensez à ce voyage avec cette

enfant mourante sur nos genoux, et mon père et ma mère n'osant s'arrêter dans un des villages ou une des petites villes, que nous traversions, dans la crainte de ne pas trouver un médecin qui sût la soigner. Nous arrivions seulement à Chaumont, quand elle était, pour ainsi dire, morte.

Mardi 18 novembre. — Le haut de ma maison, je le bouscule, et jette à bas les cloisons, et cherche à faire des trois petites pièces du second sur le jardin, une espèce d'atelier sans baie, pour y installer, à la sollicitation de mes amis de la littérature, une *parlote* littéraire, le dimanche.

Jeudi 20 novembre. — Tout le monde des lettres est décidément malade. Belot arrive chez Daudet avec son teint de gros garçon bien portant, et le voilà qui, à table, tire, de la poche de son gilet, des gouttes amères de noix vomique. Car il sort de chez Hardy, qui lui a dit que ses maux d'estomac avaient amené chez lui un gonflement, lui ayant fait remonter le cœur, et lui donnaient le sentiment d'un asthme.

Il veut passer tout l'hiver en Italie... il partira aussitôt qu'il aura de l'argent... il laissera son roman et le reste... et il se décidera tout à coup, comme

ça, dans l'heure du réveil... au moment où il fume son premier cigare, et où il se garderait bien de lire une lettre... Oui, le soir, il s'embarquera, à dix heures, — il est très bien avec le chef de gare, qui lui donnera un compartiment pour lui tout seul — et il prendra du chloral... et il dormira jusqu'au matin... et quand il se réveillera... il se réveillera dans du soleil, dans de la gaieté.

A cette perspective, l'homme des colonies se retrouve en Belot, et il y a vraiment en sa personne, un peu de la jouissance sensuelle d'un homme de l'équateur, soudainement jeté dans une contrée de bananiers.

Est-ce curieux? cet homme qui, dans la souffrance, a des sensations distinguées, assaisonnées de remarques et de réflexions presque littéraires, lorsqu'il écrit, est absolument dénué de littérature, et ne se doute pas du tout de ce qui fait la beauté d'un livre.

——— A propos des curieux dessins de costumes, enlevés à la plume et lavés d'une rapide aquarelle par Boquet, pour la confection des costumes de l'ancienne Académie royale de Musique, Nuitter me racontait, que le plus grand nombre de ces dessins avaient autrefois été donnés aux enfants des employés des Menus-Plaisirs, qui s'amusaient à les découper.

Samedi 29 novembre. — En feuilletant des lettres de ma mère, adressées à ma tante de Courmont, à Rome, et qui me sont communiquées, avec une lettre de mon frère, par la belle-fille de Mme de Courmont, je trouve cette lettre de ma mère, qui me reporte à un morceau ennuyeux et triste et douloureux de ma vie passée, qu'on voulait pousser à des choses, pour lesquelles j'étais bien peu fait.

« Edmond, chère Nephtalie, travaille toujours avec courage chez l'avoué, ce qui me fait un extrême plaisir. Puisse-t-il continuer et se mettre à même d'être, un jour, avocat à la Cour de cassation. Cette carrière est désirable sous tous les rapports, et d'ailleurs que faire, ne voulant pas entrer dans une administration, ce que je conçois bien. »

Dimanche 30 novembre. — Mme Michelet est venue m'apporter, aujourd'hui, — pour la collection des livres contemporains avec autographes, que je m'amuse à faire, — est venue m'apporter un devoir de Michelet, corrigé par Villemain. C'est vraiment un curieux autographe.

Des cheveux tout blancs, une figure toute jeune, une voix légèrement voilée : c'est le portrait de l'aimable femme.

— Dans la vie moderne actuelle, avec l'exiguïté

des demeures, c'est bien difficile, de faire durer éternellement les chapelles des morts, les chambres d'agonie, qu'on veut toujours conserver, telles qu'elles étaient, lorsque a sonné la dernière heure d'une personne aimée ; — et ces jours-ci, ç'a été pour moi une véritable tristesse, quand j'ai entendu les coups de pioche, jetant à bas les cloisons de la chambre de mon frère, et détruisant cette espèce de survie d'un être cher, parmi les objets et les choses de son entour, brutalement démolis.

Mardi 2 décembre. — C'est curieux, la jeunesse actuelle semble cesser d'être une jeunesse d'imagination, pour devenir une jeunesse de pédagogie. Je suis frappé de cela, à la lecture des derniers numéros de la *Revue Indépendante*, qui contient trois articles de critique par des *jeunes :* trois articles tout à fait remarquables.

Jeudi 4 décembre. — Première entrevue avec Porel, chez Daudet.

Il me dit qu'il veut jouer ma pièce, comme une pièce jouée de l'autre côté de la Seine, une pièce jouée sur le boulevard, et qu'il a engagé Léonide Leblanc, qui a une action sur le monde de l'argent, sur le monde de la gaudinerie. Ça ne me paraît pas si bête !

Samedi 3 décembre. — La comtesse de Behaine me contait aujourd'hui, qu'une jeune fille, qu'elle connaissait, donnait des répétitions dans une institution laïque du Nord de la France, et qu'elle conduisait, tous les dimanches, une vingtaine de fillettes à la messe — cela sur la demande des parents.

Toutes les jeunes filles, en se rendant à la messe, portaient un bouquet de trèfle. La sous-maîtresse n'y fit pas attention, la première fois, mais à la seconde ou à la troisième, un peu intriguée, elle demanda la signification de ce bouquet, à l'une des fillettes, qui lui répondit :

« Ah ! vous ne savez pas, vous ne savez pas... mais le trèfle est la fleur du doute ! »

——— Quelqu'un définissait ainsi un musicien de talent de ce temps : « Il a l'esprit gros et la méchanceté fine ».

Mercredi 24 décembre. — Aujourd'hui, Maupassant qui est venu me voir, à propos du buste de Flaubert, me raconte des choses typiques de la grande mondanité.

A l'heure présente, les jeunes gens du monde *chic* apprennent d'un maître d'écriture *ad hoc*, l'écriture de la dernière heure, une écriture dépouillée de

toute personnalité, et qui a l'air d'un chapelet d'*m*.

Autre *chic*. Comme les Rothschild ont épuisé tous les genres de chasse, et qu'il n'y a plus de bête sur la terre, qui les intéresse à chasser, on promène, le matin, une peau de cerf dans le bois, et avec des chiens au nez tout particulier, on chasse, tout l'après-midi, cette odeur de bête absente, dans une sorte de poursuite d'une ombre. Et Mme Alphonse Rothschild sautant très bien, on prépare d'avance des obstacles, et l'on arrose l'herbe, pour que, dans le cas où tomberait la chasseresse, elle ne se fasse pas de mal.

Maupassant m'avoue, que Cannes est un endroit merveilleux pour la documentation de la vie élégante.

——— Je rencontre Burty, fort humilié, comme inspecteur des Beaux-Arts, d'avoir été envoyé par Kaempfen à la Chapelle, pour faire un rapport sur une cave à liqueurs, fabriquée de petits barillets, qu'un marchand de vin artiste et patriote, veut offrir au Louvre ou au moins à la nation.

——— Ce soir, dans un coin du salon de la princesse, le Japonais Hayashi, me racontait un *hara-kiri*, dont son père avait été greffier, et auquel il avait assisté, tout enfant.

Les préparatifs connus, terminés, le condamné lisait une poésie, dans laquelle il disait avoir commencé à délivrer le peuple de son *fléau*, puis il tendit la main, prit le petit sabre, l'enveloppa de papier jusqu'à un pouce de l'extrémité de la lame, et seulement lorsqu'il se fut véritablement ouvert le ventre, dit à son maître d'escrime, qu'il avait choisi pour exécuteur : « Allez, maintenant ! »

——— Pas de chance, tant de complications, tant de retards, enfin tant de caps doublés, avec l'espérance de voir jouer HENRIETTE MARÉCHAL, et la mort de La Rounat qui remet tout en jeu.

FIN DU SIXIÈME ET DERNIER VOLUME

TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

K

L

M

N

O

P

R

S

Z

TABLE DES MATIÈRES

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 28437.